VANITY FAIR

JUIN - JUILLET 2026

SPÉCIAL SPORT

KYLIAN MBAPPÉ CAPTAIN AMERICA

PAR AIDAN McLAUGHLIN

PHOTOGRAPHE ANNIE LEIBOVITZ

EXCLUSIF

CARLOS ALCARAZ
SEX-SYMBOL (PRESQUE) MALGRÉ LUI

LIFESTYLE

LE PILOTE S'HABILLE EN PRADA

ENQUÊTE

QUAND LES MAGA ENCOURAGENT LE DOPAGE

ÉDITION

La vérité sur l'affaire Boualem Sansal

GASTRONOMIE

La brasserie qui affole les VIP

«Les folies sont les seules choses qu'on ne regrette jamais.»
OSCAR WILDE

L 13348 - 142 - F: 4,90 € - RD

UNE ICÔNE

ÉTERNELLE

BVLGARI

ROMA 1884

COLLECTION B·ZERO1

CHANEL

COLLECTION MÉTIERS D'ART 2026

Marisa Abela

Photographie retouchée - omegawatches.fr

my little secret*

SEAMASTER #AQUATERRA 30 MM
Co-Axial Master Chronometer

OMEGA

*mon petit secret

SOMMAIRE

ENSEMBLE ET CRAVATE **DIOR**
BASKETS ET CHAUSSETTES **NIKE**
MONTRE **HUBLOT**

VANITY FAIR

18 **L'ÉDITO d'Olivier Bouchara**
20 **CONTRIBUTEURS**

EN COUVERTURE

42 **SPÉCIAL SPORT Kylian Mbappé, Captain America**
La Coupe du monde en Amérique aura une saveur particulière pour l'attaquant star de l'équipe de France. Rencontre avec un homme qui n'a pas peur de la pression.

48 **SPÉCIAL SPORT Carlos Alcaraz, à pleine balle**
Au sommet du tennis masculin à 23 ans, Carlos Alcaraz fascine autant qu'il intrigue. Portrait d'un jeune homme qui avance à découvert, entre insouciance et pression maximale.

VANITÉS

24 **CINÉMA Julianne Moore, l'imprévu et la méthode**
28 **EXPO Versace dernier cri**
30 **BEAUTÉ L'âge de la longévité**
31 **CAPRICE La part du sphinge**
32 **LIFESTYLE Là-haut sur la colline**
34 **DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN *« L'idée est de rester fidèle à l'œuvre, mais pas au sens strict »*, dit Nick Antosca**
36 **HORLOGERIE Anatomie d'une montre**
38 **SPORT Sueur sur la ville**
40 **VOYAGES Touche française à Manhattan**

(Suite page 12 »)

Olivier Metzger, Alice, 2013

P. 24
JULIANNE MOORE
« Les gens auront toujours besoin qu'on leur raconte des histoires. »

P. 42
KYLIAN MBAPPÉ
« Tout le monde attend de nous des miracles. Mais les miracles, c'est sur le terrain. »

P. 56
LINDSEY VONN
« Rien dans ma vie ne m'invite autant à me dépasser que mon sport. »

ANNIE LEIBOVITZ, AVEC L'AIMABLE AUTORISATION D'OLIVIER METZGER/MODDS.

OVERSEAS DUAL TIME POINTS CARDINAUX – NORD
Référence 7930V
41 mm, titane

*UN PARMI TRES PEU

VACHERON CONSTANTIN
GENÈVE

ONE OF
NOT MANY.*

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

vancleefarpels.com

Perlée
Bracelets et bague

VANITY FAIR
MAGAZINE

56 PORTRAIT Remonter la pente
Sa chute aux Jeux olympiques de Cortina est dans toutes les mémoires. Et si Lindsey Vonn envisageait déjà la prochaine descente ?

62 ENQUÊTE Jeux sous stéroïdes
Aux Enhanced Games, les produits dopants sont autorisés et encouragés. Avec en toile de fond un fantasme : prolonger la jeunesse à tout prix.

70 POUVOIR À toute allure
Après avoir frôlé les sommets du rallye mondial, Lorenzo Bertelli a mis le cap sur Prada. Portrait d'un héritier qui a choisi la vitesse avant la mode.

76 COUP DE CHAPEAU La nouvelle Elle
À 25 ans, Lexi Minetree décroche le rôle qu'une armée de prétendantes convoitait : incarner Elle Woods dans le prequel de *La Revanche d'une blonde*.

78 SHORT LIST Les 30 de moins de 30 ans
Ils sont avocat, danseuse, poissonnière, rappeur ou scientifique. Ils n'ont pas encore 30 ans et redéfinissent, sans bruit, les nouveaux centres de gravité d'une France qui doute. Palmarès.

88 PORTFOLIO Arles, le temps du regard
La 57e édition des Rencontres propose une expérience où les images recomposent le réel.

98 POLÉMIQUE Un héros encombrant
Le départ de Boualem Sansal de Gallimard agite le monde des livres. Enquête dans les coulisses d'un transfert qui fait couler beaucoup d'encre.

106 COUP DE CHAPEAU Diamant brut
Révélation de la saison 1 de *La Chronique des Bridgerton*, Phoebe Dynevor choisit les rôles qui grattent et les films qui dérangent.

▲ PENDENTIF ORNÉ D'UN DIAMANT DE 18,88 CARATS **MESSIKA**

108 JOAILLERIE De précieux souvenirs
Quand la haute joaillerie se mue en carnet de voyage, chaque pièce porte en elle la promesse d'un départ et la mémoire d'un endroit adoré.

122 LIFESTYLE Voulez-vous dîner avec moi ce soir ?
Parti d'un modeste buffet de gare parisien, la famille Malafosse a bâti un empire de restaurants que le monde entier s'arrache.

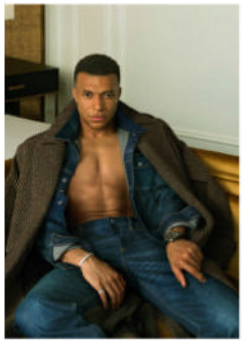
128 VANITY SHOW Un léger parfum d'été
Le dîner privé organisé au Bristol par Haute Fragrance Company et *Vanity Fair* a rassemblé un parterre de stars envoûtantes.

130 MON ATELIER, par Joana Vasconcelos

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES DANS LES KIOSQUES EN SUISSE ET BELGIQUE

P. 98

BOUALEM SANSAL
« La France, c'est fini pour moi. Il me reste quelques mois à tirer dans ce pays. »



EN COUVERTURE: KYLIAN MBAPPÉ
PHOTOGRAPHE: ANNIE LEIBOVITZ
ENSEMBLE **DIOR**
MONTRE **HUBLOT**

EN COUVERTURE: CARLOS ALCARAZ
PHOTOGRAPHE: ETHAN JAMES GREEN
DÉBARDEUR **LOUIS VUITTON**
SHORTS **NIKE**

VICTOIRE LE TARNEC

© GRAFFECOM
GRAFF
BUTTERFLY

VANITY FAIR

Les Publications Condé Nast – 91-93 rue de Richelieu, 75002 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

RÉDACTION

European Editorial Director **Simone Marchetti**
Head of Editorial Content **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode et lifestyle **Pierre Groppo**
Responsable éditorial **Fabrice Argelas**
Rédactrice en chef web **Kahina Sekkaï**
Coordinatrice web **Elisa Covo**
Cheffe de rubrique culture **Norine Raja**
Cheffe de rubrique beauté-joaillerie **Bénédicte Burguet et Adèle Bari**
Journalistes **Blanche Marcel, Valentine Servant-Ulgu, Hugo Wintrebert**
Social media manager **Ophélie Manya**
Senior Entertainment Editor **Winta Ghebre**

CRÉATION ARTISTIQUE

Directrice artistique **Géraldine Richard**
Chef de rubrique photo **Rémy Pasquier**
Art production designer **Anna Graindorge**

ADAPTATION

Senior Adaptation Editor **Étienne Menu** *Adaptation Editors* **Chantal Bloom, Julie Ackermann, Hervé Loncan, Sarah Mandois, Sandra Poutry-Skrzypek, Dario Rudy**

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Olivia Elkaim, José Criales-Unzueta, Aidan McLaughlin, Marisa Meltzer, Clara Molot, Eliza Prosperini, Iban Raïs, Elise Taylor, Cathy Tran** *Maquette* **Julia Maufay** *Photographies* **Virgile Guignard, Ethan James Green, La Corp, Bastien Lattanzio, Victoire Le Tarnec, Annie Leibovitz, Quil Lemons, Jesper D. Lund, Mateusz Stefanowski, Tiziano** *Illustrations* **Lucile Prache** *Set design* **Lara Martina** *Traduction* **Alex Simon**

MARKETING PUBLICITÉ & CONTENUS

Directrice commerciale **Murielle Mucha** *Équipe Commerciale Fashion, Luxury & Beauty* **Céline Delacquis, Stéphanie Dupin, Nour Eido, Sophie Maarek, Sophia Masurel, Dimitris Michailidis, Gérald Passy**
Équipe Commerciale Lifestyle **Jeanne Fall, Frédéric Fossard, Karima Keriche et Marie-Christine Lanza**
Agents Étrangers **Cécilia Zamboni (cecilia.zamboni@zeta-media.it), Laurent Bouaziz (lbouaziz@llbcom.com), Agnès Wanat (agnes@adwestmedia.ru)**
Administratrice des ventes & Business analyst **Nathalie Seco**
Directrice Stratégie Média **Victoria Bravo** *Directrice Événementiel & Partenariats* **Jennifer Ingrand**
Events Director **Stéphanie Lefebvre**

LES PUBLICATIONS CONDE NAST (SAS)

Président et Directeur de la Publication **Nick Hotchkin**
Chief Business Officer **Delphine Royant**
Directrice de la Diffusion et du Marketing Clients **Dominique Dirand**
Directeur des Ressources Humaines **Christian Tounkara**
Directeur Financier Business Partner **Nicolas Tu**
Directeur du Contrôle Financier **Guillaume Anselmi**
VP Communications **Bernie Torres**

PÔLE IMAGE

Gestionnaire du patrimoine et documentaliste **Laure Fournis**

DIFFUSION / MARKETING CLIENTS

Ventes **Rodolphe Durand**
Abonnements **Aurélie Gendron**

PRODUCTION

Production Director EMEA **Enrico Rotondi**
Print/production manager **Adrien Repettati**

Imprimé en France par AGIR GRAPHIC, BP 52207, 53022 LAVAL, Cedex
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**
Numéro de commission paritaire **0925K91918**
Dépôt légal **juin - juillet 2026**

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande** Ptot 0,003 kg/tonne
Couverture **France** Ptot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

ABONNEMENTS

abonnement.condenast.fr
France métropolitaine 1 an, 10 numéros : 29 euros
Service abonnements Vanity Fair ADM, 22D rue du Général Leclerc, 80000 Amiens.
Tél. 0809 40 04 41 (appel non surtaxé); vanityfair@condenast.fr
En Suisse Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.ch,
Tel : 022 860 84 01 - Tarif 1 an, 10 numéros : 59 CHF
En Belgique Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.be,
Tel : 070 233 304 - Tarif 1 an, 10 numéros : 40,95 euros
Commande d'anciens numéros pour la France et l'étranger
+33(0)2 28 97 09 45 - patrimoine.condenast@gmail.com

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris — www.arpp-pub.org).

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR COMMERCIAL TYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

Forget Me Not
by HARRY WINSTON
Forget-Me-Not par Harry Winston et Joyaux les plus rares au monde ©2026 Harry Winston, Inc. HARRYWINSTON.COM
HW
HARRY WINSTON
RARE JEWELS OF THE WORLD
PARIS 29 AVENUE MONTAIGNE

VANITY FAIR

CONDÉ NAST

Chief Executive Officer **Roger Lynch**
Chairman of the Board **Jonathan Newhouse**
Chief Revenue Officer **Elizabeth Herbst-Brady**
Chief Content Officer **Anna Wintour**
Chief financial Officer **Nick Hotchkin**
Chief People Officer **Stan Duncan**
Chief Corporate Affairs and Communications Officer **Danielle Carrig**
Chief Product and Technology Officer **Vasanth Williams**
Chief Content Operations Officer **Christiane Mack**

ÉDITIONS INTERNATIONALES

Allemagne : *AD, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, Vogue*
Espagne : *AD, Condé Nast Traveler, Glamour, GQ, Vanity Fair , Vogue*
États-Unis : *AD, Allure, Ars Technica, Bon Appétit, Condé Nast Traveler, Epicurious, Glamour, GQ, Pitchfork, Self, Teen Vogue, The New Yorker, Vanity Fair, Vogue, Wired*
France : *AD, GQ, Vanity Fair, Vogue*
Inde : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Italie : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, La Cucina Italiana, Vanity Fair, Vogue, Wired*
Mexique et Amérique latine : *AD, Glamour, GQ, Vogue, Wired*
Japon GQ, Vogue, Wired
Moyen-Orient : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue, Wired*
Royaume-Uni : *Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, House & Garden, Tatler, The World of Interiors, Vanity Fair, Vogue, Vogue Business, Wired*
Taïwan : *GQ, Vogue*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil : *GQ, Vogue*

LICENCES ET COOPÉRATIONS

Adriatique : *Vogue*
Afrique du Sud : *Glamour, GQ, House & Garden*
Australie : *GQ, Vogue*
Bulgarie : *Glamour*
Chine : *AD, Condé Nast Traveler, GQ, Vogue*
Corée : *Allure, GQ, Vogue*
Grèce : *Vogue, Wired*
Hong-Kong : *GQ, Vogue*
Hongrie : *Glamour*
Pays-Bas : *Vogue, Vogue Living*
Philippines : *Allure, Vogue*
Pologne : *AD, Glamour, GQ, Vogue*
Portugal : *GQ, Vogue*
République tchèque et Slovaquie : *Vogue, Wired*
Scandinavie : *Vogue*
Singapour : *Vogue*
Thaïlande : *GQ, Vogue*
Turquie : *GQ, Vogue, Wired*
Ukraine : *Vogue*

© 2026 CHLOÉ SAS, TOUS DROITS RÉSERVÉS

L'ÉDITO

Souvenir personnel: il y a seize ans, peu avant la Coupe du monde en Afrique du Sud, Annie Leibovitz avait réalisé

pour *Vanity Fair* un portrait de Cristiano Ronaldo qui allait devenir culte. Pieds nus, vêtu d'un simple short noir et taillé comme une sculpture de Polyclète, le prodige portugais semblait surgir de nulle part pour shooter dans un ballon. J'ai repensé à ces photos en travaillant sur les portraits de Kylian Mbappé signés par la même Annie Leibovitz, au moment où le joueur était sous le feu des critiques. Mon préféré : celui où le capitaine des Bleus, assis dans la suite d'un hôtel américain, semble tenir en suspension, un pied posé sur la table et un ballon en équilibre sur le front, comme un garçon continuant à jouer tout seul une fois le match terminé. Quand on sait à quel point le jeune Kylian a idolâtré Cristiano, jusqu'à tapisser jadis sa chambre de posters de son modèle, cette séance revêt aussi une portée symbolique.

Voici donc Mbappé en couverture de notre premier numéro spécial sport **(p. 42)**, accompagné de Carlos Alcaraz et de la basketteuse A'ja Wilson dans les éditions internationales de *Vanity Fair*. Trois unes différentes autour d'une même intuition : si les grands athlètes restent admirés pour leurs performances, ils sont aussi devenus des surfaces de désir, des objets politiques autant que des marques globales. L'interview de Kylian Mbappé a ainsi été confiée à notre correspondant à Washington, Aidan McLaughlin, plus habitué aux intrigues de la Maison Blanche qu'aux conférences de presse d'après-match. L'attaquant star n'est-il pas, à sa manière, l'ambassadeur d'une certaine idée de la France ?

Même traitement avec Carlos Alcaraz **(p. 48)**. Blessé cette saison et absent de Roland-Garros, le champion espagnol est un sex-symbol presque malgré lui. « Il est devenu inévitable sur les réseaux sociaux pour quiconque s'intéresse, de près ou de loin, au tennis, voire simplement aux hommes », se réjouit notre *fashion editor* Jose Criales-Unzueta, en évoquant cette vidéo où le bel Alcaraz retire son débardeur. Trois millions de vues plus tard, le joueur tente de préserver un semblant de normalité : « J'aimerais pouvoir avoir plus de moments à moi, vivre comme n'importe quel mec de mon âge. »

À quel moment le corps du sportif devient-il aussi un projet politique ? Il faut lire la fascinante enquête de Clara Molot sur les Enhanced Games **(p. 62)**, la seule compétition au monde où le dopage est encouragé. Des Jeux sous stéroïdes, soutenus par la mouvance MAGA ainsi qu'une partie de la Silicon Valley. Surprise : derrière cette dystopie se dessine surtout un projet commercial, où les laboratoires pharmaceutiques pourront vendre au grand public les promesses d'un corps augmenté.

À force de vouloir tout optimiser, tout améliorer, tout contrôler, il arrive aussi que la machine lâche. Dans une confession bouleversante **(p. 56)**, la skieuse américaine Lindsey Vonn revient sur sa chute aux Jeux olympiques de Milan-Cortina, ses fractures multiples, le risque d'amputation, les semaines passées entre opérations et rééducation. Pour raconter sa dernière descente tragique, la championne de 41 ans a cette jolie formule : « Je n'ai tenu que treize secondes. Mais c'étaient treize très bonnes secondes. » Au fond, qui peut en dire autant ?□

OLIVIER BOUCHARA,
directeur éditorial
de *Vanity Fair*

LUC BRAQUET

MESSIKA
PARIS

NOS CONTRIBUTEURS

IBAN RAÏS

Journaliste pour *GQ* et *Vanity Fair*, cet enquêteur spécialiste des sujets de société est aussi passé par les rédactions de *C à vous* et *Médiapart*. Fan de basket et obsédé par la NBA, il peut se coucher très tard pour voir sa franchise préférée, les Mavericks de Dallas. Ce mois-ci, il s'est perdu dans les rues de Manhattan pour dénicher les plus françaises des adresses new-yorkaises P. 40.□

VICTOIRE LE TARNEC

Photographe passée par l'Ensad à Paris et la School of Visual Art à New York, elle se partage aujourd'hui entre la capitale et la Normandie.
Sa passion pour la nature et les jardins la fait régulièrement naviguer entre *M le Monde*, *Marie-Claire*, Chanel ou YSL Beauté. Elle pose P. 108 un regard frais et lumineux sur notre série haute joaillerie.□

ANNIE LEIBOVITZ

Photographe parmi les plus reconnus de la seconde moitié du XXe siècle, l'Américaine a produit depuis près de cinquante ans une œuvre vaste et sans pareille, dont certains des portraits les plus remarquables de notre époque. Figure historique de *Vanity Fair* et *Vogue*, dont elle a signé certaines des couvertures emblématiques, elle a passé quelques heures avec Kylian Mbappé dans une chambre d'hôtel de Washington, pour plusieurs images qui, là encore, feront date P. 42.□

OLIVIA ELKAIM

De Jeanne Hébuterne, la dernière femme de Modigliani, à ses ascendants tunisiens, l'autrice est habituée aux métamorphoses et n'aime rien tant que se glisser dans la peau de ses personnages. Passionnée par le théâtre et la psychanalyse, elle s'est plongée dans une drôle d'histoire qui n'a pas fini d'agiter un monde littéraire qui déteste faire des vagues : l'affaire Boualem Sansal P. 98.□

DR

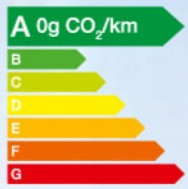
TASAKI
www.tasaki.fr

PORTES OUVERTES BLUE DAYS
DU 11 AU 15 JUIN*

ALPINE A390 GT

ÉLECTRIQUE 400 CHEVAUX
4 ROUES MOTRICES
*ALPINE ACTIVE TORQUE VECTORING***
SON HAUTE-FIDÉLITÉ DEVIALET®
MANUFACTURÉE À DIEPPE

*Ouverture exceptionnelle le 14/06/26, dans le réseau participant
**Vectorisation Active du Couple Alpine
Consommation min/max [kWh/100 km] : 18,7/20,4. Émissions de CO_2 : 0g/km à l'usage, hors pièces d'usure



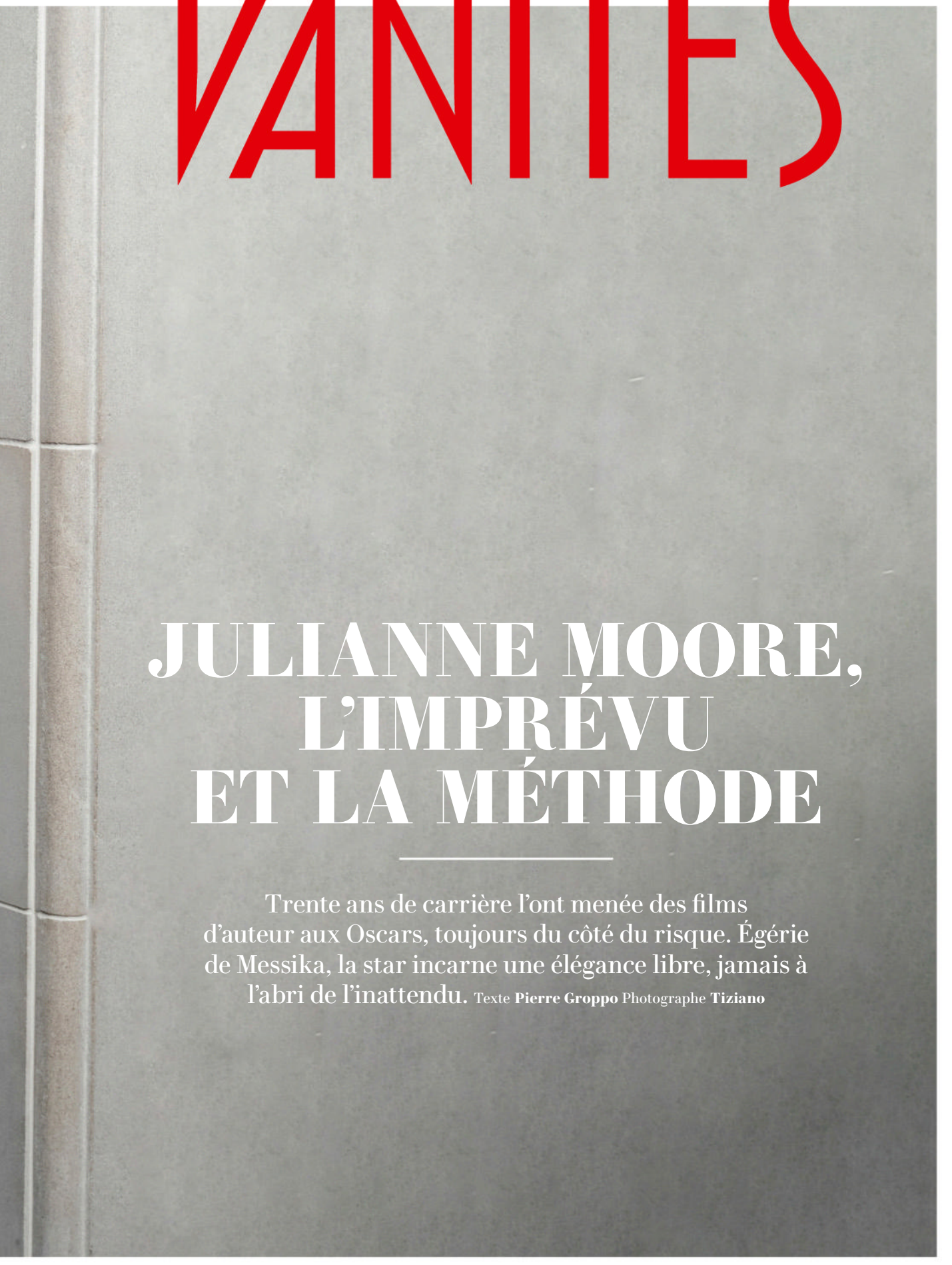
DISPONIBLE PROCHAINEMENT EN VERSION GTS 470 CHEVAUX

pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer

ALPINECARS.FR

COLLIER SO MOOVE XL
EN OR JAUNE ET DIAMANTS
MESSIKA

Julianne Moore photographiée par Tiziano.



JULIANNE MOORE, L'IMPRÉVU ET LA MÉTHODE

Trente ans de carrière l'ont menée des films d'auteur aux Oscars, toujours du côté du risque. Égérie de Messika, la star incarne une élégance libre, jamais à l'abri de l'inattendu. Texte **Pierre Groppo** Photographe **Tiziano**

La scène se déroule dans un château français... à Miami. L'image a quelque chose d'irréel. Un écrin de verdure posé au pied de gratte-ciel de verre, comme un mirage aristocratique au cœur de la Floride contemporaine. Construit dans les années 1930 pour un couple tombé amoureux de l'architecture hexagonale dans l'Eure-et-Loir, classé dans les années 1980 et aujourd'hui rebaptisé « Château ZZ », le lieu appartient désormais au portefeuille du World Food Group. Dans le quartier de Brickell, cette adresse confidentielle s'est imposée comme l'une des *power places* d'une ville en plein essor économique et démographique. C'est ici, dans ce décor tropical hors du temps, que Julianne Moore nous reçoit – terrain idéal pour mesurer, au passage, l'étendue de sa popularité.

Car l'événement, orchestré par la maison de joaillerie Messika, ne doit rien au hasard. Entre les allées du jardin, on croise le rappeur Gunna, les tops Helena Christensen et Candice Swanepoel, ou encore le pilote Romain Grosjean, venu célébrer ses quarante ans. Si ce casting se retrouve dans la capitale américaine de l'art décoratif, c'est pour découvrir « Moderniste », une collection aux lignes architecturées dont Julianne Moore est l'ambassadrice. Une présence qui s'affiche partout en ville : sur les *billboards* et jusque sur l'immense pont reliant Miami à Miami Beach.

Rien d'étonnant à cela. L'actrice, cinq fois nommée aux Oscars – et récompensée en 2015 pour *Still Alice*, qui lui vaut également un Golden Globe – navigue avec une aisance rare entre blockbusters (*Hunger Games*) et cinéma d'auteur (Paul Thomas Anderson, David Cronenberg, Todd Haynes...). Une trajectoire singulière, récemment saluée à Cannes par le prix « Women in Motion », décerné par Kering. Exploratrice des coulisses de l'*american dream*, fine démonteuse de ses illusions – on se souvient de son rôle poignant, l'an dernier, dans *Echo Valley* – Julianne Moore cultive aussi une passion discrète pour le design, notamment français, de Charlotte Perriand à Pierre Chapo.

« J'aime beaucoup la décoration, confie-t-elle depuis une suite d'hôtel ouverte sur l'océan. Quand je pense un espace, je réfléchis toujours aux dialogues entre les formes, à l'équilibre entre le dur et le doux, à la manière dont les objets occupent l'espace. J'aime la sculpture. Et je crois que cette sensibilité se retrouve aussi dans les bijoux. »

« Le plus difficile, c'est de ne jamais savoir ce qu'il va se passer. » ***Julianne Moore***

BIJOUX COLLECTION «MODERNISTE» **MESSIKA**

ROMAIN LAPRADE

Un mail d'Almodóvar

Dureté et douceur : la formule pourrait résumer son approche. À condition d'y ajouter une autre dimension essentielle : l'imprévu. « La vie n'est pas prévisible. On aimerait qu'elle le soit, mais ce n'est pas comme ça que cela fonctionne. Il faut accueillir la disruption, le changement, la nouveauté. » Elle marque une pause, puis sourit : « Un matin, je buvais mon café chez moi quand j'ai reçu un mail de Pedro Almodóvar. Il écrivait : "Nous tournons *La Chambre d'à côté*, j'aimerais que tu en sois." J'étais abasourdie. » Dans cette incertitude permanente réside peut-être la clé. « Le plus difficile, c'est de ne jamais savoir ce qu'il va se passer », reconnaît-elle. Alors elle s'en remet aux histoires – celles, infinies, que chacun porte en soi. « Il y a tant de drames dans la façon dont les gens vivent, aiment, choisissent... C'est là que se trouvent les vraies histoires. C'est cela qui m'enthousiasme. »

À l'écran, très bientôt, elle donnera la réplique à Emma Stone dans une comédie musicale signée Jesse Eisenberg. Elle y incarne une femme en plein doute et en transformation. Une figure à son image – et à celle d'un cinéma qui n'en finit pas d'opérer sa mue. « Tout change, et c'est quelque chose de normal. Le cinéma a toujours évolué. Mais une chose demeure : les gens auront toujours besoin d'histoires. Et il y aura toujours quelqu'un pour les raconter. » □

L'INSTANT
TAITTINGER

#THEINSTANTWHEN

ESPRIT DE FAMILLE

9 septembre 2018, Château de la Marquetterie. L'équipe du Champagne Taittinger prépare le cochelet, le dernier jour des vendanges.

Photo de Massimo Vitali.

CHAMPAGNE
TAITTINGER
REIMS FRANCE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Explosion d'imprimés et de couleurs : trois silhouettes Versace électrisent le musée Maillol.

Gianni Versace à sa table de travail.

VERSACE DERNIER CRI

Au musée Maillol, 450 pièces retracent l'univers d'un créateur pour qui le vêtement était une prise de pouvoir. Trente ans après sa mort, la provocation reste intacte. Texte **Cathy Tran**

Dans le monde de la mode, il est une figure à part. Un nom qui continue de résonner près de trente ans après sa disparition. À Paris, du 5 juin au 6 septembre, le musée Maillol consacre à Gianni Versace une rétrospective d'envergure. L'exposition ne se contente pas d'aligner les pièces iconiques, elle recompose un univers, celui d'un créateur qui a fait de la mode une scène, un manifeste, une prise de pouvoir esthétique. Près de quatre cent cinquante pièces d'archives y sont réunies. Silhouettes sculpturales, matières flamboyantes, coupes affirmées : Versace imposait une grammaire visuelle où l'excès devenait langage et où l'anti-conformisme se portait à même la peau. Dès le premier regard, son esthétique s'impose. Imprimés luxuriants, dorures éclatantes, références entremêlées à l'Antiquité et à la mythologie : les corps deviennent des statues vivantes. Et toujours, en signature, cette Méduse au pouvoir magnétique, emblème de la maison depuis 1993.

Ce goût du mélange irrigue aussi les matières. Le cuir côtoie la soie, les broderies s'embrasent de couleurs franches, presque insolentes. Une esthétique du contraste, assumée jusqu'au bout, qui a séduit les plus grandes figures de la pop culture, de Madonna à Elton John, et continue d'habiter les icônes contemporaines. Dua Lipa, en robe bondage aux Grammy Awards 2022, en offrait une réactivation spectaculaire.

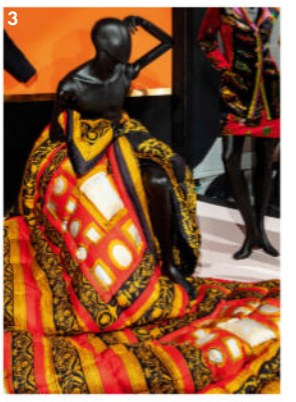
Les commissaires de l'exposition, Karl von der Ahé et Saskia Lubnow, revendiquent un parti pris clair : dépasser le mythe pour revenir à l'œuvre. « On voulait se détacher de sa vie glamour et se concentrer sur l'héritage qu'il a laissé », expliquent-ils. Le parcours s'attache ainsi à restituer la densité créative d'un designer dont chaque pièce relevait d'une déclaration. En filigrane, la mort tragique de Versace en 1997 plane. Mais l'exposition refuse toute muséification figée. Elle montre au contraire une œuvre en mouvement, toujours active. Photographies rares, interviews, documents difficiles d'accès viennent enrichir ce récit.

Plus qu'un hommage, cette rétrospective agit comme une remise en tension. Elle rappelle qu'avec Versace, le vêtement n'était jamais neutre. Il était un geste, une provocation, un cri. Une manière d'occuper le monde sans jamais demander la permission. □

« Gianni Versace », musée Maillol (Paris 7e), du 5 juin au 6 septembre

1

2



3

1. Robe « Andy Warhol Marilyn Dress ». **2.** Blouson en cuir avec une croix byzantine. **3.** Traîne en or et noir à motif baroque.

PAULA CABALLERO, ARCHIVES LONDON BRIDGE/DREAMREALIZER

HAIR, SCALP & SKIN CARE *
LA BIOSTHETIQUE®
PARIS
Comment vont vos cheveux ?
De beaux cheveux poussent sur un cuir chevelu sain. Trouvez la routine qui vous convient !
*Soin des cheveux, du cuir chevelu et de la peau
LA BIOSTHETIQUE
PARIS
Sur www.labiosthetique.fr
et chez nos salons partenaires.
La Biosthétique, une évidence
depuis 1948, Place de l'Etoile,
7 Rue de Tilsitt, 75017 Paris
Votre guide

L'ÂGE DE LA LONGÉVITÉ

Ralentir le vieillissement est désormais une science. Voici cinq produits qui affichent une ambition ultime: prendre enfin le temps à rebours. Texte **Adèle Bari**

Vieillir d'accord, mais à quel âge, au juste ? Celui inscrit sur l'état civil ou celui, plus discret, que racontent nos cellules ? Derrière les bougies soufflées chaque année se cache une autre horloge, biologique celle-là, que certains rêvent désormais de ralentir, voire de remonter. Objectif affiché : atteindre cent ans avec l'énergie d'un trentenaire, effacer les stigmates du temps et maintenir une peau comme suspendue.

Dans cette quête, les excès ne font plus peur. Gwyneth Paltrow en a fait un terrain d'exploration, disséquant dans la série documentaire *The Goop Lab* (2020) des pratiques censées freiner le vieillissement, quitte à flirter avec la controverse. Plus radical encore, Bryan Johnson, milliardaire de la Silicon Valley, s'est prêté à des injections de plasma prélevé sur son propre fils, dans l'espoir de régénérer son organisme. Partout le mot d'ordre est le même : longévité.

La fin de l'anti-âge ?

Un terrain que l'industrie de la beauté s'empresse d'investir. Fini le simple « anti-âge » : place à une promesse plus ambitieuse, presque scientifique, qui entend agir sur les mécanismes mêmes du vieillissement. « Le terme est souvent galvaudé, rappelle Annie Black, directrice scientifique de Lancôme. La longévité, telle que nous la concevons, consiste à intervenir en amont, à prévenir plutôt qu'à corriger. » De cette approche naît Absolue Longevity MD, développée avec Timeline, start-up suisse à l'origine de la molécule Mitopure®. Une cosmétique segmentée non plus par âge civil, mais par âge biologique, avec trois protocoles : anticiper, ralentir, puis relancer.

Pour mesurer cet âge invisible, le groupe L'Oréal mise sur le Cell BioPrint, un outil d'analyse déployé dans certains points de vente Lancôme. Même son de cloche chez NIANCE, une maison de cosmétique suisse où l'on envisage la peau comme le reflet d'un système global. « Nous travaillons sur l'élimination des cellules sénescentes, ces cellules "zombies" qui freinent le renouvellement », explique son directeur scientifique, le Dr Patrick Schwarzentruber. Reste une question, plus simple – et peut-être plus vertigineuse : jusqu'où faut-il aller pour ne plus vieillir ? □

1

2

3

4

5

1. CONCENTRÉ DE LONGÉVITÉ ORCHIDÉE IMPÉRIALE **GUERLAIN**, 640 EUROS
2. CRÈME FONDANTE RÉGÉNÉRATIVE **LABORATOIRE BOTANIQUE AVANCÉE**, 440 EUROS LES 50 ML
3. ABSOLUE LONGEVITY MD LA CRÈME INTERCEPT **LANCÔME**, 155 EUROS LES 50 ML
4. SISLEŸA SÉRUM ESSENTIEL LONGÉVITÉ **SISLEY**, 480 EUROS
5. PEPIGEN9 REJUVENATING SERUM **NIANCE**, 790 EUROS

DR

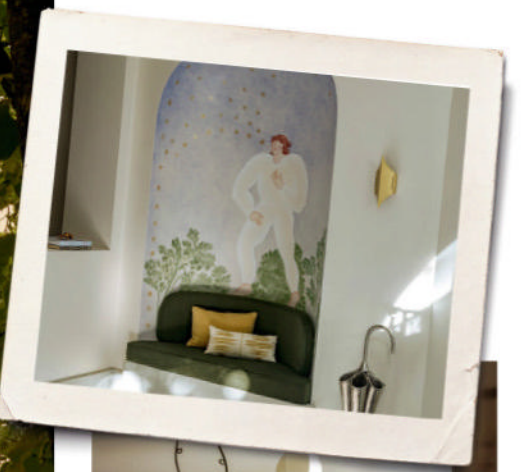
LA PART DU SPHINGE

Photographe **Géraldine Richard**
Texte **Adèle Bari**

Taille cintrée, plissé naturel, hanches marquées... Si tout ici évoque l'idée d'une silhouette, ce n'est pas le fait du hasard : le Sphynx s'inspire bien d'une robe signée Pierre Balmain, baptisée « Sphinge », pour sa collection automne-hiver 1976-1977.
À cette époque, le maître de l'élégance parisienne puise son inspiration dans ses voyages en Égypte, et fait référence à cette divinité aussi mystérieuse que protectrice. Un précieux héritage qu'Antoni Tron, avec ce sac estival, interprète à sa manière pour sa toute première collection au sein de l'illustre maison.

SPHYNX **BALMAIN,** 1 590 EUROS

Au 18 bis de l'avenue Junot, la Villa du même nom.



Des alcôves à la salle à manger, le souci du détail est partout.

LÀ-HAUT SUR LA COLLINE

À Montmartre, Iconic House a transformé une maison des années 1920 en adresse confidentielle avec chef privé, majordome et vue sur la capitale. Texte **Pierre Groppo**

L'adresse est quasiment secrète, et pour les habitués des lieux, c'est tant mieux. Avenue Junot – la plus belle artère de Montmartre, repaire discret depuis toujours des artistes du monde entier – rien, derrière une grille, ne laisse deviner les beautés de cette maison claire, résidence construite dans les années 1920 pour André Mauprey, compositeur d'opérette haut en couleur à qui l'on doit plusieurs chansons écrites pour Édith Piaf ou Juliette Gréco.

À l'intérieur, le spectacle est total : salon à la hauteur de plafond somptueuse, ferronneries d'exception, TV room cosy, piscine, sauna, et même deux cuisines avec équipements professionnels, le tout couronné d'un toit-terrasse avec vue à couper le souffle sur tout Paris. Si cette adresse peut accueillir aujourd'hui jusqu'à douze personnes (sans compter le majordome et le chef privé), c'est grâce à Iconic House, label fondé il y a quelques années par Thibault Elzière et Robin Michel. « Nous avons trouvé cette maison via un post LinkedIn, s'amuse ce dernier. Nous ne voulions pas forcément du cliché haussmannien, mais d'un endroit plus privé, plus authentique, avec cette idée d'une maison de famille aux histoires transmises et partagées. »

Fans d'art déco, les deux garçons lancent un chantier d'envergure, avec tout ce qu'il faut d'artisans locaux, de métiers d'art, de touches de surréalisme signées par un peintre décorateur. « Cette maison, poursuit Robin Michel, est à la croisée de l'architecture et de l'art. C'est aussi ce que nous proposons à nos clients côté expériences, qu'il s'agisse de gastronomie, d'une découverte d'atelier d'artiste et même d'une partie de pétanque dans le jardin le plus secret du quartier. » Des poignées de porte à la fresque de l'escalier, ce sens du détail et de l'authenticité séduit, tout comme la connaissance ultra-fine des alentours. Petit luxe suggéré ? Une virée dans le troquet historique de la rue Caulaincourt Au Rêve, avec au menu la meilleure des saucisses-purée. □

Informations : https://iconic.house

Des influences surréalistes, jusque dans la piscine.

MR. TRIPPER

DESCRIPTION Huile pour les cicatrices et vergetures, efficacité cliniquement prouvée. INDICATIONS Cicatrices: Aide à améliorer l'apparence des cicatrices anciennes et nouvelles. Vergetures: Aide à améliorer l'apparence des vergetures. Aide également à améliorer l'élasticité de la peau, réduisant ainsi le risque de formation de vergetures. Teint irrégulier: Aide à améliorer l'apparence d'un teint irrégulier. Vieillissement de la peau: Contribue à atténuer les signes de vieillissement de la peau du visage et du corps. Peau déshydratée: Aide à maintenir l'hydratation de la peau. PRÉSENTATION Huile orange / rose. FORMULE Mélange de dérivés de vitamines, d'huiles et d'extraits végétaux. INGRÉDIENTS Paraffinum Liquidum, Triisononanoin, Cetearyl Ethylhexanoate, Isopropyl Myristate, Helianthus Annuus Seed Oil, Bisabolol, Tocopheryl Acetate, Anthemis Nobilis Flower Oil, Lavandula Angustifolia Oil, Rosmarinus Officinalis Leaf Oil, Calendula Officinalis Extract, Glycine Soja Oil, Retinyl Palmitate, Tocopherol, Parfum, Alpha-Isomethyl Ionone, Amyl Cinnamal, Amyl Salicylate, Benzyl Salicylate, Beta-Caryophyllene, Camphor, Citronellol, Citrus Aurantium Peel Oil, Coumarin, Eugenol, Farnesol, Geraniol, Geranyl Acetate, Hexamethylindanopyran, Hydroxycitronellal, Isoeugenyl Acetate, Lavandula Oil/Extract, Limonene, Linalool, Linalyl Acetate, Pinene, Terpineol, Terpinolene, CI 26100. ESSAI CLINIQUE COSMÉTIQUE SUR L'APPARENCE DES CICATRICES Centre d'essai: Institut proDERM pour la recherche dermatologique appliquée, Hambourg, Allemagne. Objectif: Évaluer l'efficacité de l'Huile de Soin Bi-Oil® sur l'amélioration de l'aspect des cicatrices. Échantillon: Participantes : 36 participantes avec peaux de divers phototypes. Âge des cicatrices : de nouvellement formées jusqu'à 3 ans. Localisation d… …mbes, cou, genoux, tronc, partie supérieure du corps. Âge des participantes : 18 à 65 ans. Méthode… …ntrôlée par placebo. Les participantes avaient des cicatrices comparables ou une cic… …t ainsi permettre de comparer les effets sur une même participante. Le prod… …massage additionnel n'a été effectué sur la zone cible. Les application… …ions ont été réalisées à 0, 2, 4 et 8 semaines. Différents paramètre… …Scar Assessment Scale (POSAS) ont été évalués. Résultat: L'Hui… …s. Des résultats statistiquement significatifs ont été observés ap… …8 semaines (jour 57), 92 % des participantes ont montré une a… …perçue au bout de 2 semaines. Amélioration continue de l'éch… …IQUE SUR L'APPARENCE DES CICATRICES D'ACNÉ Centre d… …ine. Objectif: Étude exploratoire visant à évaluer l'efficacité de l'… …é sur le visage de participant(e)s chinois(e)s. Échantillon: Particip… …sur le visage (< 1 an). Le groupe de traitement Huile de Soin Bi-… …ant(e)s. Âge des participant(e)s : 14 à 30 ans. Méthodologie: Étu… …t(e)s ont participé à un examen préliminaire, suivi par une péric… …qué deux fois par jour pendant 10 semaines. Les applications … …ectuées à 0, 4, 8 et 10 semaines incluaient les points suivants : … …couleur / rougeur des cicatrices d'acné en utilisant un chromam… …mbre de comédons et de lésions inflammatoires par un dermatol… …uation à chaque visite. Résultat: Le meilleur résultat de l'évaluati… …les érythèmes ou la rougeur des cicatrices d'acné plates, la peau… …re d'auto-évaluation ont montré que plus de 84 % des particip… …s d'acné et plus de 90 %, une amélioration de la couleur des … …ont montré que l'Huile de Soin Bi-Oil® ne cause pas ou n'agg… …CLINIQUE COSMÉTIQUE SUR L'APPARENCE DES VERGETUI… …pliquée, Hambourg, Allemagne. Objectif: Évaluer l'efficacité de… …es. Échantillon: Participantes : 38 participantes avec peaux de… …oids ou poussée de croissance d'adolescence). Localisation d… …à 65 ans. Méthodologie: Étude randomisée, en double aveugl… …omparables ou des vergetures suffisamment grandes pour n'e… …e participante. Le produit a été appliqué deux fois par jour per… …cible. Les applications ont été effectuées sous contrôle à inter… …érents paramètres d'évaluation des cicatrices tels que définis … …alués. Résultat: L'Huile de Soin Bi-Oil® est efficace pour amélio… …été observés après seulement 2 semaines (jour 15), sur 95 % … …montré une amélioration, avec une perception presque deux f… …de l'échelle POSAS pendant la durée de l'étude. ESSAI CLINI… …mas J. Stephens & Associates, Inc., Texas, États-Unis d'Amério… …d'un teint irrégulier et de taches pigmentaires lorsque le produi… …u cou présente des signes de photovieillissement légers à m… …hototypes, avec des signes de photovieillissement légers à m… …comprenait 35 participantes et le groupe non traité comptait 3… …randomisée, niveau d'efficacité contrôlé en aveugle. Les partici… …une semaine de rinçage (lavage au savon). Le produit a été ap… …plication a été effectuée sous contrôle lors de la visite de d… …nes. Les participantes ont été cliniquement évaluées séparér… …mentaires. Résultat: L'Huile de Soin Bi-Oil® est efficace pour … …aux présentant des signes de photovieillissement. Après 4 se… …amètres sur le visage et le cou. Après 12 semaines, des amélio… …er sur le visage chez 86 % des participantes du groupe de trai… …z 71 % des participantes, pour le teint irrégulier sur le cou che… …QUE COSMÉTIQUE SUR LES SIGNES CUTANÉS DE L'ÂGE … …l'Amérique Étude 1 : Visage et cou. Objectif: Évaluer l'efficac… …u cou présente des signes de photovieillissement légers à m… …hototypes, avec des signes de photovieillissement légers à m… …comprenait 35 participantes et le groupe non traité comptait 3… …randomisée, niveau d'efficacité contrôlé en aveugle. Les partic… …ne semaine de rinçage (lavage au savon). Le produit a été ap… …plication a été effectuée sous contrôle lors de la visite de dé… …s. Les participantes ont été ...

Javier Bardem, méchant à vif.

«L'IDÉE EST DE RESTER FIDÈLE À L'ŒUVRE, MAIS PAS AU SENS STRICT»

Fasciné par *Les Nerfs à vif* et sa relecture par Martin Scorsese, Nick Antosca signe une nouvelle adaptation qui trouble les certitudes et installe une terreur plus ambiguë.

Texte **Norine Raja**

J'étais déjà fan des deux longs métrages *Les Nerfs à vif*, celui de J. Lee Thompson (1962), et celui de Martin Scorsese (1991). Encore enfant, j'avais été marqué par l'énergie cauchemardesque qui s'en dégageait. Il y avait quelque chose de terrifiant à voir cette famille lambda persécutée par un personnage démoniaque. En l'occurrence, le repris de justice Max Cady qui, à sa sortie de prison, cherche à se venger de son avocat. À l'adolescence, j'ai lu le livre de John D. MacDonald [*Un Monstre à abattre*, dans sa version française], puis je me suis replongé dedans au moment de l'écriture de la série. Pour moi, une adaptation n'a d'intérêt que si elle apporte un nouveau souffle. L'idée est de rester fidèle à l'esprit de l'œuvre, mais pas au sens strict du terme.

Chaque version des *Nerfs à vif* atteint un nouveau niveau de complexité, reflétant les valeurs et les peurs de son époque. Le premier film est centré sur les Bowden, cet archétype de la famille typiquement américaine. Une famille heureuse et stable, menacée par une force extérieure très sombre. Le remake de Scorsese met en lumière des personnages plus imparfaits, et les craquelures sous la surface. Nous voulions passer d'une histoire axée sur une peur brutale et immédiate, à une atmosphère où la terreur et l'incertitude s'installent lentement. Nous avons donc modifié l'intrigue pour que Max Cady sorte de prison après avoir été innocenté. Il y a donc une question autour de sa culpabilité et l'on se demande s'il approche les Bowden avec des intentions agressives. A-t-il été transformé en monstre par les aléas de la vie ou était-il malveillant dès son plus jeune âge ? Pour l'incarner, nous avions besoin d'un acteur de la trempe de Robert Mitchum et Robert De Niro. Javier Bardem était notre premier choix. Il a interprété certains des méchants les plus mythiques du cinéma. Il peut être aussi charmant que menaçant... »□

Cape Fear – Les Nerfs à vif, de Nick Antosca, avec Javier Bardem, Amy Adams, CCH Pounder, à partir du 5 juin sur Apple TV+

SOUS INFLUENCE

Qu'est-ce qui inspire Nick Antosca lorsqu'il s'installe à sa table de travail?

LE FILM QUI M'A ACCOMPAGNÉ
BORGMAN, D'ALEX VAN WARMERDAM

L'ENDROIT IDÉAL POUR ÉCRIRE MON JARDIN, UN CARNET DE NOTES À LA MAIN

MA BANDE ORIGINALE
CELLE DES *NERFS À VIF* SIGNÉE BERNARD HERRMANN EN 1962

LA MEILLEURE PARTENAIRE D'ÉCRITURE
MA CHATTE, TROUVÉE DANS LA RUE IL Y A QUELQUES SEMAINES

UN OBJET FÉTICHE
UNE SCULPTURE EN ARGILE FAITE PAR LE DESIGNER OLIVIER DE SAGAZAN

GETTY IMAGES, DRAFTHOUSE FILMS/COURTESY EVERETT COLLECTION, APPLE TV

NOUVELLE ALFA ROMEO TONALE HYBRIDE 175 CH JUSQU'À 8 ANS DE GARANTIE*

L'INTELLIGENCE HUMAINE

*Garantie Spéciale Sprint : 2 ans de garantie constructeur et jusqu'à 6 ans de garantie additionnelle activée à chaque entretien prévu au plan d'entretien effectué dans le réseau ALFA ROMEO participant, valable jusqu'à l'entretien suivant dans la double limite de 8 ans ou 160 000 km.
Gamme Alfa Romeo Tonale hybride : Consommation cycle mixte WLTP (l/100 km) : 5,9 - 5,7 ; Émissions de CO_2 WLTP (g/km) : 134 - 128.
RCS Versailles 305 493 173

AU QUOTIDIEN, PRENEZ LES TRANSPORTS EN COMMUN.
#SeDéplacerMoinsPolluer

ANATOMIE D'UNE MONTRE

Avec l'Oyster Perpetual, Rolex célèbre tout en élégance les cent ans d'un garde-temps de légende.

Texte **Pierre Groppo**

CENTENAIRE

En 1926, Rolex dévoile l'Oyster, littéralement « montre-huître », la première montre hermétique à l'eau et à la poussière. L'année suivante, la nageuse et dactylographe Mercedes Gleitze la fait entrer dans l'histoire en traversant la Manche à la nage, l'objet accroché à son cou.

TAMPOGRAPHIE

Ce système d'impression indirecte a été utilisé ici pour appliquer le nom « Rolex » ainsi que les petits carrés de la minuterie dans la couleur historique de la manufacture : le vert.

OYSTER PERPETUAL
ROLEX

SIGNATURE DISCRÈTE

Le chiffre 100 apparaît à deux reprises sur ce modèle : sur le cadran couleur ardoise, en lieu et place du traditionnel « Swiss Made », et sur la couronne de remontoir située à droite du boîtier de 41 mm de diamètre.

OR ET ACIER

Ce modèle anniversaire est proposé en version Rolesor jaune : l'alliance de l'or jaune – sur la lunette et la couronne de remontoir – et de l'acier Oystersteel, l'alliage signature de la maison.

3230

C'est le numéro du calibre qui anime la montre. Équipé du spiral Parachrom bleu et de l'échappement Chronergy, il garantit une réserve de marche d'environ soixante-dix heures pour cette montre, certifiée Superlative Chronometer.

HOMMAGE

D'autres montres de la maison célèbrent le centenaire de l'Oyster : un modèle de 36 mm de diamètre au décor multicolore Jubilee et deux modèles en or 18 carats de 28 et 34 mm se parant, pour certains, d'index en pierre naturelle.

RÉVOLUTION À L'ITALIENNE

Pomellato fête soixante ans de disruption joaillière.

Près de deux cent pièces de joailleries, des campagne mythiques signées Gian Paolo Barbieri, Helmut Newton, Albert Watson ou Horst P. Horst… C'est l'allé-chant menu proposé par la maison Pomellato, à l'occasion de l'exposition événe-ment que lui consacre le Palais de Tokyo. Ou comment, depuis 1967, le joaillier milanais n'a eu de cesse de révolutionner le monde du bijou à coup de couleurs, de volumes XL, de chaînes architecturées. Une leçon de style et d'émancipation pour célébrer les femmes dans toute leur audace et toute leur liberté. *« Pomellato, le joaillier révolutionnaire », du 24 juin au 20 juillet 2026 au Palais de Tokyo. Entrée gratuite sur réservation à partir du 1er juin sur pomellato.com*

DROITS RÉSERVÉS

LA MODE EN MAJESTÉ

Haute couture et tradition à la cour de Thaïlande

13 mai – 1er nov. 2026

107 rue de Rivoli, 75001 Paris
Réservation sur madparis.fr

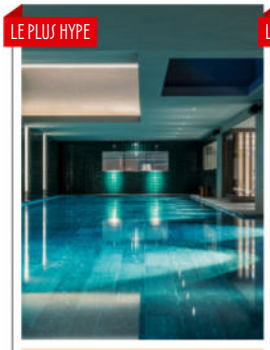
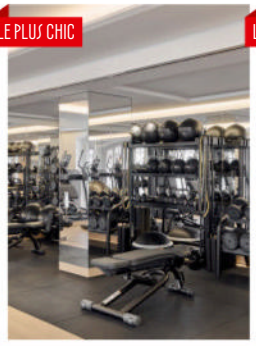
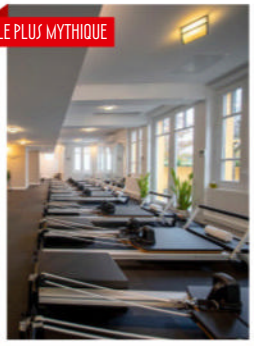
MAD
MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

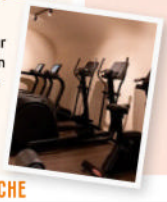
Cette exposition est organisée en collaboration avec le Queen Sirikit Museum of Textiles (Musée des textiles de la Reine Sirikit) en Thaïlande et le SACIT (The Sustainable Arts and Crafts Institute of Thailand, Institut durable et artisanal de Thaïlande). L'exposition s'inscrit dans le cadre des célébrations du 340e anniversaire de la première relation diplomatique et du 170e anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques entre la France et la Thaïlande.

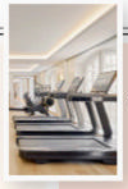
Robe du soir, 1960, Pierre Balmain / Robe du soir de style national thaïlandais à double traîne, 1985, Erik Mortensen pour Balmain, Collection de Sa Majesté La Reine Sirikit © QSMT | Conception graphique : Sabir

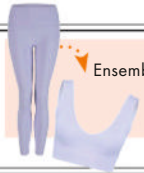
SUEUR SUR LA VILLE

Pour celles et ceux qui font de la transpiration et de l'effort une affaire de style, on a testé les cinq salles de sport les plus confidentielles (et les plus chics) de Paris. Texte **Adèle Bari**

	LE PLUS HYPE	LE PLUS VINTAGE	LE PLUS SECRET	LE PLUS CHIC	LE PLUS MYTHIQUE
					
	LA FONDATION	**BRACH**	**UNLIMITED CLUB**	**LE BRISTOL SOCIETY FITNESS CLUB**	**LE CLUB MOLITOR**
LE LIEU	À deux pas du parc Monceau et du village des Batignolles, voilà l'une des salles de sport les plus sélectes de la ville. Au programme ? Cent cours collectifs, mur d'escalade et piscine semi-olympique.	Un espace urbain et industriel aux teintes cuivrées, pensé par Philippe Starck et inspiré des clubs de boxe des années 1930, du modernisme, du Bauhaus, du dadaïsme ou de l'art brut.	Imaginé par l'architecte d'intérieur Michaël Malapert, on est dans les sous-sols tamisés de l'hôtel La Maison Champs-Élysées.	Le palace du Faubourg Saint-Honoré invite désormais une clientèle extérieure à profiter de ses 117 m² dédiés à la forme.	Ce club légendaire est à l'origine de la piscine la plus courue de Paris, inaugurée en 1929 avec deux stars olympiques : Aileen Riggin Soule et Johnny Weissmuller. Autre facteur de popularité ? La série *Emily in Paris*.
LE COURS FÉTICHE	La Prepa Hyrox, compétition de fitness en vogue mêlant huit kilomètres de course à pied en salle à huit exercices de renforcement musculaire. Intense.	L'aqua-physical se déroule dans la piscine de l'hôtel sur un matelas flottant. Il renforce gainage, concentration et équilibre. Mais gare à la chute…	Le MyoMatics Core Mobility renforce les muscles, contrôle l'équilibre et réveille les fascias.	Les Sunday Wellness, organisés quatre fois par an dans le salon Versailles et orchestrés par Laure Dary, danseuse professionnelle et coach sportive.	Parmi les 136 cours hebdomadaires, le Kalon Barre, animé par d'anciennes danseuses du Lido et combinant cabaret et danse classique, vaut vraiment le détour.
L'APPAREIL DE POINTE	Le sac de frappe en cuir vintage équipé d'une chaîne en acier, robuste face aux adversaires les plus entraînés.	Les sangles de suspension TRX comme dans les camps d'entraînement de l'armée américaine.	Le tapis d'acupression actif signé MyoMat™ qui agit aussi sur la proprioception et les zones réflexes.	Le Technogym Run pour un entraînement de cardio-training efficace, tout en ciblant un objectif fitness.	Le Reformer Merrithew™, référence mondiale, est doté d'un élégant châssis en bois et d'une plateforme rembourrée.
LA PAUSE BIEN ÊTRE	Quelques minutes de gourmandise au Juicy Bar pour déguster un croissant croustillant, après un passage au sauna et au hammam.	Des consultations avec des experts en ostéopathie, naturopathie, pressothérapie ou diététique.	Un plongeon réconfortant dans l'eau bleue de la piscine, voire une séance de sauna loin de l'effervescence urbaine.	Le protocole visage signé Tata Harper, qui apaise l'épiderme et l'esprit. Notre coup de cœur : le masque au miel pur.	Une peau plus fraîche en quatre-vingt-dix minutes grâce aux cosmétiques MyBlend et à la technologie Hydrafacial.
L'ACCESSOIRE INDISPENSABLE	Tapis de sport ARCHY®, Hercule Studio, 145 euros	Sac de sport en toile, Prada, 2 650 euros	Vitabiome Active Skin Optimizer, Kat Burki, 112 euros	Ensemble Align, lululemon, 156 euros	Casque audio, Hermès, 11 800 euros
LE PRIX	2 990 euros l'abonnement annuel	4 400 euros l'abonnement annuel	2 700 euros l'abonnement annuel, plus 1 500 euros de droit d'entrée.	8 000 euros l'abonnement Prestige, ou 20 000 euros l'abonnement Signature	4 800 euros l'abonnement à l'année, plus 2 500 euros de droit d'entrée
L'ADRESSE	29, rue de Saussure (Paris 17e)	1-7, rue Jean Richepin (Paris 16e)	8, rue Jean Goujon (Paris 8e)	112, rue du Faubourg Saint-Honoré (Paris 8e)	16, avenue de la Porte Molitor (Paris 16e)







SEBASTIEN GIRAUD, BOBY, ROMAIN RICARD, JASON SCHIESTE

VANITY FAIR

Abonnez-vous !

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement

abonnement.condenast.fr

TOUCHE FRANÇAISE À MANHATTAN

Vins naturels à Tribeca, pithiviers à West Village, pétanque à Bryant Park… Douze adresses new-yorkaises qui brillent par leur *french accent*. Texte **Iban Raïs** Illustration **Lucile Prache**

POUR LES VINS NATURELS

1. Chez Chambers

Pourquoi ? Pascaline Lepeltier, l'une des meilleures sommelières du monde, propose une carte d'exception : vin de riz vietnamien qui rappelle les vins jaunes d'Arbois ou encore chenin blanc de Californie. Astuce : demander à dîner au bar de la cuisine pendant que la brigade s'affaire. **Pour qui ?** Les amateurs de vins dénichés aux quatre coins du monde. **Où ?** 94 Chambers Street, Tribeca

POUR DES VÊTEMENTS À HISTOIRES

2. Le Grand Strip

Pourquoi ? Au cœur de Brooklyn se cache une pépite qui excite les fashionistas, entre vintage de luxe (années 1960 à 1990) et bohème chic : Chanel, Dior, Ferragamo… La propriétaire, la française CC McGurr, truculente tropézienne, a toujours une anecdote à propos de ses trouvailles. **Pour qui ?** Les dénicheuses de pièces rares passionnées d'histoire de la mode. **Où ?** 197 Grand Street, Brooklyn

POUR UN CAFÉ TRÈS GOURMAND

3. Buddy Buddy

Pourquoi ? Déjà présent à Paris, ce *coffee shop* à l'esthétique minimaliste est en train d'imposer sa spécialité à New York : le café au beurre de noix. L'enseigne vient d'ouvrir dans le très chic Bowery, et il faut déjà faire la queue pour y entrer. Les noix, quant à elles, viennent… du Lot-et-Garonne. **Pour qui ?** Les runners affamés qui veulent un café nourrissant ET un endroit à poster sur les réseaux. **Où ?** 340 Bowery

POUR UNE TOURTE ROBORATIVE

4. Le Chêne

Pourquoi ? Parce que la cheffe Alexia Duchêne et son mari, Ronan Le May, réussissent à faire avaler aux New-Yorkais des poireaux sauce gribiche et même du pithiviers, cette tourte ultra classique de la gastronomie française fourrée à la volaille, au chou ou aux champignons. Sur la chemise des serveurs est brodé un adorable « Je t'aime » qui donne le ton de l'endroit. **Pour qui ?** Les vrais amateurs d'une cuisine d'antan qui sait encore surprendre. **Où ?** 76 Carmine Street, West Village

POUR DES PIÈCES UNIQUES

5. BRUT clothing

Pourquoi ? Le temple du vintage parisien débarque en force à Manhattan. En proposant des pièces recyclées et du *workwear* moderne, la marque française compte bien mettre un coup de pied dans la fourmilière de la fashion new-yorkaise. **Pour qui ?** Les amoureux de belles matières et des coupes qui résistent aux tendances. La majorité des pièces sont unisexe. **Où ?** 68 Hester Street, Lower East Side

POUR LIRE COLETTE EN VF

6. La Librairie Albertine

Pourquoi ? Nichée au sein de l'Institut français, voilà une bulle littéraire hors du temps. Sélection exigeante, plafonds étoilés et ambiance feutrée où la culture française dialogue avec New York, lors de lectures ou de dédicaces. **Pour qui ?** Les amoureux des beaux livres. La seule adresse de Big Apple qui vende la Pléiade – on retrouve même quelques premières éditions de Colette. **Où ?** 972 5th Avenue

POUR CROISER FILS OU RINDERKNECH

7. Le Baratin

Pourquoi ? Le patron, Mike Touchard, a conçu l'endroit comme un hommage à la bistronomie française, avec coq au vin ou moules au roquefort. **Pour qui ?** Pour les amoureux de tennis : en septembre, pendant l'US Open, c'est le rendez-vous des fans et des joueurs français. **Où ?** 26 Greenwich Avenue, West Village

POUR SE FAIRE UNE TOILE

8. Le Rendez-vous with French cinema

Pourquoi ? Chaque année au printemps, c'est la grande vitrine annuelle du cinéma français à New York. Organisé par Unifrance au Lincoln Center, le festival met à l'honneur les auteurs confirmés et les nouveaux visages du cinéma hexagonal. **Pour qui ?** Les cinéphiles exigeants et les curieux de la scène culturelle française actuelle. **Où ?** Lincoln Center Plaza, Lincoln Square

POUR ÊTRE BOUSCULÉ

9. L'atelier de Jaouad Bentama

Pourquoi ? Dans son atelier new-yorkais, Jaouad Bentama peint des corps fragmentés, des scènes presque effacées, comme saisies après coup. Il fait aussi partie des artistes en résidence au MANA, un centre d'art gigantesque et précurseur à Jersey City. **Pour qui ?** Les amateurs d'art contemporain incarné, ceux qui aiment comprendre l'artiste autant qu'admirer les œuvres. **Où ?** Soho et MANA Contemporary, Jersey City

POUR UNE NUIT D'EXCEPTION

10. The Mark Hotel

Pourquoi ? Parce que la décoration intérieure est signée Jacques Grange, qu'un drapeau français flotte fièrement sur la devanture et que les éditions Assouline viennent de publier un livre anniversaire pour les cent ans de l'hôtel. Au Mark, on est chez soi dès le lobby. **Pour qui ?** Les amoureux d'un luxe discret mondialement reconnu. **Où ?** 25 E, 77th Street, Upper East Side

POUR L'AMBIANCE BISTROT

11. Le Dive

Pourquoi ? Un « dive bar » à l'américaine, brut et sans filtre, mais infusé d'imaginaire français. Le zinc pourrait venir d'un PMU parisien, les chaises d'une élégante école primaire et aux murs, on repère de vieilles affiches du Loto. Un petit coin de Paris en plein Lower East side. **Pour qui ?** Les noctambules nostalgiques du Marais, à la recherche d'une ambiance instagrammable sans se prendre au sérieux. **Où ?** 37 Canal Street, Lower East Side

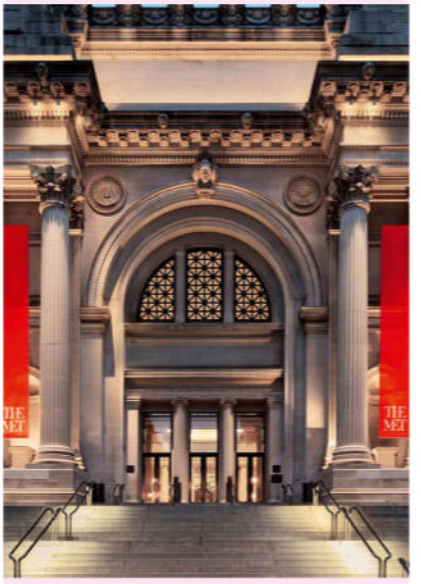
POUR TIRER OU POINTER

12. La Boule New Yorkaise

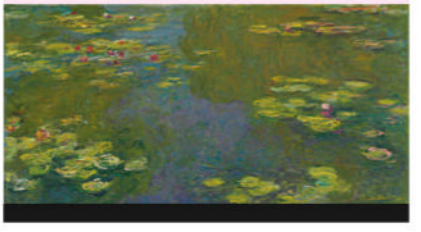
Pourquoi ? Au cœur de Manhattan, on peut donc vivre comme à Marseille. Ici, cours de pétanque (gratuits pour les débutants) dans Bryant Park, d'avril à septembre. L'association organise des tournois tous les vendredis soirs, sur des terrains entourés de gratte-ciel. **Pour qui ?** Les compétiteurs du dimanche, les *frenchies* en proie au mal du pays, et tous ceux qui préfèrent un pastis à un cocktail trop sérieux. **Où ?** Bryant Park, 41st Street, Midtown

LA BONNE IMPRESSION

Le MET abrite l'une des plus belles collections de tableaux français du XVIII[e] siècle.



Il faut parfois se mettre en retrait du rythme de la ville pour encore mieux l'apprécier. Direction le Metropolitan Museum of Art, ses quelque deux millions d'œuvres, ses galeries monumentales, et plus particulièrement sa collection de peintures françaises, véritable morceau de France au cœur de Manhattan. Claude Monet, Edgar Degas, Pierre-Auguste Renoir, Paul Cézanne, Henri Matisse ou Pablo Picasso... Ici, les maîtres se succèdent pour mieux raconter une certaine histoire de France, que l'on traverse du romantisme à l'impressionnisme, entre scènes mondaines et paysages baignés de lumière, tout ça à deux encablures de Central Park. On vient aussi y chercher un silence réparateur. C'est sans doute cela, l'ultime chic new-yorkais : remplacer un *coffee meeting* par une heure dérobée en compagnie de Matisse et Monet.



CAPTAIN

La Coupe du monde en Amérique aura une saveur particulière pour Kylian Mbappé. Pour la première fois, l'attaquant star sera le capitaine de l'équipe de France dans la reine des compétitions. Saura-t-il mener les Bleus vers le sacre après une saison en demi-teinte marquée par les critiques? AIDAN McLAUGHLIN a rencontré un homme à la croisée des chemins.

PHOTOGRAPHE **ANNIE LEIBOVITZ**

AMERICA

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, MBAPPÉ
« Il faut combattre cette idée selon laquelle un footballeur devrait se contenter de jouer et de se taire. »

Ensemble Dior, montre Hublot
Stylisme : Law Roach

L'ambassadeur officieux de la France dans le monde est assis dans la suite d'un grand hôtel, entouré d'un aréopage d'assistants et de gardes du corps aux cous de taureaux. À 27 ans, Kylian Mbappé appartient déjà au patrimoine national, quelque part entre le champagne Veuve Clicquot et les grèves générales. Autour de lui, tout est parfaitement réglé, minuté, chorégraphié. À peine notre entretien va-t-il commencer qu'une attachée de presse sort un chronomètre et l'enclenche. Mbappé se lance, avec une précision de chef d'État, dans une analyse de la Coupe du monde à venir, celle qui pourrait bien inscrire définitivement son nom au panthéon du football.

« Il n'y a rien de plus beau que de représenter son pays, dit-il. Là, vous entrez dans la galaxie des joueurs internationaux. » En cette fin mars, il se trouve aux États-Unis pour deux matches amicaux de préparation avec les Bleus, mais cette journée devait être une journée de repos. Le voilà pourtant dans cette suite, face à moi, escorté par sa petite armée, vêtu d'un pull Marine Serre, d'un pantalon de survêtement, de baskets Dior, d'un bracelet pavé de diamants et d'une montre Hublot. Cet été, la France fera partie des grands favoris. Il connaît mieux que quiconque la pression que représente cette position : « C'est difficile d'être dans une position comme la nôtre, tout le monde attend de nous des miracles. Mais les miracles, ça se passe sur le terrain. Ça ne sert à rien de jouer le match avant le match. »

Son self control m'impressionne. Lorsque j'oriente la conversation vers des terrains plus sensibles, comme le racisme dans le sport ou les tensions politiques aux États-Unis, Mbappé demeure d'un calme olympien. Aucune crispation, aucun flottement. Lorsque le temps réglementaire de l'entretien est écoulé, pas de prolongations. Un assistant dépose aussitôt devant lui une pile de maillots du Real Madrid à signer avant de l'accompagner dans une autre suite pour un shoot avec Annie Leibovitz. Il descendra ensuite dans le hall de l'hôtel pour tourner une vidéo destinée aux réseaux sociaux de *Vanity Fair*. L'exercice consiste à jongler avec un ballon tout en répondant à quelques questions légères sur sa vie, mais la grosse boucle dorée de ses mocassins Dior limite forcément la démonstration.

Prodige depuis l'adolescence, Mbappé s'est imposé à une vitesse fulgurante comme une superstar planétaire. Au moment de notre rencontre, sa carrière traverse pourtant une zone de turbulences. Longtemps désigné comme le successeur de Lionel Messi et Cristiano Ronaldo sur le trône de meilleur joueur du monde, il est plus contesté ces dernières mois, du moins selon les standards vertigineux qui sont les siens.

L'HOMME TROP VISIBLE

« Il ne peut pas aller au cinéma, ce serait l'émeute. »

Ensemble et cravate Dior, baskets et chaussettes Nike, montre Hublot

Huit ans ont passé depuis ses débuts en Coupe du monde : ailier supersonique de 19 ans, il avait inscrit quatre buts durant la compétition et accompagné la France vers son second titre mondial. Quatre ans plus tard, au Qatar, Mbappé a encore donné une leçon de football, portant les Bleus jusqu'à une finale face à l'Argentine de Messi, finale que beaucoup considèrent comme l'une des plus grandes de l'histoire. Comment l'oublier ? Pendant l'essentiel de la rencontre, il avait été transparent. L'Argentine menait deux buts à zéro et la France semblait condamnée. Miracle à la quatre-vingtième minute : Mbappé transforme alors un penalty et, quatre-vingt-quatorze secondes plus tard, sa reprise de volée sèche finit au fond du filet. La France perdra finalement aux tirs au but, mais Mbappé aura inscrit un triplé dans une performance surhumaine, scellant son statut d'immortel de la Coupe du monde. « La manière dont il a dominé cette scène, tel le colosse qu'il est, relevait, humainement, de quelque chose d'extraordinaire, confie le commentateur britannique Peter Drury. Le niveau de sang-froid avec lequel il a répondu à ce que l'on attendait de lui était à couper le souffle. » *L'Équipe*, qui avait placé toute l'équipe de France en une après le sacre de 2018, choisit cette fois une image de Mbappé seul. Le titre : « La tête haute ». Quatre ans plus tard, il ne s'attarde pas sur cette cicatrice. « Il faut aller de l'avant, insiste-t-il. On ne peut pas revenir en arrière. Il faut prendre cette déception et la transformer en motivation pour essayer de changer le cours de l'histoire, se donner la chance d'aller chercher une autre finale, ce qui sera extrêmement difficile, et tenter de ramener la troisième étoile. »

Gagner une Coupe du monde, cette étoile qui vient s'ajouter au-dessus de l'écusson national, exige plus que du talent. Même les favoris ont besoin d'un peu de chance. Mais les attentes concernant Mbappé, leader de son équipe, sont gigantesques. « Cette fois, c'est lui qui entrera le premier sur la pelouse avec le brassard de capitaine, souligne le journaliste Julien Laurens, auteur de *Kylian Mbappé – La Biographie* (Marabout). En France, on attend de lui qu'il emmène cette équipe jusqu'au bout. Et c'est aussi ce qu'il attend de lui-même. »

Sur le terrain, Mbappé déploie une alliance rare de puissance et d'élégance. Toujours légèrement projeté vers l'avant, il donne l'impression qu'il tomberait tête la première si ses jambes ne le propulsaient pas avec une telle force. Il aime se placer à l'entrée de la surface, pousser le ballon sur son pied droit, jeter un œil furtif vers le but, puis enrouler sa frappe dans la lucarne. Il aime s'enfoncer dans la défense, la forcer à reculer, l'éventrer d'une accélération. « La manière dont il est bâti est tout simplement extraordinaire, s'enthousiasme Peter Drury. Un athlète presque parfait, dans le sens où il est immensément puissant, mais où il y a aussi chez lui quelque chose d'un danseur. Une légèreté dans le toucher. Une forme d'adresse, de subtilité dans le mouvement. »

Pour un jeune homme doté d'un tel talent et d'un tel palmarès, Mbappé s'est aussi longtemps distingué par sa maturité et son charme désarmants. Certes, il a aussi ses détracteurs, certains estimant qu'il ne joue pas suffisamment collectif, qu'il se plaint dès qu'il n'obtient pas ce qu'il veut. Cette critique le suit depuis ses débuts à Monaco, quand, gamin, il traînait un peu les pieds lorsqu'il fallait se consacrer aux tâches défensives. « Certains diront peut-être qu'il est parfois un peu arrogant, observe Julien Laurens. Pour moi, c'est surtout un gagnant né, qui a une confiance totale »

PRODUITS CAPILLAIRES : KEVIN MURPHY ; PRODUITS DE GROOMING : SK-II ; GROOMING : MELISSA DEZARATE, TAILORING : ALAN BEHAR, DIRECTEUR DU MOUVEMENT : JORGE DORSINVILLE, SCÉNOGRAPHIE : MARY HOWARD. PRODUCTION SUR PLACE : AL STUDIOS ET DMV PRODUCTIONS, LIEU : FAIRMONT, MEMBRE DE ALL ACCOR

en ses capacités. » Peter Drury abonde dans ce sens : « Il y a chez lui cette assurance extraordinaire, ce sang-froid, comme s'il savait tout simplement qu'il était à sa place. »

Entre l'aéroport Charles-de-Gaulle et Paris, le long de l'autoroute, se découpe une immense fresque représentant Mbappé. C'est le signe que l'on traverse Bondy, la commune de Seine-Saint-Denis où il a grandi, le département le plus pauvre de France, mais aussi l'un des plus féconds en talents footballistiques. Kylian Mbappé a grandi dans un cadre stable, au sein d'une famille soudée où le sport occupait une place centrale. Sa mère, Fayza, elle-même élevée à Bondy par des parents venus d'Algérie, a été joueuse de handball de haut niveau. Son père, Wilfrid, originaire du Cameroun, a entraîné l'AS Bondy. La famille vivait dans un appartement modeste, en face du stade, où Kylian, haut comme trois pommes, trottait partout, ballon au pied. Toute son enfance aura été tendue vers un but unique. « Où qu'il soit, il fallait qu'il joue, raconte Julien Laurens. C'était presque viscéral. Pas seulement une obsession, mais un besoin. » Gamin, il idolâtre Zinédine Zidane, l'artisan du sacre mondial de 1998, année de naissance de Kylian. La légende familiale raconte que, petit, il aurait demandé à un coiffeur la même coupe que lui, chauve sur le dessus et cheveux rasés sur les côtés, sans comprendre que Zizou n'était pas chauve par choix. « J'étais très jeune ! » proteste-t-il en souriant lorsque j'évoque cette anecdote. C'est drôle, cela montre aussi l'innocence d'un enfant, le fait de ne pas comprendre qu'un homme aussi connu, aussi puissant, puisse perdre ses cheveux.

À l'âge de 6 ans, Mbappé joue déjà pour Bondy. À 12 ans, les recruteurs de toute l'Europe ont entendu parler de ce gamin magique de banlieue parisienne. Très vite, il reçoit des propositions d'essai de grands clubs, dont Chelsea et le Paris Saint-Germain. Zidane fait venir sa famille à Madrid, où il travaille alors pour le Real, afin de tenter de l'attirer. Ses parents, eux, pilotent avec prudence les débuts de cette carrière annoncée, repoussant les avances les plus prestigieuses pour lui offrir une progression plus mesurée, plus proche de chez lui. « J'ai eu une enfance normale », dit-il, décrivant ses parents comme « aimants et attentifs ». Il quitte pourtant la maison très tôt, pour vivre à Monaco, dès ses 14 ans. « Je n'ai pas vraiment beaucoup vécu avec mes parents dans ma vie, confie-t-il. C'est différent, mais c'est ce que je voulais. » Mbappé n'a jamais douté de ce qui l'attendait. À 6 ans, il expliquait déjà à qui voulait l'entendre qu'il jouerait pour le PSG et le Real Madrid, qu'il gagnerait le Ballon d'or et qu'il remporterait la Coupe du monde avec la France. À 19 ans, il avait déjà atteint deux de ces objectifs.

En 2017, après avoir porté Monaco jusqu'à son premier titre de champion de France depuis dix-sept ans, il signe au PSG dans le cadre d'un transfert à 180 millions d'euros, devenant l'adolescent le plus cher de l'histoire du football. À Paris, Mbappé est adoubé par Emmanuel Macron et adopté par la capitale, héros local qui a rendu sa gloire sportive à la France et empilé les titres nationaux comme une formalité. Mais au bout de cinq ans, il estime qu'il est temps de partir. Le PSG se bat pour le retenir, et le dossier vire à l'affaire d'État : Macron, comme Nicolas Sarkozy avant lui, plaide personnellement pour qu'il reste à Paris. Il restera deux ans de plus.

En 2024, il finit par signer au Real Madrid, au terme d'une rupture amère avec le PSG. Il attaque son ancien club pour des revenus impayés, et la justice ordonne finalement au club de la capitale de verser près de 61 millions d'euros à son ancienne star. Depuis son arrivée en Espagne, il a terminé meilleur buteur du championnat deux saisons de suite, mais le Real n'a remporté aucun des plus grands trophées, et la presse espagnole, féroce par nature, lui reproche régulièrement de la jouer trop perso. Lors de sa première saison, après deux penalties manqués coup sur coup, il confie avoir « touché le fond ». Et même s'il continue de marquer avec une facilité déconcertante, deux de ses rêves d'enfant se refusent encore à lui avec entêtement : la Ligue des champions et le Ballon d'or.

Sa capacité à marquer ne fait plus de doute pour personne. Pour sa troisième Coupe du monde, l'attaquant pourrait même s'offrir le record absolu de buts dans le tournoi. La question est plutôt ailleurs : peut-il mener son équipe jusqu'au titre en étant à la fois son arme offensive majeure et son jeune capitaine ? En juin 2021, trois ans après le sacre de 2018, Mbappé manque un penalty décisif lors de l'Euro : la France est éliminée. Le déluge d'insultes racistes qu'il essuie dans la foulée est d'une telle violence qu'il envisage de quitter les Bleus. C'est une mécanique familière, et tristement française, pour les joueurs à l'identité plurielle : quand ils gagnent, ils deviennent des héros, emblèmes de la fierté tricolore ; mais dès qu'ils perdent, ils sont renvoyés à leurs origines, comme s'ils n'avaient plus leur place sous le maillot bleu.

Déjà en 1998, tandis que l'équipe s'apprêtait à décrocher son premier titre mondial, Jean-Marie Le Pen déplorait ce collectif où s'exprimaient selon lui trop de joueurs d'origine africaine. Zidane, qui a grandi dans une cité marseillaise au sein d'une famille algérienne, a souvent été la cible de ces discours, même si la victoire de 1998 semblait annoncer l'avènement d'une France multiculturelle plus sûre d'elle-même, la fameuse France « black – blanc – beur », qui allait vite faire long feu. En digne représentant de son pays, Mbappé n'a jamais hésité à prendre la parole sur les sujets politiques qui traversent le football. Quand je l'interroge sur les attaques visant parfois les joueurs tricolores en raison de leurs origines, il répond en diplomate : « Avant même d'entrer dans ce débat, je crois que c'est tout simplement culturel. Nous sommes français ! Le Français aime râler. Le Français n'aime pas être content. On est comme ça. Donc, des Français qui jugent des Français, ça donne ça. Je crois qu'un Français n'est jamais aussi content que quand il est mécontent. Parce que c'est vrai, on critique tout. Et je dis "on" parce que moi aussi, je suis comme ça ! » Il poursuit : « Mais je pense que la nouvelle génération essaie de faire évoluer cette mentalité. Notre objectif, en tant que personnes connues qui représentent la France dans le monde, c'est d'essayer de donner la meilleure image possible de notre pays. Là, on parle d'un aspect plutôt négatif, plutôt sombre, mais je pense que nous sommes un pays fantastique, qui inspire le monde, qui porte des valeurs immenses et rayonne par sa culture. Mais bon, c'est vrai que les Français ont essayé de démolir tous leurs joueurs ! »

Cette liberté de ton est l'une des marques des grands athlètes français lorsqu'ils portent le maillot national. Pour eux, le drapeau tricolore n'est pas seulement un symbole sportif : il véhicule des valeurs que l'équipe de France se sent parfois tenue de défendre publiquement. À la veille de l'Euro 2024, alors que l'extrême droite semblait en position de force lors des élections législatives, plusieurs Bleus ont pris la parole. Marcus Thuram, le plus engagé, a appelé à « se battre au quotidien » contre la montée du Rassemblement national. Mbappé, lui, a qualifié

la progression du parti d'extrême droite de « catastrophique ». « Ça nous a choqués, se souvient-il. Nous sommes des citoyens, et nous ne pouvions pas simplement rester là, nous dire que tout allait bien se passer et aller jouer. Il faut combattre cette idée selon laquelle un footballeur devrait se contenter de jouer et de se taire. » L'entreprise de dédiabolisation de l'extrême droite est passée par là : Jordan Bardella, président du Rassemblement national, n'a pas réagi en attaquant les origines des joueurs, comme Jean-Marie Le Pen l'aurait fait autrefois. Non, l'actuel compagnon de la princesse Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles a préféré les dépeindre comme coupés de la réalité des Français : « Quand on a la chance d'avoir un très, très gros salaire, qu'on est multimillionnaire, qu'on a la chance de pouvoir se balader en jet privé, alors je suis un peu gêné de voir ces sportifs [...] donner des leçons à des gens qui [...] n'arrivent plus à boucler les fins de mois. »

« On a beau être un joueur de foot, on est avant tout citoyen, corrige Kylian Mbappé. Nous ne sommes pas déconnectés du monde. Nous ne sommes pas déconnectés de ce qui se passe dans notre pays. Les gens pensent parfois que, parce qu'on a de l'argent, parce qu'on est célèbre, ce genre de problème ne nous touche pas. Mais moi, ça me touche, je sais ce que ça signifie et quelles conséquences cela peut avoir pour mon pays lorsque des gens comme eux arrivent aux commandes. Donc, oui, nous sommes des citoyens. Nous avons voix au chapitre, comme tout le monde. »

Ambassadeur de son pays, Mbappé l'est aussi de pléthore de marques qui lui ont offert des ponts d'or. Il est rompu à l'exercice, à tel point que lorsque je lui demande où il aime partir en vacances, il répond presque comme un automatisme : « Partout où il y a un Fairmont. » La chaîne hôtelière fait partie de ses nombreux « partenaires ». Il a signé son premier contrat publicitaire avec Nike à 8 ans. Son compte Instagram, suivi par 131 millions de personnes, donne un aperçu maîtrisé d'une vie privée jalousement protégée, au milieu d'un flux continu de contenus sponsorisés. On y trouve une publicité pour une machine à espresso à 2 000 euros, d'autres pour des crampons Nike, des casques à réduction de bruit, les montres Hublot, Oakley, EA Sports ou Dior. Le football est un business, bien sûr, et Mbappé en est l'un des visages les plus convoités. La marque « Mbappé » rapporterait environ plus de 25 millions d'euros par an, en plus de son salaire madrilène, estimé à 13,6 millions d'euros annuels, après une prime à la signature de près de 145 millions.

Le jeune homme n'a presque jamais goûté à l'anonymat. « Il l'a su dès le premier jour, même quand il était vraiment très, très jeune : si vous devenez le meilleur, c'est ça, la vie qui vous attend, assure Julien Laurens. Est-ce qu'il aimerait aller acheter sa baguette à la boulangerie le dimanche matin ? Bien sûr. Mais ça n'arrivera plus jamais. Il créerait littéralement le chaos. Il ne peut pas aller au cinéma : ce serait l'émeute. » Ces derniers temps, les paparazzi l'ont suivi dans Paris, au volant de sa Mini Cooper, ou lors de sorties avec l'actrice espagnole Ester Expósito. En Espagne, la presse à scandales est impitoyable, ce qui explique peut-être son choix immobilier : une forteresse de huit chambres, rachetée à l'ancien joueur du Real Gareth Bale, dans le très privé et très chic quartier de La Finca, à Madrid. La maison dispose d'un garage pouvant accueillir sept voitures, même si Kylian n'avait pas encore le permis lorsqu'il l'a achetée. Il confesse avoir encore le trac quand il doit faire un créneau sous l'œil des photographes. Interrogé sur sa vie de star mondiale, il se montre philosophe : « Je vais essayer d'être positif. C'est cool. Bien sûr, c'est difficile, parce qu'on a l'impression de ne plus s'appartenir, d'appartenir à tout le monde. Mais en même temps, c'est la vie qu'on a choisie. Peut-être pas à ce point-là, mais on l'a choisie tout de même. On a signé pour ça. Et c'est difficile de se concentrer sur le négatif lorsque des millions de personnes vous expriment leur amour. Je trouverais ça un peu ingrat de me plaindre. » Et d'ajouter : « Je n'ai pas toujours extrêmement bien géré cette situation, parce que je suis devenu célèbre très jeune. Je n'avais pas la sagesse, l'ouverture d'esprit ou l'empathie nécessaires pour me mettre à la place des gens et comprendre que souvent, ils ne me verront qu'une seule fois dans leur vie. Ils ne me reverront jamais, sauf à la télévision. Alors j'essaie d'avoir un peu plus de compréhension aujourd'hui, même si parfois les gens dépassent un peu les bornes. »

Aux États-Unis, il peut encore passer relativement inaperçu. Les photos postées sur son Instagram après notre entretien le montrent sillonnant Manhattan en trottinette électrique, sans la moindre émeute en vue. Ce qui pourrait changer cet été, lorsque Mbappé reviendra disputer la Coupe du monde. Le tournoi est nimbé pour l'heure d'une vague atmosphère d'inquiétude, compte tenu du climat politique tendu aux États-Unis, pays organisateur aux côtés du Canada et du Mexique. Mbappé, lui, reste placide. Rappelons qu'il n'a encore jamais disputé de Coupe du monde dans un pays hôte exempt de tout reproche : les deux précédentes éditions se sont tenues au Qatar et en Russie. « Je n'ai pas les connaissances nécessaires pour savoir ce qu'il faut pour organiser une Coupe du monde », répond-il lorsque je lui demande si le camp français s'interroge à l'idée de venir en Amérique. « Si vous me demandiez d'organiser une Coupe du monde, vous risqueriez d'avoir des surprises », ajoute-t-il, hilare, avant de reprendre : « Si la FIFA décide qu'elle doit se tenir aux États-Unis, c'est qu'elle estime que tout est gérable et que nous pouvons venir ici. »

> « Nous sommes français. Le Français aime râler. Le Français n'aime pas être content [...] C'est vrai, on critique tout. Et je dis "on" parce que moi aussi, je suis comme ça ! »

La France aborde le tournoi en position de force. En matches amicaux, elle a battu le Brésil, notamment grâce à un but de Mbappé. Quelques jours plus tard, par un bel après-midi dans le stade des Washington Commanders, j'ai vu Didier Deschamps aligner une équipe B qui a facilement disposé de la Colombie. Les supporters colombiens étaient pourtant beaucoup plus nombreux que les Français, et le stade s'est embrasé lorsque les Sud-Américains ont réduit l'écart à 3-1. Mais la plus grande ovation de l'après-midi, de très loin, est arrivée à la 78e minute, lorsque Kylian Mbappé est entré pour disputer les dernières minutes du match. Chaque fois qu'il touchait le ballon, le public retenait son souffle, hypnotisé. Qu'allait-il encore inventer ? □

Adaptation française : Hervé Loncan

À PLEINE BALLE

Au sommet du tennis masculin à 23 ans, Carlos Alcaraz fascine autant qu'il intrigue: comment rester libre quand le monde entier vous regarde? Face à Jannik Sinner, l'Espagnol impose un duel incandescent, nouvelle ligne de force d'un sport en recomposition. JOSÉ CRIALES-UNZUETA a rencontré celui qui avance à découvert, entre insouciance et pression maximale.

J'ai l'habitude, glisse Carlos Alcaraz avec un sourire enjôleur. Je me suis déjà retrouvé au sol sur la terre battue, ça n'a rien d'inédit pour moi!» Le voilà donc qui se roule pour nous sur la terre ocre, mais cette fois-ci, pas pour un match. La brique pilée se retrouve sur son visage, se fixe sur ses épais sourcils, au-dessus des lèvres. Une fine poussière saupoudre sa barbe fraîchement taillée et ses cheveux, plus longs que d'ordinaire, un rien ébouriffés. Les vêtements sont maculés, du débardeur Louis Vuitton qu'il laisse parfois remonter sur ses abdos saillants, à son short de sport Nike, laissant entrevoir sa marque de bronzage, et jusqu'à sa Rolex personnelle. Comme beaucoup d'athlètes de son envergure, Carlos Alcaraz est lié à chacun de ces équipementiers par de très lucratifs contrats. Dans le monde de la mode, il ne fait pas exactement figure d'icône, mais tout le monde s'accorde à dire qu'il a un goût très sûr, comme en témoignent ses tenues de court fluo ou sa collection de baskets de plus de trois cents paires; des articles qu'il sait porter avec classe.

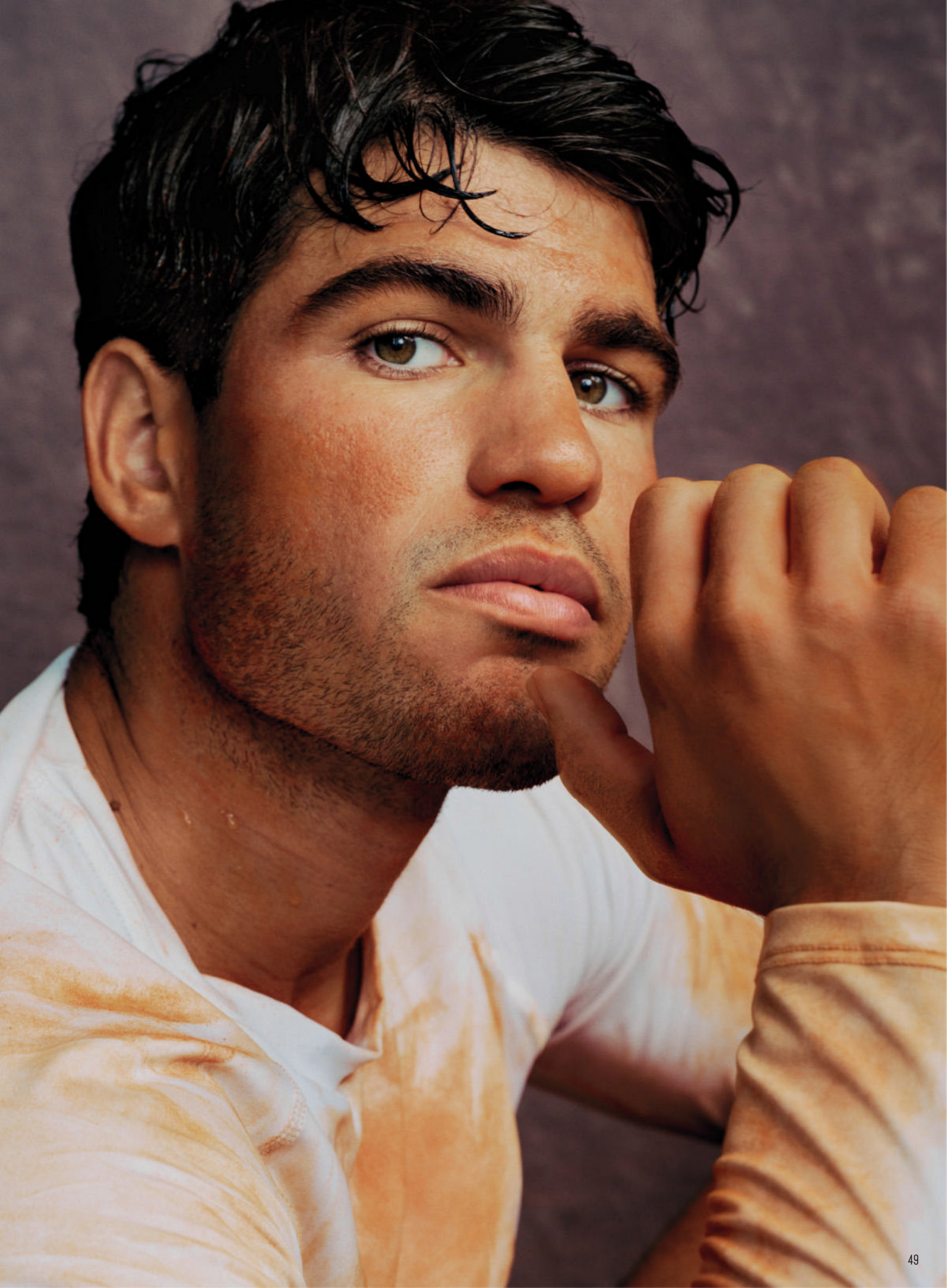
SERVICE GAGNANT
À seulement 23 ans, Carlos Alcaraz a déjà accumulé quantité de records qui commencent souvent par «le plus jeune joueur de l'histoire à...».

Haut Nike
Rédactrice mode: Dara

Nous sommes à la veille de son premier match pour l'Open de Miami, et l'Espagnol, qui a fêté ses 23 ans au début du mois de mai, nous a accordé un peu de sa matinée pour une séance photo et une interview. Avant qu'il ne débarque aux côtés de son redoutable manager, Albert Molina, la fébrilité est palpable; le timing est serré. Mais aussitôt qu'il apparaît, toute inquiétude se dissipe. Car le champion est toujours partant. Je savais déjà sa réputation de gentleman du circuit: on raconte – et des vidéos en attestent – qu'il balaie lui-même les courts en terre battue après ses entraînements, qu'il salue toujours chaleureusement les membres du staff et ses adversaires. N'empêche, je ne m'attendais pas à une gentillesse si désarmante, encore moins de la part d'un joueur aussi combatif sur les courts.

Lorsque ses fans l'encouragent depuis les gradins, Alcaraz porte la main à son oreille pour les inciter à donner de la voix. Plein d'aisance, entre deux services, il souffle, grogne, frappe son cordage du pied. Son aplomb est amplement justifié: le jour où nous nous rencontrons, il trône au sommet du classement ATP. Dans les tribunes, les stars »

PHOTOGRAPHE **ETHAN JAMES GREEN**



se pressent pour le voir jouer. Le réalisateur de cinéma Spike Lee, la chanteuse Dua Lipa, David Beckham, ou le champion de golf Rory McIlroy font partie de ses plus fervents supporters. Avec Jannik Sinner, il forme l'une des deux moitiés de « Sincaraz », sobriquet inventé par les fans pour qualifier ce tandem qui se dispute chaque semaine la première place au sommet du tennis mondial. Deux rivaux salué comme la relève sur les courts, après des années de domination du « Big Three » – Roger Federer, Rafael Nadal et Novak Djokovic. En février dernier, en Australie, l'Espagnol est même devenu le plus jeune tennisman à gagner un titre sur les quatre surfaces des tournois du Grand Chelem. Novak Djokovic, dont il a triomphé lors de la finale de Melbourne, a salué l'exploit : « Ce que tu as accompli, c'est historique, il n'y a pas d'autre mot », l'a complimenté le Serbe après le match.

Régulièrement lorsqu'il est question d'Alcaraz, les commentateurs du tennis évoquent son immaturité, et croient en voir la confirmation dans son jeu. À Miami, lors de son match contre l'Américain Sebastian Korda, il s'est approché de son box, pour lancer à son staff : « Je n'en peux plus, je veux rentrer à la maison. » Ce jour-là, il va perdre contre le 40e joueur mondial. Le mois dernier, au coup d'envoi du Masters de Monte-Carlo, il a dit regretter ces commentaires. Sur le Rocher, l'Espagnol s'est incliné face à Sinner en finale, redescendant sur la seconde marche du podium mondial. A-t-il délibérément sabordé son tournoi de Miami ? Est-ce qu'il « s'ennuie » dans les Masters 1000, comme le croit l'entraîneur Patrick Mouratoglou ? Ou bien était-il venu en Floride pour faire la fête, comme l'ont facétieusement affirmé certains commentaires en ligne ? « La vérité, c'est qu'aujourd'hui, il faut faire beaucoup plus attention à ce que l'on dit et à ce que l'on fait. Mais en fin de compte, je reste un être humain », me dit-il en espagnol, notre langue maternelle à tous les deux.

Ce dont il est parfaitement conscient, c'est que, quoi qu'il fasse, cela fera jaser. « C'est stressant, parce qu'il faut sans cesse réfléchir à ce que vous faites, à l'endroit où vous vous trouvez, dit-il. Mais comme tout le monde, on a de bons jours et de mauvais jours. Parfois, on se réveille et on a envie de ne rien faire, mais il faut quand même être là. Et parfois, on n'a pas les bonnes réactions. » Pour autant, le joueur ne se considère pas comme une victime de son statut de superstar. La vérité, c'est qu'il reste un jeune homme. Lorsque je lui demande ce que cela fait d'avoir déjà réalisé tant de choses, il se retient d'employer le terme « vertigineux ». « Je sais qu'il reste énormément à accomplir, et j'essaie de ne pas penser au fait que j'ai encore douze ou quinze ans de carrière, parce que ça me dépasse », glisse-t-il dans un grand sourire. Ce qu'il ne veut pas, c'est finir par mener une vie monotone qui ferait de lui « un esclave du tennis ».

Carlos Alcaraz a commencé sa carrière de joueur professionnel à l'âge de 14 ans et intégré le top 100 trois ans plus tard. En 2022, il remportait l'US Open et devenait le premier joueur de la génération Z à gagner un titre du Grand Chelem en simple – comme si devenir le plus jeune numéro 1 mondial de l'histoire ne lui suffisait pas. Il affiche une longue liste de records dont chacun fait de lui « le plus jeune de l'histoire à... ». « Je suis dans un rêve. C'est la vie dont j'ai toujours rêvé, et j'en ai conscience, dit-il. Mais parfois, j'aimerais pouvoir avoir plus de moments à moi, me comporter comme n'importe quel mec de mon âge. » Vu de loin, on n'a pourtant pas l'impression qu'il s'interdit grand-chose. Après sa défaite contre Korda, je reçois un message amusé d'un ami passionné de tennis : j'allais probablement voir le lendemain des photos du joueur au E11even, célèbre boîte de nuit de Miami ouverte 24 heures sur 24. De fait, Carlos Alcaraz semble mettre la même passion dans ses loisirs que dans ses matchs. Toute question sur sa vie privée est systématiquement esquivée ; en revanche, il consent volontiers à nous parler de ses moments de repos. Beaucoup d'événements de son quotidien se retrouvent d'ailleurs sur son compte Instagram, fort de plus de 8,5 millions d'abonnés. Rien que pour son passage à Miami, on aura le droit au florilège suivant : des vidéos où il plonge d'un yacht, une partie de golf entre amis, des images d'un match de football de l'Inter Miami et d'un match de NBA, un selfie avec le DJ Martin Garrix... « Avec le temps, on prend conscience de ses besoins, confie le tennisman. Il y a eu des périodes où je ne prenais aucune pause, et cela a pu me conduire à livrer de mauvais matchs ou à me blesser, ou... » Un silence. « Disons simplement que cela ne s'est pas bien fini. »

Dans les mois qui ont suivi notre échange, Alcaraz a déclaré forfait pour Roland-Garros, à cause d'une vilaine blessure au poignet. Il trouve le calendrier du circuit mondial trop chargé et ne s'est pas privé de le faire savoir. Le joueur m'affirme d'ailleurs travailler à le faire évoluer : « Je pense que c'est tout aussi important, sinon plus, que de prendre soin de son corps, lâche-t-il à propos de la santé mentale. Certains sont obsédés par l'esthétique du corps, et je peux le comprendre. Mais pour moi, prendre soin de sa tête, c'est aussi vital. » À l'époque où Federer et Nadal approchaient de la retraite, d'aucuns se sont inquiétés que le tennis masculin ne retrouve jamais cet âge d'or et sombre dans un ennui ronronnant. Ce pessimisme a été balayé par l'arrivée au sommet d'un nouveau duo complémentaire et explosif : le jeu agressif d'Alcaraz a trouvé dans le flegme de Sinner son parfait miroir.

C'est lors de la finale hommes de Roland-Garros l'an dernier que cette alchimie a sauté aux yeux du monde entier. Pour la première fois, les deux hommes se retrouvaient face à face en finale d'un tournoi majeur. Jannik Sinner était numéro 1 mondial, Alcaraz numéro 2 et tenant du titre. L'Espagnol perd les deux premiers sets, puis se reprend dans le troisième, avant de remporter les deux suivants au tie-break. Le spectacle a duré 5 heures et 29 minutes, la plus longue finale de l'histoire de Roland-Garros. « Officiellement, c'est l'un des plus grands matchs de tous les temps », me dit Spike Lee. Il se trouvait au bord du court, à l'endroit où les joueurs viennent chercher leur serviette. Après chaque point, Alcaraz repassait devant lui, et à chaque fois le cinéaste l'encourageait. « Je suis fan de sport et je viens de New York, donc si je soutiens un gars, je veux qu'il le sache, s'amuse-t-il. Plus le match était disputé et plus je criais. » Après la rencontre, le cinéaste a offert au tennisman sa casquette des Yankees.

Pour Carlos Alcaraz, la tension avec Jannik Sinner n'existe que le temps du match : « Nous montrons au monde que sur le court, nous donnons le meilleur de nous-mêmes, nous essayons de gagner. Et en dehors du court, on est simplement deux gars qui s'entendons très bien, explique-t-il. En fait, on s'aide mutuellement à donner le meilleur de nous-mêmes. » Sans aucune animosité : « On a le même »

JEU, SET ET MATCH
Alcaraz parle ouvertement de l'importance qu'il accorde à sa santé mentale. « Je pense que c'est tout aussi important, sinon plus, que de prendre soin de son corps. »

Débardeur Louis Vuitton, shorts Nike

COIFFURE TAMÁS TÜZES AVEC LES PRODUITS CAPILLAIRES ORIBE. BEAUTÉ EMI KANEKO AVEC LES PRODUITS SISLEY PARIS. RETOUCHE COUTURE: OLGA MEVERDEN. SCENOGRAPHIE : MARC'S BIRD PRODUCTION SUR PLACE SELECT

À LA VOLÉE
« Je sais qu'il reste énormément à accomplir, et j'essaie de ne pas penser au fait que j'ai encore douze ou quinze ans de carrière, parce que ça me dépasse. »

objectif, et on se bat pour ça, il n'y a aucune raison de se détester parce que nous voulons la même chose. » Cela dit, « quand on évolue à ce niveau, entretenir une véritable amitié est compliqué, nuance-t-il. Même si ça peut se faire. Moi, je suis pour. » L'arrivée du tandem « Sincaraz » a été une aubaine pour le tennis et les fans, mais Carlos Alcaraz tient à tempérer les attentes. Les rivalités sont « des processus longs, analyse-t-il. Ce n'est pas comparable aux précédents tandems que le tennis a connus, parce que nous avons tous les deux encore beaucoup d'années devant nous. J'espère que nous nous affronterons encore de nombreuses fois, dans beaucoup de finales, et que nous nous partagerons les plus grands tournois. »

Alcaraz est aujourd'hui l'un des joueurs les plus capés du tennis mondial, mais au passage, il est également devenu une figure intensément scrutée de la pop culture, autant à cause de son charisme sur le court que grâce à sa beauté magnétique. « Sa coiffure, c'est la classe internationale », m'écrit un ami au sujet de sa coupe à Miami. Il y a aussi eu une coupe rasée sur les côtés, une coupe décolorée et une myriade d'autres coiffures qui, comme celles de David Beckham, ont fait les gros titres : « Avec tout le respect dû au talent sportif de Reilly Opelka et d'Alcaraz, ce que les fans retiendront surtout de ce match, c'est la coupe de ce dernier », écrivait *GQ* à propos de sa *buzz cut* inopinée. Carlos Alcaraz le sait : tout ce qu'il fait sera vu et commenté par les fans. Il ne choisit pas de changer de coupe pour apporter de l'eau à leur moulin, mais il ne fait rien non plus pour les arrêter. « J'essaie que ce ne soit pas n'importe quoi, mais si j'ai envie de faire quelque chose, au nom de quoi devrais-je m'en priver ? s'interroge-t-il. Si j'écoutais l'avis de tout le monde, je deviendrais fou, non ? »

Lorsqu'il sourit, Carlos Alcaraz découvre ses dents blanches comme des perles. Ce visage, le public l'a vu grandir sous ses yeux. Je l'interroge sur la passion que soulève chacune de ses tenues, il se contente de rire. Il ne fait pas mine d'ignorer, ni ne s'en vante. L'histoire du sport est pleine de sex-symbols : Mohamed Ali, David Beckham, Cristiano Ronaldo, Tom Brady, pour n'en citer que quelques-uns. Alcaraz serait-il le prochain sur la liste ?

Aucun des noms cités ne possède cette compréhension innée des mécanismes de circulation de l'image, propre aux *digital natives*. Pour « Carlitos », que l'on parle de lui est aussi naturel que de frapper la balle jaune. Avec cette aisance, il est devenu inévitable sur les réseaux pour quiconque s'intéresse de près ou de loin au tennis. Rien qu'à l'Open d'Australie : une vidéo où il défend son adversaire Alex de Minaur (sanctionné par un avertissement pour dépassement de temps), a obtenu 1,2 million de vues sur TikTok ; sur Instagram, une vidéo où il retire son débardeur après un match et adresse un signe de tête à la caméra après une salve d'applaudissements comptabilise 3 millions de vues ; idem pour un montage de ses exploits après sa victoire à Melbourne ; et 9,2 millions de vues cumulées sur les deux plateformes pour des images où on le voit danser avec son casque sur les oreilles après un match.

Sans compter les centaines de milliers de vues générées par les extraits et les montages consacrés à ses points les plus mémorables, à sa vitesse de déplacement ou à sa puissance de frappe. « Ce mec, c'est un résumé des meilleurs moments du match fait homme », s'est enthousiasmé le podcasteur de tennis Matt Roberts, repris par le *Guardian*, le *Telegraph* et le *New York Times*. « Ce qui rend Carlos si fascinant, c'est l'émotion qu'il apporte au jeu : la joie, la spontanéité... Il a une véritable grâce artistique, s'extasie par mail Pharrell Williams, directeur créatif de Louis Vuitton homme. Quand on le voit en direct, on sent immédiatement sa présence. Il ne se contente pas de jouer, il exprime quelque chose. »

Là où nombre de tennismen renvoient souvent une image de garçons appliqués, la personnalité d'Alcaraz crève l'écran. Recherche délibérée de sa part ou sens du show inné ? Pour lui, la distinction n'a pas lieu d'être : son goût du spectacle fait partie intégrante de son jeu. « C'est comme ça que je joue et c'est comme ça que j'aime jouer, dit-il. Quand les gens passent un bon moment, moi aussi je passe un bon moment. » D'autant que ces échanges vite retransmis sur les réseaux sont bons pour son image, juge-t-il, et pour le sport en général.

« C'EST COMME ÇA QUE JE JOUE ET C'EST COMME ÇA QUE J'AIME JOUER. QUAND LES GENS PASSENT UN BON MOMENT, MOI AUSSI JE PASSE UN BON MOMENT. »

Mais il y a aussi un revers à cela, si l'on peut dire. « Aujourd'hui, n'importe qui peut commenter. Or, un petit commentaire suffit parfois à blesser un sportif », dit-il, reconnaissant avoir été affecté par certains de ces avis négatifs. Carlos Alcaraz assure ne pas être obsédé par les records. « Il y en a certains que je poursuis, mais c'est pour plus tard, quand je regarderai en arrière. Pour me situer par rapport aux autres. » Toutefois, concède-t-il sans minauder, « ce n'est pas désagréable de voir son nom dans la presse. »

Djokovic a estimé qu'Alcaraz réunissait « le meilleur des trois mondes », c'est-à-dire que son jeu offrait la synthèse des qualités de ceux de Federer, Nadal et lui-même. L'intéressé pense être au-delà des comparaisons. « Nous sommes arrivés à un point où elles ne sont plus vraiment utiles », évacue-t-il. Même s'il sait apprécier un compliment comme celui de Djokovic : « C'est agréable à entendre. » Il marque une pause, avant de sourire comme un gamin félicité par l'une de ses idoles : « C'est vraiment cool. » Il se reprend : « Mais je cherche toujours mon propre style, c'est ce que j'ai créé et que je me suis entraîné à perfectionner. Je n'ai copié personne. Les gens savent maintenant que je suis Carlos Alcaraz. »□

Adaptation française : Dario Rudy

RETOUR SUR TERRE
Sa rivalité avec Jannik Sinner est scrutée de près, mais Alcaraz préfère que toute tension reste sur le court. « Nous nous aidons mutuellement à donner le meilleur de nous-mêmes », dit-il.
Ensemble Louis Vuitton, montre Rolex

REMONTER LA PENTE

La championne multi-médaillée a d'abord raccroché les skis à 33 ans, est revenue à la compétition à 40, avant de se blesser gravement aux Jeux olympiques de Cortina. Aujourd'hui, après quatre opérations qui ont sauvé sa jambe de justesse, Lindsey Vonn envisage déjà la prochaine descente. Portrait d'une indestructible. Par ELISE TAYLOR

PHOTOGRAPHE **QUIL LEMONS**

Elle fait souvent ce rêve étrange : Lindsey Vonn revient aux Jeux olympiques d'hiver de Milan-Cortina. Lancée sur la piste mythique de l'Olimpia delle Tofane, qu'elle connaît par cœur pour y avoir remporté douze des innombrables victoires de son palmarès de championne, elle enchaîne les virages à pleine vitesse, dépassant les 130 kilomètres à l'heure, puis elle aperçoit la ligne d'arrivée, qu'elle franchit, victorieuse. C'est en général à ce moment-là qu'elle se réveille, dans le vrai monde, celui où les choses se sont déroulées autrement. Celui dans lequel elle a chuté treize secondes après le départ, se brisant le tibia, le péroné et la cheville. Des blessures si graves qu'elle a dû être hospitalisée deux semaines et demie et a failli y laisser sa jambe gauche. « J'étais numéro un mondiale, me dit-elle. Aujourd'hui, je suis en fauteuil roulant. »

Elle me répond allongée sur son canapé à Park City, dans l'Utah. En haut, un sweat Under Armour ; sur les jambes, des bas de compression et plusieurs bandages. Elle n'est pas maquillée, mais porte toujours des faux cils, coquetterie qui trahit l'habitude des objectifs et du regard public. Comment cela est-il arrivé ? Elle n'a pas d'explication définitive. Physiquement, Lindsey Vonn se sentait en pleine maîtrise de ses moyens, malgré une rupture du ligament croisé antérieur du genou gauche survenue neuf jours plus tôt lors d'une course de Coupe du monde à Crans-Montana, dans les Alpes suisses. Mentalement, elle était prête. « J'étais exactement dans l'état d'esprit que je voulais. Je me sentais d'attaque », dit-elle. Elle avait même élaboré une stratégie très détaillée de son parcours. Dans la première partie de la piste, juste avant une porte, il y a une petite bosse. En général, lorsqu'on la franchit en virage, le corps est déporté vers la gauche. « On appelle ça le *drift* », explique la skieuse. Le problème, c'est qu'elle a abordé cette bosse trop vite et appuyé trop fort sur son ski extérieur : elle a accroché la porte. Si ce piquet avait été doté d'un fanion détachable, comme c'est le cas sur la majorité des équipements, elle s'en serait sortie indemne. Mais celui-ci n'en était pas pourvu...

« C'était une erreur infime, vraiment minuscule. On parle de quelques centimètres, explique son entraîneur, Aksel Lund Svindal. Elle a payé le prix fort. » Lindsey Vonn a fait une chute catastrophique. Ses skis ne se sont pas détachés. Ils ont fait tourner son corps sur lui-même comme une vrille, tandis qu'elle dévalait la pente. Lorsque la chute s'est enfin arrêtée, ses cris ont traversé l'air avec une telle intensité qu'ils ont été captés par les micros, glaçant le sang des spectateurs du monde entier. « Ma jambe était cassée, mes skis toujours attachés et je n'arrivais pas à les enlever. Je ne pouvais pas bouger et j'ai hurlé pour que l'on m'aide », se souvient la championne. Un hélicoptère l'évacue de la piste en direct, jusqu'à une tente médicale installée sur le bord du parcours. Là, Tom Hackett, médecin en chef de l'équipe américaine de ski et snowboard, vêtu d'une salopette en Gore-Tex, l'attend.

La scène est chaotique : le personnel médical tente de lui retirer son casque, ses lunettes, sa combinaison et ses chaussures. La skieuse hurle de douleur. Des badauds se massent autour de la tente. « C'était une situation horrible », raconte le médecin, qui immobilise la jambe de la sportive avant de la remettre dans l'hélicoptère, direction la clinique olympique officielle de Cortina. À la clinique, on lui administre des antidouleurs avant de la placer dans un scanner. L'effet des médicaments n'a pas duré. « À mi-examen, j'ai commencé à transpirer. La douleur était extrême. J'ai crié de toutes mes forces : "Sortez-moi de là !" Ça ne diminuait pas, c'était non-stop. C'est resté gravé dans mon cerveau », raconte la skieuse, le regard encore marqué par ces instants. Le scanner révèle une fracture grave de la jambe gauche nécessitant une intervention chirurgicale immédiate. Après quelques appels, Tom Hackett décide de la transférer dans un hôpital de Trévise. Quarante minutes d'hélicoptère plus tard, l'appareil a du mal à se poser : des paparazzis ont déjà envahi l'héliport. « Quelqu'un avait réussi à faire fuiter l'information sur notre destination », s'exclame-t-il.

L'hôpital a mobilisé en urgence une équipe d'une vingtaine de médecins et d'infirmiers. Selon le docteur américain, la première opération s'est très bien déroulée. Ensuite, la championne est installée dans une chambre en soins intensifs. Les heures passent, mais lorsque la skieuse se réveille, elle se met à hurler. Des cris encore plus angoissants que ceux que les spectateurs du monde entier ont entendus. Sa jambe se met à gonfler et ne désenfle pas. Le Dr Hackett prend des mesures à intervalles réguliers. « La situation empirait et elle ne répondait plus aux doses massives de fentanyl, de morphine, d'oxycodone, bref, tous les opioïdes imaginables », dit-il. Dans sa tête, le constat est clair : la skieuse est victime d'un syndrome des loges sévère. Cette affection grave voit la pression sanguine augmenter dangereusement dans le membre, bloquant la circulation et provoquant des lésions majeures. « Vous avez sûrement déjà vu des saucisses sur un barbecue, explique le médecin. Elles gonflent de plus en plus, puis soudain elles éclatent. C'est exactement ce qui se passe avec le syndrome des loges. Il y avait un risque très élevé qu'elle perde tout usage de sa jambe, voire la jambe elle-même. Dans le meilleur des cas, on peut parfois sauver le membre, mais il devient inutilisable. » Pris de panique, l'Américain appelle les médecins transalpins qu'il avait rencontrés quelques heures plus tôt, tentant de se faire comprendre dans son italien approximatif : « Il nous faut une équipe et un bloc opératoire immédiatement. »

RÊVE BRISÉ

Au sommet de son art à l'approche des Jeux de Cortina 2026, Lindsey Vonn, à 41 ans, s'était fixée pour objectif une quatrième médaille olympique. Sa chute devant les caméras du monde entier est encore présente dans tous les esprits. Page précédente : robe Akris, montre Rolex Rédactrice mode : Deborah Afshani

Onze jours après le retour de Lindsey Vonn chez elle, à Park City, dans l'Utah, je me tiens sur le pas de sa porte. Pour arriver jusqu'à elle, j'ai dû franchir une série de trois portails. La championne vit dans une vaste demeure de près de 1 400 mètres carrés, nichée dans une zone montagneuse et isolée, au-dessus de Canyons, la plus grande station de ski des États-Unis. « Je croise plus d'élans que d'humains », dit-elle. À cette période de l'année, le paysage devrait normalement être entièrement enneigé, mais l'Utah connaît l'hiver le plus chaud jamais mesuré. À la place d'un manteau blanc, la vue depuis la propriété de Lindsey Vonn donne sur une vaste étendue de terre. Je suis accueilli par une assistante affable, qui m'explique que la skieuse termine une séance de rééducation. En attendant, elle me propose de visiter la maison.

Chance, le Cavalier King Charles spaniel d'un an de la maîtresse des lieux, m'escorte en trottinant dans cette visite guidée impromptue. Le salon d'abord, avec ses baies vitrées du sol au plafond donnant sur un paysage escarpé et terreux. Puis la cuisine, où se trouve un masque rose à plumes, cadeau facétieux de sa bonne amie, l'actrice et philanthrope Mariska Hargitay. « Elle m'a dit : "Comme ça, quand tu sortiras de l'hôpital, personne ne saura que c'est toi" », s'amusera plus tard la skieuse. Enfin, nous arrivons devant la vitrine des trophées, installée au deuxième étage de la maison à l'architecture contemporaine. Le terme « vitrine » semble d'ailleurs assez chiche, il s'agit plutôt d'une immense bibliothèque, s'étirant tout le long d'un mur, dotée d'une échelle pour atteindre les étagères supérieures. La plupart de celles-ci sont remplies de globes de cristal : les trophées de la Coupe du monde. Vonn en a remporté vingt, toutes disciplines confondues : quatre titres au classement général, huit en descente, cinq en super-G et trois en combiné. Parmi ces distinctions se glissent des récompenses plus personnelles, gagnées lorsqu'elle était enfant dans le Minnesota. Une coupe pour une cinquième place en slalom à Afton Alps en 1992, remportée à l'âge de sept ans. Un dirigeable orange, le Kids' Choice Award décerné par la chaîne Nickelodeon, pour la sportive féminine préférée des enfants. Au centre de l'ensemble trône sa médaille d'or olympique des Jeux de Vancouver en 2010, où elle est devenue la première Américaine à remporter la descente. Juste devant, un petit objet en verre, haut de quelques centimètres à peine, attire l'œil. Je m'approche : « Buck Hill Ski Racing Club. Most Improved. 1994 », indique la gravure. Buck Hill, une colline de seize pistes à Burnsville, dans le Minnesota : la première pente jamais empruntée à ski par Lindsey Vonn.

Quelques minutes plus tard, me voilà de retour dans le salon. Lindsey Vonn arrive en fauteuil roulant. Dans le sac qu'elle a accroché au dossier, un livre : *Wild Eyes* d'Elsie Silver, une romance à la sauce western qu'elle lit pour se détendre pendant ses séances quotidiennes en caisson hyperbare. « C'est une lecture assez facile, pas de doute », plaisante-t-elle. Notre entretien est émaillé de quelques rires. La sportive a arrêté les antidouleurs et s'en trouve soulagée. « Je peux tenir une conversation cohérente, c'est déjà ça », me dit-elle. Mais elle reste extrêmement fatiguée. Et tout son temps, ou presque, est consacré à la rééducation.

Chaque matin, elle a une séance de deux heures avec son kiné. Puis, à la mi-journée, elle se rend dans un centre pour y suivre des sessions dans un caisson hyperbare. Ensuite, elle revient à la maison, où elle fait ses exercices dans sa salle de sport. Sur Instagram, elle a récemment publié une vidéo d'elle en train d'effectuer des « *russian twists* », mouvements de renforcement des abdos à l'aide d'un ballon lesté. Car Lindsey Vonn n'est pas faite du même bois que le commun des mortels. Qui se lancerait dans des exercices de musculation avec une jambe gauche fracturée, une cheville droite cassée et un ligament croisé antérieur déchiré ? Sans compter un retour au plus haut niveau à 41 ans ?

En février 2019, Lindsey Vonn prend sa retraite à 33 ans, minée par des blessures chroniques. Elle pensait son genou droit trop endommagé pour que ce soit rattrapable. Sur Instagram, elle décrit un corps « irrémédiablement brisé ». Elle prend cette décision en toute conscience, sans remords : à l'époque, elle détenait le record du nombre de victoires en Coupe du monde pour une skieuse, avec quatre-vingt-deux succès – depuis, cet exploit a été battu par Mikaela Shiffrin. Ajouter ses trois médailles olympiques, une en or et deux en bronze. La skieuse avait noué des partenariats commerciaux très lucratifs et laissait derrière elle l'héritage de l'une des plus grandes spécialistes de la vitesse de l'histoire du ski. En d'autres termes, elle pouvait se reposer sur ses lauriers. « Quand j'ai pris ma retraite à 33 ans, tout le monde me disait : "Mon Dieu, tu es tellement vieille" », se souvient-elle.

« TOUT LE MONDE DISAIT QUE C'ÉTAIT IRRESPONSABLE, QUE JE PRENAIS LA PLACE DE QUELQU'UN D'AUTRE, DIT LINDSEY VONN. C'ÉTAIT ABSURDE... »

La championne se construit alors une nouvelle vie. Elle se met au tennis, s'intéresse aux affaires, en investissant très tôt dans Beyond Meat, Just Egg et Oura, une entreprise aujourd'hui valorisée à 11 milliards de dollars. Elle devient copropriétaire de l'équipe de football féminin d'Angel City FC, club de la ville de Los Angeles, et fonde sa propre société de production audiovisuelle, Après Productions, qui consacre un documentaire à la légende sportive américaine Picabo Street, championne de ski des années 1990 qui a toujours été son inspiration et son modèle. Lindsey Vonn l'affirme : sa vie de jeune retraitée était incroyable et intense, « mais rien de comparable avec le ski. C'est probablement mon point faible, reconnaît-elle. J'aime le défi. Et il n'y a rien dans ma vie qui m'invite autant à me dépasser que mon sport. »

Après sa retraite, une autre chose a changé : son genou. Grâce à Mako, un robot révolutionnaire, et au chirurgien de pointe Martin Rochelle, elle s'est fait installer une prothèse partielle. Une fois rétablie de l'opération, elle est repartie skier, juste pour le plaisir. C'est la révélation : le genou qui l'avait contrainte à ↠

COIFFURE LAURA POLKO AVEC LES PRODUITS SUTRA BEAUTY. MAQUILLAGE KARAN MITCHELL AVEC LES PRODUITS YSL BEAUTY. RETOUCHES DAXTON PRICE. SET DESIGN MELISSA MAE. PRODUCTION 5TOWNS

mettre fin à sa carrière à l'aube de la trentaine ne lui fait plus mal du tout. « Je m'étais habituée à ne plus faire de compétition, dit-elle. Et puis tout à coup, je me suis rendue compte que ça me manquait. » Lentement, l'idée fait son chemin...

Lorsque Lindsey Vonn se met à envisager un retour à la compétition, elle étudie les courses féminines. « Le ski de compétition n'avait pas vraiment évolué depuis mon départ. » Elle pense encore pouvoir rivaliser au plus haut niveau et sa décision est prise : en novembre 2024, elle annonce son retour sur le circuit professionnel à... 40 ans. La nouvelle fait le tour du monde. Avec ce come-back sur le tard, la skieuse rejoint un cercle très fermé d'athlètes d'exception, aux côtés de Serena Williams, Roger Federer, Michael Jordan ou Tom Brady, qui ont tenté de rester compétitifs au plus haut niveau après quarante ans. « Tout le monde pensait que j'étais folle », se souvient-elle.

Pendant un temps, ses performances semblent donner raison à ses détracteurs. Ses premières courses sont médiocres. Puis elle se met à gagner. En décembre 2025, elle remporte la descente de Saint-Moritz, devenant la skieuse la plus âgée de l'histoire, hommes et femmes confondus, à s'imposer dans l'un des rendez-vous les plus prestigieux de la saison hivernale. Un mois plus tard, rebelote à Altenmarkt-Zauchensee, en Autriche : « Elle se battait pour la victoire à chaque course qu'elle disputait cet hiver », s'émerveille son entraîneur. Fin janvier 2026, elle domine le classement de la descente et se qualifie pour les Jeux olympiques. Lindsey Vonn veut confirmer son retour historique, mais cette fois-ci devant le monde entier : « Je voulais gagner les Jeux olympiques et remporter le globe de la descente, et j'étais en bonne voie pour atteindre ces deux objectifs. »

Survient alors la première chute à Crans-Montana. À mi-parcours, elle percute une barrière à près de 110 kilomètres à l'heure, avec une déchirure du ligament croisé antérieur à la clé. Nombreux sont ceux qui pensent alors que c'est la fin. Lindsey Vonn, c'est certain, va renoncer aux Jeux : il ne reste plus que neuf jours avant Milan-Cortina. Contre toute attente, la championne refuse de céder sa place, même face aux critiques sur les réseaux sociaux qui réclament à cor et à cris qu'elle se retire au profit d'une autre sportive, sans doute plus compétitive.

Elle ne s'attend pas du tout à cette réaction hostile. De son point vue, c'est une évidence, elle est la meilleure candidate. « Tout le monde disait que c'était irresponsable, que je prenais la place de quelqu'un d'autre, mais c'était absurde, se défend-elle encore aujourd'hui. Je ne suis pas folle, je sais ce que je peux faire et ce que je ne peux pas faire. » Lindsay Winninger, sa kinésithérapeute, estime que ces critiques trahissent une mauvaise connaissance du corps des athlètes de haut niveau et des façons dont ils font face aux blessures. « Lindsey est en condition physique optimale. Elle était au sommet de sa forme à l'approche des Jeux. Une rupture du ligament croisé ne fait pas disparaître du jour au lendemain toute la force, la puissance et l'endurance. » Sans compter que la descente n'est pas un sport comme le basket, avec des sauts incessants qui solliciteraient à outrance cette partie du corps. Il lui suffit d'enchaîner quelques virages réussis et ça doit passer. Bien des semaines plus tard, Lindsey Vonn et son entraîneur n'en démordent pas : cette blessure de Crans-Montana n'a aucun lien avec sa chute olympique, quoi qu'en disent les « spécialistes » du Net.

Ce dimanche 8 février 2026, elle arrivera pourtant, cette chute tragique, et avec elle – images à l'appui – ce mélange de frayeur, d'émotion et de compassion qui a saisi le monde entier, bien au-delà des traditionnels suiveurs de la chose olympique. Lindsey Vonn se souvient d'avoir repris conscience brusquement. « Le docteur Hackett était à ma gauche. Autour de moi, il y avait des médecins et des infirmiers, raconte-t-elle. Il m'a dit : "Ne t'inquiète pas, on va sauver ta jambe." » On la place sous anesthésie tandis que Tom Hackett pratique une fasciotomie : une intervention de la dernière chance qui consiste à inciser les tissus conjonctifs entourant les muscles afin de faire redescendre une pression dangereusement élevée. Elle se réveille en soins intensifs, des pompes fixées aux jambes pour aspirer l'excès de sang. S'ensuit encore une troisième opération destinée à refermer certaines incisions de la précédente, mais tout n'a pas pu être suturé. Quelques jours plus tard, elle retourne à nouveau au bloc pour une quatrième intervention, « pour sauver sa peau et ses muscles », explique le Dr Hackett.

Son séjour dans cet hôpital italien continue de la hanter. Il y avait d'abord la douleur permanente et atroce, malgré des doses extrêmes de médicaments, à laquelle s'ajoute la réalité des soins intensifs : des infirmières qui la réveillent toutes les trois heures en parlant une langue qu'elle ne comprend pas, sa chambre partagée avec d'autres patients, la crainte pour sa jambe, les lumières allumées jusqu'à 23 heures. « Il m'a fallu toute mon énergie pour ne pas devenir folle », dit-elle. Après la quatrième opération, qui permet de suturer la jambe, le Dr Hackett autorise son rapatriement dans le Colorado, à bord d'un avion sanitaire transatlantique.

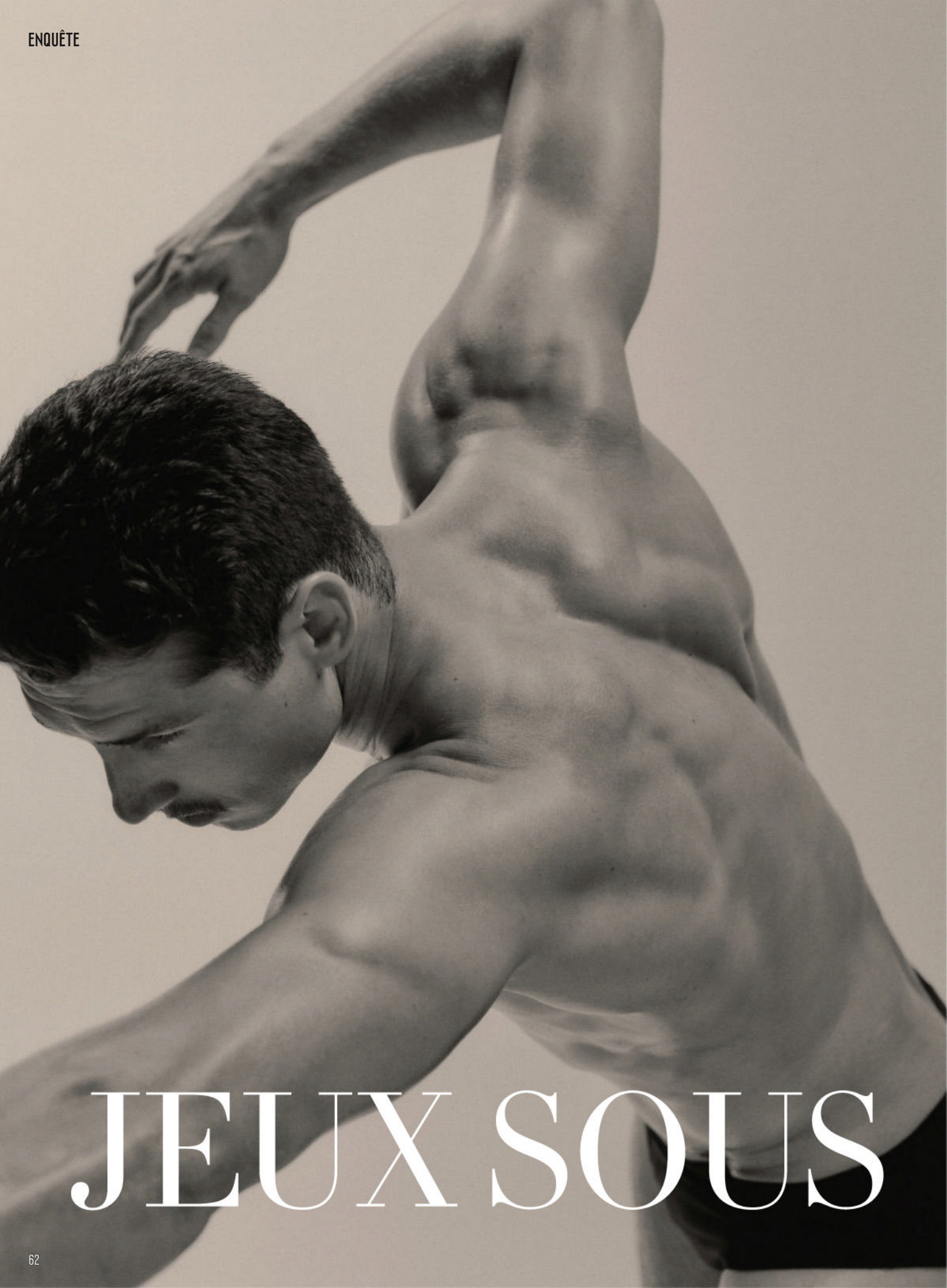
Le 20 février, Tom Hackett réalise une intervention de six heures à la réputée clinique Steadman de Vail, dans le Colorado, pour réparer définitivement la fracture. « C'était la grosse opération décisive », résume-t-il. Enfin, le 1er mars, soit près d'un mois après sa chute à Cortina, Lindsey Vonn rentre chez elle à Park City. De partout, les lettres de soutien affluent : David Beckham, Jannik Sinner, Tom Brady et même le prince William lui envoient leurs vœux. « La façon dont vous vous êtes élancée avec courage et sans regrets en dit long sur votre résilience », écrit le prince de Galles. Mais la lettre qui l'a le plus marquée vient de la journaliste star de la chaîne ABC, Diane Sawyer : « On ne peut pas avoir le courage et le confort en même temps. »

Lindsey Vonn se demande ce que les gens retiendront de tout cela. « Je ne veux pas que l'on se souvienne de moi uniquement pour cette chute, glisse-t-elle. Ce que j'ai accompli avant les Jeux, c'est du jamais vu. J'étais numéro un au classement, et plus personne ne se souvient que j'étais en position de force. » Nous revoilà donc face à l'incontournable question : imagine-t-elle faire encore un retour sur les skis ? Dans le traumatisme physique vécu à Cortina, Lindsey Vonn, cette force de la nature, a-t-elle finalement trouvé un obstacle à la hauteur de son ambition ? Elle marque une pause. « C'est difficile à dire avec cette blessure. C'est tellement violent. Mais j'ai vraiment l'impression que c'était une horrible dernière descente pour terminer ma carrière... », dit-elle, laissant sa phrase en suspens. Avant d'ajouter, un sourire en coin : « Je n'ai tenu que treize secondes. Mais c'était treize très bonnes secondes. » □

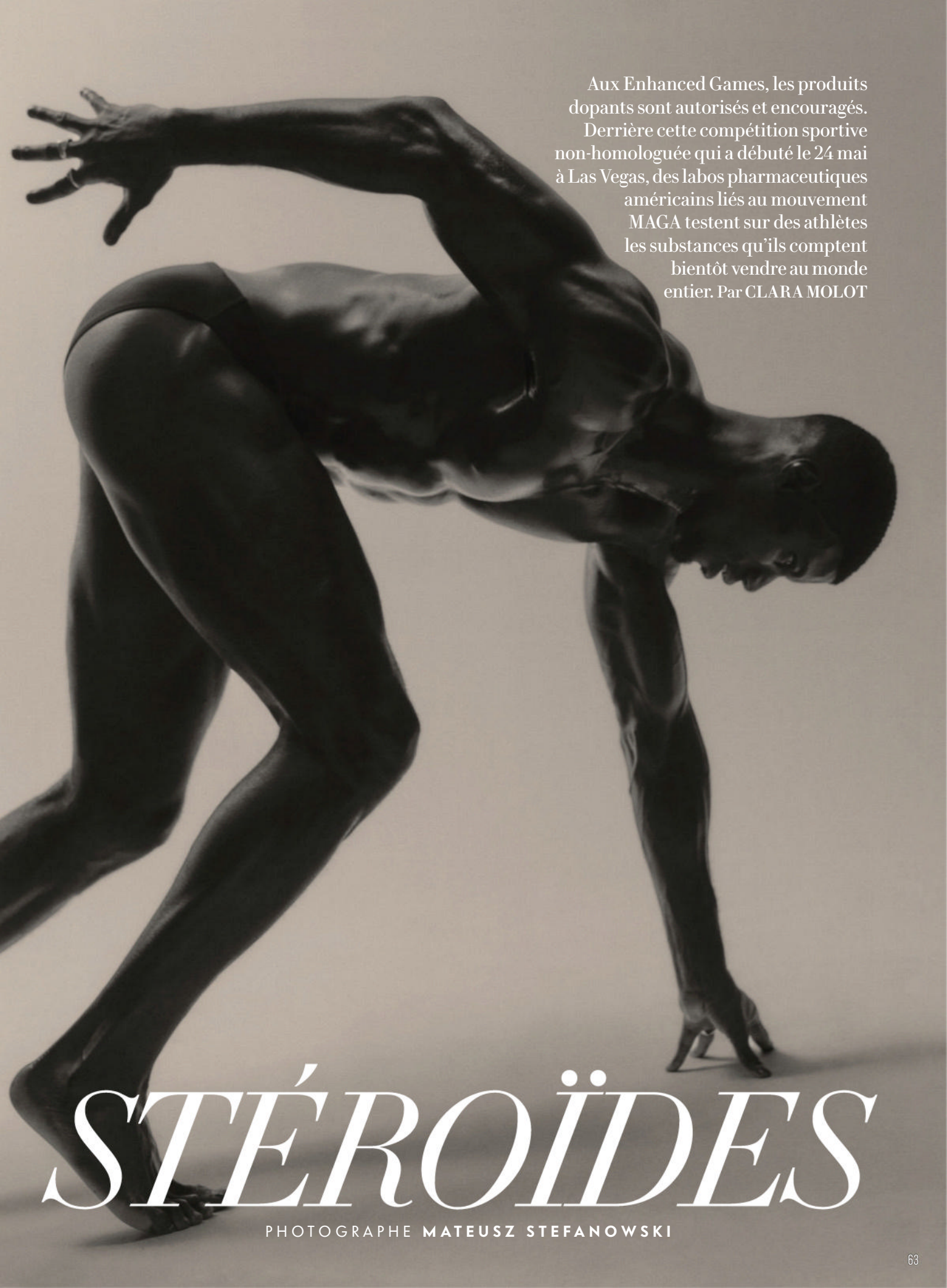
Adaptation française : Dario Rudy

TOUJOURS DEBOUT
Malgré les opérations, malgré la douleur, Lindsey Vonn n'exclut rien, même pas un retour au ski professionnel.
Robe Mônot de FWRD, montre Rolex

GUILLEMONS



JEUX SOUS



STÉROÏDES

Aux Enhanced Games, les produits dopants sont autorisés et encouragés. Derrière cette compétition sportive non-homologuée qui a débuté le 24 mai à Las Vegas, des labos pharmaceutiques américains liés au mouvement MAGA testent sur des athlètes les substances qu'ils comptent bientôt vendre au monde entier. Par CLARA MOLOT

PHOTOGRAPHE **MATEUSZ STEFANOWSKI**

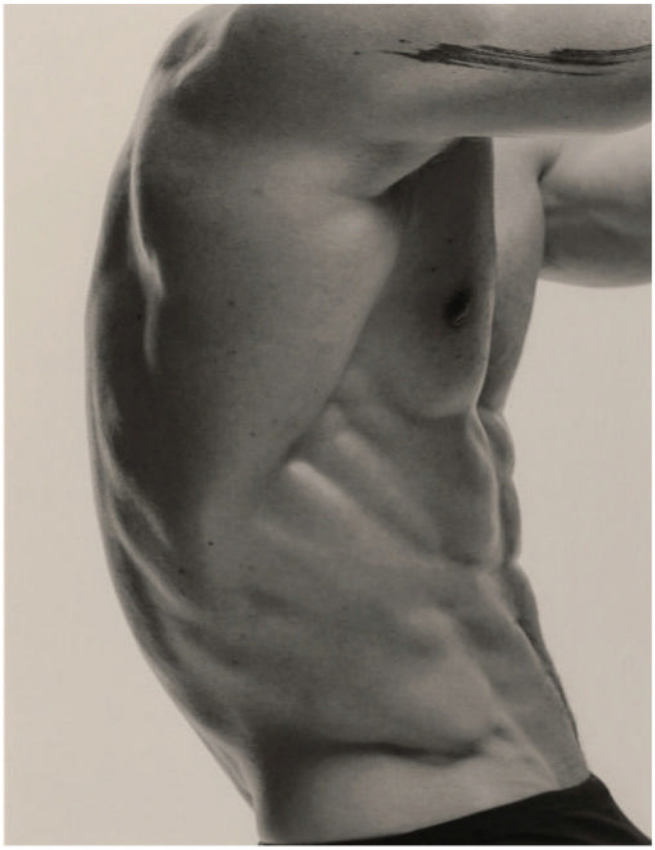
La base militaire des États-Unis est juste derrière la fenêtre », dit Ben Proud, nageur olympique britannique de 31 ans. Il tourne sa caméra pour me montrer le ciel nocturne d'Abou Dhabi, où les défenses émiraties interceptent des missiles iraniens. Dès qu'un obus approche, son téléphone bipe pour le prévenir de ne surtout pas mettre le nez dehors. « Tant qu'on est là, on est à l'abri du danger, dit-il. Du moins, en théorie. »

Quand il a décidé de participer aux Enhanced Games, cette compétition qui encourage les performances « améliorées » (*enhanced*) par des substances chimiques, et surnommée par les médias « les Jeux sous stéroïdes », Ben Proud s'était préparé à des obstacles, mais pas à des bombes. En douze ans de carrière olympique, on lui a toujours seriné que le dopage était illégal, dangereux, immoral. À présent, Ben Proud s'apprête à tester toutes sortes de cocktails : des stéroïdes anabolisants, des hormones de croissance comme la hGH ou l'EPO, des modulateurs métaboliques, sans oublier des stimulants comme l'Adderall.

Voilà un an que les Enhanced Games ont remis leur premier prix à Kristian Gkolomeev, nageur bulgare de 32 ans. Celui-ci a empoché la coquette somme d'un million de dollars pour avoir battu le record du monde du 50 mètres nage libre masculin (qui a depuis été battu par Cameron McEvoy, sans dopage). « J'ai passé ma vie à nager et je n'ai jamais gagné d'argent, dit Kristian Gkolomeev. Il m'aurait fallu une bonne dizaine de carrières pour empocher autant qu'ici. »

Dans un monde où la plupart des athlètes olympiques vivent à peine de leurs performances, les Enhanced Games paient vite et bien : un million de dollars pour battre un record du monde, 250 000 dollars pour remporter une course, sans compter des opportunités d'apparitions rémunérées et un salaire de base entre 500 000 et 1 million de dollars, le tout pour douze semaines d'entraînement, d'ingestion de substances dopantes dans un complexe hôtelier cinq-étoiles des Émirats arabes unis. Et malgré la guerre au Moyen-Orient, la compétition a débuté ce 24 mai à Las Vegas.

Plus l'échéance approche, plus les enjeux dépassent le cadre de l'athlétisme. Car les Enhanced Games ne sont pas une simple compétition sportive, ils constituent un rouage d'une économie en pleine expansion, celle du *biohacking*. Autrement dit, les mêmes réseaux qui financent des cliniques expérimentales et des start-ups visant l'allongement de la durée de vie s'apprêtent à vendre aux spectateurs un événement sportif qui, si tout se passe comme prévu, leur donnera envie d'ingérer les mêmes substances que les sportifs de haut niveau. Certains des investisseurs en capital-risque disposant de fonds très importants sont en train de réécrire les règles du jeu.



« J'accepte le soutien de quiconque croit en la super-humanité », résume l'entrepreneur Aron D'Souza, qui a eu l'idée des Enhanced Games entre deux séances de cardio dans une salle de sport de Miami, où il a entendu deux hommes parler de « devenir des versions améliorées d'eux-mêmes ». Quelques jours plus tard, il en parle au milliardaire Peter Thiel. « Je veux lancer de nouveaux Jeux olympiques, lui dit-il lors d'un dîner du Nouvel An en 2022. La principale différence, c'est que le dopage y sera autorisé. » « Très intéressant », lui aurait aussitôt répondu Thiel. Six mois plus tard, Aron D'Souza convainc l'entrepreneur allemand Christian Angermayer de lancer le projet à ses côtés. « Au début, se souvient ce dernier, on se voyait comme des *bad boys* du sport. » Il dit avoir été tout de suite intéressé par le *biohacking* comme moyen d'éliminer ce qui constitue, selon lui, « les principales contraintes de la vie : le vieillissement et la détérioration de la santé. Je prends 250 milligrammes de testostérone par semaine, ainsi que de la tésamoréline [facteur de libération de l'hormone de la croissance], du SS-31 [un peptide ciblant les mitochondries], et je fais aussi pas mal de thérapie par lumière rouge. Et puis je vais beaucoup à la salle de sport, bien entendu. Je prends en outre de la DHEA [hormonothérapie], du Jardiance [médicament contre le diabète], qui filtre le glucose, et du GLP-1 [stimulateur du métabolisme]. Et c'est à peu près tout. » Quand je lui demande s'il s'autorise un dernier petit verre le soir, ça ne le fait absolument pas rire. « L'alcool, c'est le pire des poisons, devant l'héroïne et le crack. Les drogues les moins dangereuses sont le LSD et les champignons. »

Au départ, les Enhanced Games étaient censés être un pur spectacle à but lucratif, avec des revenus issus des entrées, des vues et de la publicité. L'événement aura ainsi lieu sur le strip de Las Vegas, entre les combats de l'Ultimate Fighting Championship, les concerts des Jonas Brothers, une foule de magiciens et de casinos survoltés. On peut parier que l'infrastructure éphémère des « Jeux » et sa foule comprenant de potentiels VIP proches de la Maison Blanche, sans parler de la presse, donneront à l'ensemble l'allure d'un grand cirque itinérant.

En novembre 2024, assis aux côtés de membres de l'équipe Red Bull lors d'un vol à destination du Grand Prix de Formule 1 du Qatar, Aron D'Souza réalise que les enjeux dépassent de loin ceux d'un simple spectacle. « Je me suis dit : dans le monde du sport, c'est Red Bull qui a le meilleur modèle économique. Ils n'essaient pas de vendre des droits médiatiques, des billets ni du parrainage, ils vendent un produit, et le sport les aide à les faire connaître. » C'est le déclic. »

COIFFURE, MAQUILLAGE ET SOINS, KALINA KOCEMBA AVEC LES PRODUITS CAPILLAIRES L'ORÉAL PROFESSIONNEL, PRODUITS DE MAQUILLAGE DIOR, PRODUITS DE SOINS HUDA BEAUTY RÉALISATION SUR PLACE MMG ART PRODUCTION.

« Red Bull vous donne des ailes. Mais qu'est-ce qui permet à un athlète d'avoir des ailes ? Les améliorations pharmacologiques. »

Les premiers temps, le Comité international olympique, l'Agence mondiale antidopage et le gouvernement américain lui mettent des bâtons dans les roues. Mais la graine est semée : Aron D'Souza est déjà convaincu que ses associés et lui pourront un jour vendre les médicaments que leurs athlètes prennent pour être plus rapides et plus forts. « L'administration Biden a bien failli nous enterrer », dit Guido Pieles, président de la Commission médicale indépendante des Enhanced Games. Mais l'arrivée à la Maison Blanche de locataires comme Donald Trump et JD Vance (l'un des protégés de Peter Thiel) voit les choses d'un tout autre œil.

Car c'est bien le réseau MAGA (*Make America Great Again*) qui relie tout ce petit monde. 1789 Capital, la société de Donald Trump, a investi dans Enhanced. Les Émirats arabes unis, choisis pour accueillir les athlètes, investissent dans la défense et les cryptomonnaies, ainsi qu'auprès du gouvernement américain : Donald Trump a récemment sécurisé 200 milliards de dollars de leur part dans le cadre de nouveaux accords avec les États-Unis, en plus des 1 400 milliards de dollars déjà engagés. « Le soutien financier du Moyen-Orient est capital », résume Christian Angermayer. Et à la Food and Drug Administration, le plan du Secrétaire Robert F. Kennedy Jr. visant à « rendre sa santé à l'Amérique » prévoit non seulement de limiter les vaccins, mais aussi de déréglementer bon nombre des traitements expérimentaux chers aux acteurs de la Silicon Valley. Dont les peptides.

L'affaire est entendue : Robert F. Kennedy Jr. fait actuellement pression sur la FDA pour qu'elle reclasse douze des dix-neuf peptides soumis à restriction, ce qui permettrait à des entreprises comme Enhanced de les vendre à l'échelle nationale. « Quand l'administration Biden a reclassé ces peptides en 2023, invoquant des "risques importants", elle a créé un marché noir brassant des milliards de dollars », affirme Robert F. Kennedy. Tout cela est lié à l'essor du *biohacking*, passé d'une pratique marginale à une tendance lourde dans la Silicon Valley et sur les réseaux sociaux. « Les gens consomment des peptides dont on ignore totalement la provenance », fait-il mine de s'inquiéter. Il est vrai que la plupart des peptides sont actuellement produits en Chine, avec peu de contrôle et encore moins de responsabilité. Les médecins avec lesquels j'ai pu m'entretenir racontent des histoires effrayantes : « J'avais un patient qui s'apprêtait à utiliser un peptide, me raconte l'un d'eux. Je l'ai envoyé en laboratoire. Il contenait de la MDMA. »

De son côté, la société Enhanced s'est déjà lancée sur ce marché fertile, proposant au grand public du GLP-1 approuvé par la FDA, de la sermoréline pour le sommeil, ainsi que le peptide de cuivre GHK-Cu. L'entreprise vend en outre des injections de testostérone, du tadalafil (médicament contre la dysfonction érectile), les très populaires injections de NAD+ « pour la santé cellulaire », et même une thérapie à base d'estradiol, une hormone féminine.

Vendre des peptides expérimentaux aux spectateurs après qu'ils aient vu des athlètes sous stéroïdes courir pour un million de dollars ? Lorsque ce scénario s'est accompli, Aron D'Souza a estimé que sa mission était terminée, et il s'est retiré des opérations quotidiennes des Enhanced Games. « Je ne suis même pas un grand fan de sport, dit-il. Tout le monde du sport veut me rencontrer, mais je ne suis pas intéressé. » De son côté, le nouveau PDG et cofondateur, Maximilian Martin, investisseur allemand dans la tech et la cryptomonnaie, dit être un passionné de sport. Il veut que les Enhanced Games soient à la biotechnologie ce que la Formule 1 est à l'industrie automobile : un labo d'essai pour de nouvelles technologies de pointe.

Quelques semaines après le début de l'entraînement, et peu avant que les athlètes ne commencent à prendre leurs médicaments, Donald Trump et Benjamin Netanyahu lancent une frappe aérienne massive contre l'Iran. Dans la foulée, l'Iran riposte en direction des alliés des États-Unis et d'Israël dans la région, dont les Émirats arabes unis. « Je ne vous envoie pas de vidéos de missiles, me dit Ben Proud, car je me ferai arrêter. » Quant à Max McCusker, nageur britannique de 26 ans, il m'explique que les interceptions de missiles sont passées de terrifiantes à banales, précisément au moment où il s'est habitué à son rythme de vie « amélioré » : luxueux buffet tôt le matin, entraînement à 7 heures, massages l'après-midi et prises de sang occasionnelles.

Max McCusker était au pub quand son compatriote, le nageur irlandais Shane Ryan, lui a téléphoné pour lui parler du programme. « J'étais fauché, dit-il. J'avais battu tous mes propres records, je m'étais qualifié pour les Jeux olympiques, j'avais participé à plusieurs championnats du monde et d'Europe… Et je n'avais pas un sou en poche. » Deux semaines après le début de son programme, il en ressent déjà les effets : « Je commence à avoir un torse », dit-il, les anneaux olympiques tatoués sur son avant-bras reposant eux aussi sur des muscles qui n'existaient pas auparavant. Son taux de graisse corporelle passe de 11,8 % à 7,5 % en quelques semaines. Il décrit tout cela avec un enthousiasme désinvolte, comme s'il parlait d'un nouveau type d'entraînement plutôt que d'un bouleversement pharmacologique.

Le sprinteur français Mouhamadou Fall me parle lui aussi sans détour de l'attrait de cette méthode. Il s'était qualifié pour les Jeux olympiques de Tokyo 2020 et s'entraînait pour ceux de Paris, quand une suspension pour contamination par des substances dopantes a bouleversé ses plans. Ce qui a suivi n'était pas seulement de la frustration face à cette décision, dit-il, mais face au système lui-même. « Si je rencontre une fille, je ne peux pas dormir chez elle parce que je dois transmettre ma localisation. On n'a aucune liberté. »

Kristian Gkolomeev, lui, décrit une désillusion moins liée aux contrôles qu'à la compétition en elle-même. « J'ai évité le dopage toute ma vie, et je savais que je rivalisais avec des gens qui ne respectaient pas les règles. Je savais très bien que si j'avais fait comme eux, j'aurais été le meilleur. Je voulais juste exploiter pleinement mon potentiel. » Shania Collins est parvenue à la même conclusion. Fille presque trop parfaite de deux agents de la Drug Enforcement Administration (DEA) dans le sud du Maryland, elle est la seule athlète qui m'a parlé de certains effets secondaires : sensation de chaleur persistante, oppression thoracique, agitation débouchant sur une envie quasi-compulsive de s'entraîner. Elle énumère sans ciller les risques à long terme : infertilité, changement de la tonalité de la voix, ainsi qu'un certain nombre de transformations physiques qu'elle répertorie avec le même ton neutre que pour le reste.

« Quiconque prend un peptide ou participe aux Enhanced Games est un cobaye », affirme Andrew Hessel, spécialiste en biologie synthétique ayant consacré sa carrière aux liens entre technologie et biologie humaine. « Soyons clairs : je soutiens pleinement le droit à l'auto-expérimentation. D'une certaine façon, c'est ce en quoi consiste la vie. Mais il y a trop de gens qui ne sont pas conscients des risques. Et s'ils le font pour la longévité ou la santé, je trouve cette dissonance cognitive tout simplement folle. » Les Enhanced Games reposent précisément sur cette tension. Leurs deux volets (le spectacle et la vente de produits) ne vont pas toujours de pair : toutes les mesures de *biohacking* ne visent pas la longévité, et toutes les formes de manipulation physique ne prolongent pas forcément l'existence. C'est précisément cette idée que vendent les Enhanced Games : le fantasme selon lequel les produits que Ben Proud ou Shania Collins prennent pour battre un record du monde pourraient, à une dose différente, rendre une personne de 70 ans plus mobile, plus énergique. Et donc peut-être même plus séduisante, qui sait ?

Le « *looksmaxxing* » (la maximisation de l'apparence, en français) était encore il y a dix ans l'apanage d'obscurs forums d'incels, ce mot-valise désignant le célibat involontaire (*involuntary celibate*), où des hommes « involontairement chastes » s'échangeaient des trucs et astuces pour attirer les femmes grâce au *biohacking*. Aujourd'hui, il est devenu bien plus courant : le streamer américain appelé Clavicular, âgé de 20 ans, est devenu célèbre grâce à d'interminables vidéos au cours desquelles il explique « comment se fracasser les os de la mâchoire » pour qu'elle soit plus ciselée. Il se pique aussi à la testostérone pour gagner en masse musculaire ou sniffe de la méthamphétamine pour rester mince. Il aurait fait une overdose et tente désormais de trouver comment continuer à livestreamer sans se droguer.

FULL METAL BICEPS
Les athlètes des Enhanced Games : Mouhamadou Fall, Jasmine Abrams, Shania Collins (athlètisme) et Kristian Gkolomeev et Ben Proud (natation), photographiés aux Émirats arabes unis, où ils se sont entraînés pendant douze semaines sous substances dopantes.
Rédacteur mode : Daniel Negron

Et puis il y a Elliot Roth, membre de la communauté Grinder (à ne pas confondre avec Grindr) à San Francisco. Cette sous-culture de la modification corporelle est connue pour des pratiques telles que l'implantation sous-cutanée de puces fonctionnant comme des cartes bancaires sans contact. Il m'appelle depuis un ferry, pour parler de thérapies géniques expérimentales « qui permettent aux athlètes de maintenir leur masse musculaire, d'accélérer la guérison, d'augmenter la densité osseuse et d'améliorer leur métabolisme ». Il me conseille de me renseigner sur une substance appelée follistatine : elle est censée bloquer la myostatine, cette protéine qui limite la croissance musculaire. « Ça donne par exemple des chiens ou des vaches gigantesques, dit-il. Les véritables "Jeux Améliorés" vont au-delà d'une simple injection : ils consistent à modifier la biologie humaine. À Abou Dhabi, il y a des personnes qui s'injectent eux-mêmes des thérapies géniques expérimentales. » Il poursuit : « Dans la vie, il y a deux choses auxquelles les très riches ont tenté d'échapper. La première, ce sont les impôts, et ils y sont parvenus. La seconde, c'est la mort. La plupart des technologies des Enhanced Games sont nées grâce à des gens extrêmement riches qui dépensent des sommes colossales dans d'étranges cliniques pour des thérapies qui leur sont destinées. Les Enhanced Games ne sont qu'une démonstration de ce que ces personnes ont déjà fait à leur propre corps. »

Lorsque j'interroge Guido Pieles à ce sujet, il secoue la tête et me lit la liste des substances autorisées figurant dans le protocole officiel. Sans parler d'un porte-parole des Enhanced Games qui déclare : « Aucune thérapie génique expérimentale n'est pratiquée chez nous. » Les athlètes ne toucheront pas à ces molécules expérimentales pendant la compétition, et leur reclassification devra passer le cap de l'examen « minutieux » du comité consultatif d'experts de la FDA, prévu en juillet. Avec, en toile de fond, les Enhanced Games comme la meilleure des publicités. □

Adaptation française : Alex Simon

PILOTE AUTOMATIQUE
Pour Lorenzo Bertelli et Prada, rivaliser avec les grands groupes français du luxe n'est pas une obsession : « Si une opportunité nous paraît bonne, on l'examine. Sinon, on passe notre tour. »

À TOUTE ALLURE

Sa soif de compétition est insatiable. Après avoir frôlé les sommets du rallye mondial, Lorenzo Bertelli a mis le cap sur Prada. Portrait d'un héritier qui a choisi la vitesse avant la mode, et n'a pas tout à fait renoncé à l'une pour embrasser l'autre.

Par MARISA MELTZER

PHOTOGRAPHE **JESPER D. LUND**

OMP
OMP
OMP
FOCKMATIÈ
WORLD RALLY TEAM
"ATTILA"
L.BERTELLI
OMP

Lorenzo Bertelli ressemble exactement à l'idée que l'on se fait d'un playboy italien. Quelques touches de gris de-ci de-là dans ses épais cheveux ondulés et un nez affirmé, comme celui de sa mère. Il sillonne en scooter Milan, sa ville natale, et parle anglais à toute vitesse, avec des « r » richement roulés. Il aurait pu embarrasser sa famille par des frasques de jouisseur ou, une fois le grand saut effectué dans la vie d'entreprise, être balayé comme un pur produit du népotisme. Mais il s'est révélé vraiment doué pour le poste : directeur marketing du groupe Prada.

Ce matin-là, quelques jours avant de se rendre à Umeå pour participer au rallye de Suède, le fils de Miuccia Prada, la codirectrice créative de Prada, et de Patrizio Bertelli, le président du conseil d'administration du groupe Prada, n'a pris qu'un seul appel professionnel, en espérant que ce soit le dernier avant le jour de la course, afin de pouvoir se concentrer. Il a déjà disputé cette épreuve huit fois. Dehors, la ville universitaire, scindée en deux par une rivière gelée, scintille. Umeå est située si au nord que le coucher du soleil débute dès 15h30, et tout le monde y possède une appli pour savoir si l'on pourra voir les aurores boréales.

Nous passons la journée à boire du café dans une pièce lambrissée, à rouler vers la nature sauvage toute proche et à marcher par des températures glaciales pour reconnaître les routes de campagne bordées de pins sur lesquelles il se prépare à courir. Lorenzo Bertelli l'assure, il n'est pas là pour finir premier. « Je n'ai pas couru depuis deux ans, gagner est impossible, il faut être réaliste. Pour moi, c'est surtout une détox du quotidien. »

Son quotidien ? En ce moment, gérer les interrogations suscitées par sa décision d'acquérir Versace, le départ très commenté du directeur artistique de la maison, Dario Vitale, et le choix du Belge Pieter Mulier pour le remplacer. Beaucoup voient ce rachat comme une volonté de muscler le groupe Prada et tenter de lutter à armes égales avec les grands conglomérats français. Investisseurs et analystes apportent sans cesse des idées. « Ils mettent des choses sur la table, voient comment on réagit, bla bla bla. Tout ce qui concerne les marques qui ne sont pas encore détenues par Kering ou LVMH compte dans la mode. Si une opportunité nous paraît bonne, on l'examine. Sinon, on passe notre tour », explique Bertelli. Je lui demande quel genre d'idées. « Tout ce que vous pouvez imaginer. » Il se montre si délibérément vague que je pose la première question, peut-être un peu étrange, qui me vient à l'esprit. Un parc à thème ? Quiconque a déjà visité un café Prada sait qu'un parc à thème au nom de la marque serait un fantasme absolu. Il affiche un air surpris : « Euh, non non, plutôt toujours dans notre secteur. »

Versace n'a pas été acquis pour le plaisir d'acheter, il y a plutôt vu l'occasion de mettre la main sur une maison de mode importante, qui ne se bat pas pour les mêmes clients que ceux que Prada possède déjà, et au bon prix : « La marque dépasse largement le business. C'est une histoire immense, incroyable, et le potentiel est tellement plus grand que le chiffre d'affaires qu'ils réalisent. » Versace, auparavant propriété de la multinationale Capri Holdings, qui détient Michael Kors, est retombé dans le giron italien au moment même où deux des plus grands créateurs transalpins, Giorgio Armani et Valentino Garavani, ont tiré leur révérence. Mais Bertelli se défend de vouloir réinventer la roue : « Parfois, tout ce dont un bon plat a besoin, c'est juste d'un peu de sel. »

Dario Vitale, directeur artistique de Versace le temps d'une seule collection printemps-été 2026 encensée par la critique, n'était pas un inconnu pour le groupe Prada, puisqu'il avait passé plus de quatorze ans chez Miu Miu. Son départ en janvier 2025 a probablement été perçu comme un manque de loyauté. Et les nouveaux propriétaires voulaient choisir eux-mêmes leur directeur artistique. Selon Bertelli : « Avant que Dario ne quitte Miu Miu, nous avons essayé de lui faire comprendre qu'il serait plus avisé d'attendre trois ou quatre mois, pour voir où les choses pouvaient aboutir. Il est ambitieux. Sa décision était prise, il n'y avait rien à faire pour l'arrêter. Je pense qu'au final, cela s'est révélé être une bonne décision pour lui. »

Les mauvaises nouvelles et le départ de collaborateurs font partie du métier. « C'est juste du business. C'est beaucoup plus difficile quand on parle d'employés qui se situent plus bas dans la hiérarchie. Notre plus grande responsabilité, c'est la famille de ces milliers de personnes. Mais ceux qui sont au sommet, eux, trouveront toujours un autre point de chute. »

Lorsque le moment est venu de choisir un successeur, le cercle rapproché de Prada Group, Bertelli et ses parents compris, s'est réuni pour réfléchir collectivement. Ils se sont plongés dans les anciens défilés, ont parlé à des proches de Mulier. À Donatella Versace aussi, même si Bertelli prend soin de préciser : « Elle n'a pas été impliquée dans le choix. » Pas plus que Raf Simons, co-directeur artistique de Prada, même s'il avait déjà travaillé avec Mulier chez Calvin Klein. Ce qu'ils voulaient, c'était quelqu'un qui ait une idée claire de ce que Versace doit être aujourd'hui, et de la manière de jouer avec les frontières de l'identité de la marque. Bertelli trouve la sexualité répétée mécaniquement – cette tonalité à laquelle Versace est systématiquement associée – « un peu réductrice ». Mais il a été séduit par la manière dont Mulier jouait avec la sensualité chez Alaïa. « L'une des raisons pour lesquelles nous l'avons choisi, c'est qu'il sait travailler avec les formes du corps. Il faut aussi quelqu'un capable de créer un produit désirable, que les gens aiment porter », dit Bertelli, faisant référence au succès de Mulier avec les ballerines Alaïa et son sac oblong Le Teckel. Mulier commence en juillet, et son premier défilé, une collection homme, sera présenté en janvier. « Nous devons être stratégiques quant au type de message que nous voulons envoyer aux gens », affiche Lorenzo Bertelli.

L'ascension de Prada, passée d'une petite entreprise de maroquinerie à une reconnaissance mondiale, a plus ou moins accompagné l'enfance du jeune Lorenzo. Il est né en 1988, l'année où sa mère a présenté sa première collection de prêt-à-porter féminin. Aujourd'hui, le groupe Prada ne se résume pas à Prada et Miu Miu : il comprend aussi Church's et Car Shoe, l'écurie de voile Luna Rossa et donc Versace, acquis en décembre pour environ 1,4 milliard de dollars. Il comprend également la pâtisserie milanaise Marchesi 1824, dont un assortiment de *cornetti* est proposé dans les bureaux de l'entreprise à Milan, juste à côté de son musée d'art moderne, la Fondazione Prada.

À l'école primaire, Bertelli avait un sac à dos en nylon Prada multicolore, un mauvais souvenir. « J'aurais voulu le même sac que tout le monde, un Eastpak, un Invicta »,

ENFANTS : PASCAL CHEVALLIER. AVEC SES PARENTS : SIMONA GRANATI / CORBIS / GETTY IMAGES. PREMIER RANG : COLLEEN BARRY / AP. PAGE D'OUVERTURE : PRODUCTION SUR PLACE PAR SKARP PROJECTS

FAMILY BUSINESS
De haut en bas : Lorenzo Bertelli avec son frère Giulio, dans la maison familiale à Milan, photographié pour le numéro d'août 1997 de *Vanity Fair*. Avec sa mère Miuccia, et son père Patrizio, à Milan, en 2025. Assis à côté de Mark Zuckerberg et de son épouse, Priscilla Chan, au défilé Prada femme automne 2026. Lorsqu'on lui demande ce que cela lui fait de côtoyer des figures controversées du monde politique ou de la tech, il répond : « Ça fait partie du job, que ça me plaise ou non. »

dit-il. Même s'il a fréquenté l'école publique toute sa vie, les gens savaient tout de même qui il était. « Ce n'était pas si facile. Mais enfin, c'est comme ça. On pensait savoir qui j'étais avant de me connaître. Il faut apprendre à composer avec ça et rester avec ses vrais amis. J'ai appris très vite à qui faire confiance et à qui ne pas faire confiance. » Très jeune, il est déjà parfaitement conscient de ses privilèges et de ce que cela implique, notamment par rapport au regard des autres. « On a pas mal d'avantages, donc on a une forme de pression. Surtout quand on est enfant. La question, c'est la manière dont on gère tout ça. »

Malgré des parents qui avaient, selon lui, « juste ce qu'il fallait de sévérité », il n'a pas toujours été un élève sérieux. À tel point qu'adolescent, il redouble sa seconde. « "*Fail*", ça sonne très dur en anglais », note-t-il avec une grimace. Il se met enfin au travail et étudie la philosophie à l'université Vita-Salute San Raffaele de Milan. De son passage dans ce temple du savoir, il garde encore une certaine tendresse pour Kant, Platon et Nietzsche. Il fait ensuite un stage à New York, au magazine *Interview*. « Surtout à emballer des cartons », précise-t-il. Il n'a jamais pensé rejoindre le groupe Prada, n'a jamais été très « mode », ne fait pas de l'habillement une obsession. « J'aime les vêtements, mais je suis très pratique. Parfois je n'ai pas le temps de trop m'en préoccuper. » Il se voit plutôt comme quelqu'un de décontracté – aussi décontracté qu'on peut l'être lorsque l'on porte presque exclusivement du Prada. Son frère cadet, Giulio, réalise des films et n'a pas l'intention de le rejoindre dans l'entreprise familiale. « Mes parents nous ont toujours dit, à mon frère et à moi : faites ce que vous voulez. »

Dans la première partie de sa vie, ce qu'il a voulu, c'était le rallye, où les équipes ne courent pas sur des circuits, mais sur de petites routes sinueuses, sur des terrains rocailleux ou enneigés. Son père, Patrizio, est collectionneur de voitures, même si Lorenzo s'intéressait au départ ↠

davantage aux motos. Il a joué au hockey sur glace et au football. Il a commencé à conduire à 16 ans, bien que l'âge légal en Italie pour être au volant d'une voiture soit fixé à 18 ans. « Uniquement à la campagne, proteste-t-il. La course, c'était une véritable culture dans l'Europe des années 1990, j'ai grandi avec les légendes de Subaru et d'Audi. »

Sa première grande course sera le Rally Italia Sardegna, en 2011. Une compétition avec des voitures lancées à 130 ou 145 km/h, mais aussi un sport d'endurance. « C'est psychologique, parce que vous êtes dans la voiture toute une journée, à gérer les montées et les descentes d'adrénaline. » Il y a une équipe composée de pilotes venus du monde entier, qui parlent anglais, même si c'est parfois leur deuxième ou troisième langue. Une communication claire sur les conditions, une flaque d'eau ou un virage serré, est essentielle. « Tous les petits problèmes absurdes du quotidien volent en éclat dès que vous enfilez votre casque. » Une fois les courses terminées, il lisait ou faisait parfois des tours de magie avec des cartes pour décompresser. Dans la famille, on a la fibre théâtrale : Miuccia a un jour suivi une formation de mime.

« Au début, je faisais ça pour m'amuser, comme tout devrait commencer. Puis c'est devenu sérieux », avoue Lorenzo Bertelli. Mais être sérieux dans une carrière de pilote de rallye professionnel signifiait être loin de chez soi environ deux cents jours par an, se lever à 5 heures du matin et se coucher tard. « J'ai arrêté alors que j'avais encore une marge de progression, mais faire partie des dix meilleurs pilotes de rallye au monde, c'est déjà plutôt remarquable. » Sa dernière course avant de se retirer de la compétition a été le rallye d'Argentine, en 2017. Son père et ses amis d'enfance étaient venus pour l'encourager du bord de la route, tout en faisant griller quelques chorizos.

Passer davantage de temps à Milan, « cette métropole à dimension humaine », a été un soulagement. Il se montre un peu fuyant, ou vague, quand il s'agit d'évoquer son temps libre ou sa vie privée. Du bout des lèvres, il concède être tombé amoureux vers la fin de sa carrière de pilote pro. Il a rencontré Elena Basile, qu'il appelle sa moitié, il y a dix ans : « Parfois, elle vient au défilé avec moi, donc il arrive qu'on la prenne en photo, mais nous menons nos vies normales en dehors du business. Les tapis rouges, c'est seulement quand je suis obligé d'y aller. » Ils sont fiancés, mais n'ont pas prévu de mariage. « Peut-être un jour. Le vrai mariage, c'est de fonder une famille. Mariage, fiançailles, je ne vois même pas la différence. Pour moi, elle n'existe pas. » Leur fille est née en 2023. Quant au fait de grandir chez Prada, il réfléchit à la manière dont il racontera son expérience à sa fille. « On a largement le temps », dit-il. Il se concentre davantage sur les petites étapes, comme le moment où elle sera assez grande pour apprendre à faire du skate.

Je lui demande ce que cela fait de se mettre soudain à travailler avec ses parents. « Comme vous pouvez l'imaginer, répond-il, une note amusée dans la voix, en passant une main dans ses cheveux. Il y a le business, la famille, la vie privée. . . et on s'assure de garder le business à l'extérieur. Mais parfois, bien sûr, les frontières deviennent poreuses. » Alors comment appelle-t-il sa mère en réunion : *mamma*, Miuccia, Mrs. Prada ? Et son père ? « Je ne les appelle simplement pas par leurs noms. » Il hausse les épaules.

L'une de ses premières initiatives a été la campagne Re-Nylon, remplaçant l'emblématique nylon Prada – celui du sac à dos de son enfance – par des déchets océaniques, des fibres recyclées et des filets de pêche, souvent en rééditant des sacs cultes des premières années. Cela a attiré une clientèle plus jeune. C'est l'un des éléments qui ont poussé Prada vers une croissance à deux chiffres entre 2021 et 2024, puis une croissance de 9 % en 2025. Mais la transition vers le travail au sein du groupe Prada n'a pas été complètement fluide. « J'ai traversé une période très difficile quand j'ai arrêté de conduire, parce que j'ai soudain compris que l'adrénaline me manquait et que j'étais même devenu un peu pénible. »

L'adrénaline, il la trouve désormais dans la croissance de l'entreprise familiale, société cotée dont la capitalisation boursière avoisine les 12,5 milliards de dollars. Bertelli siège au conseil d'administration depuis 2021. Définir ce que Prada doit être à l'avenir est une tâche immense. « Je pense que Prada représente la culture, et la culture est un moteur si important : c'est l'outil qui permet de comprendre le présent. Prada pourrait être un parti politique. Il y a des idées derrière », dit-il dans un sourire, avant d'ajouter : « Ce serait une décision stupide. Je pourrais tout donner, être le meilleur possible, il y aura toujours des gens pour dire que je suis riche, bla bla bla, la mode, bla bla bla. . . Je pense que ce ne serait pas du tout crédible, c'est juste une blague. »

Lorenzo Bertelli a toujours eu une forme de représentation publique. Il y est habitué, mais cela ne veut pas dire qu'il s'en réjouit, me dit-il lors de notre première rencontre, en janvier, au siège de Prada, une ancienne et vaste distillerie de gin transformée par l'architecte Rem Koolhaas en campus d'entreprise de style industriel. Nous sommes dans une salle de conférence où il picore un *cornetto* de chez Marchesi. Son propre bureau, modeste, se trouve juste à côté de l'open space du vaste département communication, où l'on entend toute la journée le bourdonnement de ce qui semble être des centaines d'employés au téléphone. Toute cette activité semble le motiver plutôt que le distraire. La veille, le défilé homme automne 2026 avait marqué les esprits en mettant en avant des détails vécus, imparfaits, comme des poignets effilochés et des tissus passés, une manière d'affirmer l'humanité des vêtements au contact du corps et lorsqu'ils se patinent avec le temps. « En portant les stigmates de la vie, ils soulignent l'importance de la durée.

Bertelli ne dessine pas les vêtements, mais il assiste à tous les défilés Prada. Il ne regarde pas depuis les coulisses, mais préfère s'asseoir au premier rang, au centre. Un mois après notre échange, cette fois au défilé femme automne 2026, il était assis à côté du patron de Meta, Mark

« PRADA POURRAIT ÊTRE UN PARTI POLITIQUE. IL Y A DES IDÉES DERRIÈRE. MAIS CE SERAIT UNE DÉCISION STUPIDE... »

SIPA USA/AP.

Zuckerberg, et de son épouse, Priscilla Chan. « Bien sûr, ça fait partie de mon travail, que ça me plaise ou non. »

La manière dont ils mettent en scène leur pouvoir, leurs allégeances et leurs affiliations, est devenue un sujet de conversation grand public. Bertelli et sa famille ont bâti avec Prada une richesse et une influence extraordinaires, mais ont choisi de se positionner différemment de la cohorte de milliardaires qu'ils fréquentent. Par exemple, des membres de la famille propriétaire de LVMH, Jeff Bezos, Elon Musk et Mark Zuckerberg ont tous assisté à l'investiture de Donald Trump en janvier 2025. Je lui demande s'il a été invité, ou s'il pourrait se rendre un jour à ce genre d'événements. « Non, je n'ai pas été invité, bien sûr. La politique est une arme à double tranchant. J'ai appris à ne pas trop m'impliquer. Je pense que c'est la raison pour laquelle nous n'y sommes pas allés. Pas parce que le président était démocrate ou républicain. »

Politiquement, Lorenzo Bertelli se situe au centre gauche. « À un moment, quand on a assez d'argent, on a assez d'argent », dit-il, une vision très différente de celle des capitaines d'industrie de notre époque, pour qui l'accumulation incessante de richesse semble un moteur réel. « Je pense que le plus grand problème de l'Occident aujourd'hui, ce sont les inégalités. Pour quelqu'un qui possède beaucoup, donner presque la moitié de ses revenus à d'autres, ça me va. »

La manière dont il parle politique laisse deviner l'ancien étudiant en philosophie qu'il fut. C'est théorique : le capitalisme selon Bertelli est affaire de croissance permanente. Le rôle du politique est « de préserver l'équilibre de l'écosystème, ce n'est pas le rôle du secteur privé de s'en charger ». De la même façon, il pense que la technologie doit être régulée. « Une arme est une technologie qui doit être encadrée, dit-il. L'IA est une technologie qui doit être encadrée. Les réseaux sociaux sont une technologie dont nous avons vu qu'elle était désormais davantage encadrée que par le passé. Mais la politique est trop lente à faire respecter les règles, parce que le secteur privé grandit plus vite. L'important, au final, ce sont les politiques publiques. Une société ne peut pas être jugée seulement à sa capacité de croissance en termes de PIB. C'est une question de qualité de vie, c'est vraiment aussi simple que cela. »

De retour à Umeå, je veux voir s'il tiendra la promesse faite à Milan de me faire un tour de cartes. C'est un talent étrange pour un dirigeant du monde de la mode, a fortiori dans une tente où des équipes de rallye s'affairent. Nous sommes entourés de piles de pneus et de gens en parkas qui s'arrêtent pour saluer Bertelli pour son retour sur le circuit. Avant de le laisser à son équipe, je lui demande s'il a pensé à prendre ses cartes. La réponse est oui. Il me demande alors d'en tirer une au hasard dans son paquet. Je prends un huit de pique et je ne le lui montre pas. Il mélange, me montre une carte. C'est celle-ci ? Non. Celle-là ? Non. Et celle-ci ? Oui ! Un rire m'échappe. Mais le tour n'est pas terminé. Il me fait remettre la carte au hasard dans le paquet et me montre le jeu pour prouver qu'il n'est pas truqué. « Hopla ! », lance-t-il avec panache. Puis il retourne la carte du dessus. C'est évidemment le huit de pique. Il affiche un sourire ravi. Dans le regard innocent de cet homme qui jongle avec tant de choses demeure une forme de malice intacte. □

Adaptation française : Hervé Loncan

FAST AND FURIOSO

Lorenzo Bertelli a participé huit fois au rallye de Suède. « J'ai arrêté alors que j'aurais pu progresser encore, mais faire partie des dix meilleurs pilotes de rallye au monde, c'est plutôt remarquable », dit-il.

« Il faut vivre pour nourrir ses personnages à l'écran. »
Lexi Minetree

JONNY MARLOW

LA NOUVELLE ELLE

À 25 ans, Lexi Minetree décroche le rôle qu'une armée de prétendantes convoitait: incarner Elle Woods dans le *prequel* de *La Revanche d'une blonde*, sur Prime Video. Par Norine Raja

Comment se démarquer au milieu de dix mille candidats ? Alors qu'elle auditionnait pour incarner Elle Woods dans le *prequel* de *La Revanche d'une blonde*, Lexi Minetree a eu un éclair de génie : recréer une scène mythique du film. Plus précisément celle où la bimbo postule à l'université de Harvard pour reconquérir son ex-petit ami, en envoyant une vidéo atypique au comité d'admission. Soleil cru, piscine, camaïeu de roses et énergie en surchauffe : le décor est planté. « Je l'ai filmée, montée et éditée avec de la musique, nous raconte l'actrice par Zoom. Cela m'a pris des heures. » L'effort a payé. Après huit mois d'attente, la jeune comédienne décroche ce rôle convoité par une armée de prétendantes.

Fausse blonde, mais vraie solaire. À 25 ans et déjà quelques rôles sur son CV, Lexi Minetree se glisse avec une aisance désarmante dans la peau de cette héroïne iconique des années 2000, immortalisée au cinéma par Reese Witherspoon. La version sérielle, sobrement intitulée *Elle* et diffusée sur Prime Video, remonte le fil jusqu'aux années lycée. Premiers émois, rites de passage, construction d'une identité : tout y est. « J'ai tellement regardé le film que j'aurais pu l'adapter en one-woman-show, s'amuse-t-elle. Mais il fallait se réapproprier le personnage, capter à la fois la naïveté et la fougue de l'adolescence. » Cette plongée dans les *nineties* a aussi ses instants de grâce involontaire : « J'avais un vieux téléphone à antenne. L'un des producteurs se moquait de la manière dont j'appuyais sur les touches. »

Pure créature de son époque, Lexi Minetree garde pourtant le sens des équilibres. Hors de question de sacrifier son bien-être sur l'autel de la performance : « Il faut vivre pour nourrir ses personnages à l'écran. » Son premier réflexe, une fois le rôle en poche ? Entamer une thérapie. « Une façon d'être proactive avant les montagnes russes. Je ne sais pas ce qui m'attend, mais je voulais m'assurer d'avoir tous les outils nécessaires. » Une lucidité rare... d'autant qu'une saison 2 est déjà en préparation. □

Elle, série de Laura Kittrell et Caroline Drie, avec Lexi Minetree, le 1er juillet sur Prime Video

PALMARÈS

LES 30 DE MOINS DE 30 ANS

Pas encore trentenaires, et déjà ailleurs. Dans une France qui doute, ils déplacent les lignes de l'élite: danseuse, avocat, poissonnière, scientifique ou rappeur, leurs trajectoires hybrides racontent un basculement. Diversité des origines, des chemins, des ambitions: voici une génération qui contourne les codes et redéfinit, sans bruit, les nouveaux centres de gravité.

Dossier coordonné par Hugo Wintrebert,
avec Ophélie Manya, Blanche Marcel, Eliza Prosperini,
Valentine Servant-Ulgu et Cathy Tran

ROMANE CRÉPIN-LEBLOND, SAM DELPECH, LUCAS SELLIER

AURORE GUEZ

PEINTRE, 25 ANS

FACIÈS. Elle a commencé à peindre il y a cinq ans, lorsqu'elle traversait une dépression. Il a suffi d'un set de couleurs acheté chez Action pour que la maison de ses parents devienne « un débarras de centaines de toiles, jusqu'au parking ». Sa bio Instagram ? « Déformeuse de visages professionnelle » : elle peint les figures telles qu'elle les perçoit, sans chercher de réalisme.

STARS. Début 2026, elle a attendu A$AP Rocky au pied de son hôtel pour lui offrir un portrait. Il fait désormais partie de la collection privée du rappeur. Indépendante, elle s'inspire des « personnalités disruptives qui ne rentrent pas dans les normes élitistes » et de celles qui « créent des univers », comme son idole, Tim Burton.

EXPÉRIENCE. Exit les accrochages traditionnels, elle organise des expositions immersives et interactives : dans une station de nettoyage, un magasin de literie ou, plus récemment, dans un café, pour inviter les visiteurs à dialoguer avec ses œuvres.

NADIA MELLITI

ACTRICE, 24 ANS

GRANDE PREMIÈRE. Repérée lors d'un casting sauvage, cette étudiante en STAPS a décroché le prix d'interprétation féminine du Festival de Cannes et un César pour son rôle dans *La Petite dernière* de Hafsia Herzi. Elle y joue une adolescente musulmane réservée qui explore son homosexualité.

TOUT TERRAIN. Passionnée de football, elle aspire à enseigner le sport tout en poursuivant sa découverte du septième art. « J'adorerais faire un stage d'immersion, comme ceux que l'on fait en 3e, pour découvrir tous les métiers du cinéma. J'y ai retrouvé le sens du collectif qui m'animait déjà pendant les matchs. »

ÉTOILE. Depuis une vilaine blessure qui a coupé court à ses rêves de Ballon d'or, elle avance avec une philosophie qui lui réussit : *carpe diem*. Elle s'est lancée dans « une quête perpétuelle d'apprentissage ». L'une de ses plus belles rencontres en chemin ? Juliette Binoche, qui était sa marraine lors de la traditionnelle soirée des Révélations. »

AXEL AURIANT

COMÉDIEN ET AUTEUR, 28 ANS

PLANCHES. Révélé par la série *SKAM*, il est artiste auxiliaire de la Comédie-Française depuis septembre 2025. Des *Fourberies de Scapin* au *Bourgeois gentilhomme*, il réalise son rêve d'intégrer une troupe « garante d'un répertoire qui [le] fascine depuis l'enfance ».

PODIUM. Grâce à la pièce *Numéro Deux*, il a attiré de jeunes spectateurs au théâtre et décroché une nomination aux Molières. Il y interprétait le garçon qui a failli être choisi pour jouer Harry Potter mais n'a pas été retenu. « J'ai souvent vécu ça et maintenant, je réalise qu'être deuxième peut aussi être une victoire en soi. »

360. Passionné de ballet (et de zouk), il a plusieurs projets au cinéma, dont le très attendu *Fantôme de l'Opéra*. Il prépare aussi l'adaptation de son roman, *Rue de la Gaîté*, cinq fois réimprimé. Il l'a écrit pour représenter « un jeune qui découvre l'univers du théâtre, s'y éveille, s'y perd un peu et y trouve beaucoup de choses ». Le second livre est en cours.

FLORIAN MARTIN-WESTER

RESPONSABLE DE GALERIE, 29 ANS

FULGURANCE. Mauvais élève à l'école du Louvre, il fait ses preuves en service civique en tant qu'assistant de la directrice de la galerie du Crous en 2021. Quelques mois plus tard, sa supérieure doit quitter ses fonctions. Il prend la tête d'une « maison vieille de soixante-dix ans » en perte de visibilité, avec l'envie d'en faire un « sismographe de la jeune création ».

DANS LE GAME. Entre deux cours « pour acquérir les bases en droit et en gestion », ce champion de jeux vidéo s'active. Création d'un compte Instagram, privatisations pour retrouver un équilibre économique, changement de système : les artistes peuvent enfin exposer gratuitement, dans une galerie qui ne touche aucune commission.

PÉPINIÈRE. En quatre ans, il a organisé une cinquantaine d'expositions. Ses priorités ? Rémunérer les artistes et allonger la durée de présentation à trois semaines, avec une ambition : que cet espace devienne « le premier où l'on expose et le premier que l'on visite ».

ESTHER TEILLARD

AUTRICE, 24 ANS

CANICULE. À défaut de réussir ses portraits lorsqu'elle était aux Beaux-Arts de Cergy, cette admiratrice de Mireille Havet a écrit son premier roman « comme on jette de la peinture sur une toile ». Entendre : avec fougue et liberté. Paru en 2025, *Carnes* a bousculé la rentrée littéraire par sa prose crue et a remporté les prix Sade et La Ponche. Il raconte les tribulations d'une jeune Marseillaise qui débarque dans le milieu artistique parisien pour ses études. Toute ressemblance…

RÉCIDIVE. Son deuxième livre, « tragique et burlesque, comme une farce entre pop et violence », paraîtra chez Grasset en septembre. Le décor ? « Un bar, une nuit, et puis ça dégénère. »

MICRO. Quand elle n'écrit pas, elle parle. En l'occurrence, au micro de l'émission *Mauvais genres*, sur France Culture. Elle a rejoint ce programme dédié aux « sujets farfelus » comme elle les aime après avoir présenté au producteur son sujet de thèse sur « la présence des insectes chez Dostoïevski ».

XAVIER DE VILMORIN

PEINTRE, 25 ANS

ENVOL. Jusqu'en septembre dernier, il étudiait l'animation 3D dans une école à Nantes. Il se consacre désormais à l'art qu'il pratique depuis l'enfance : « Ma mère est professeure de peinture, mais quand j'étais petit, j'étais tellement insupportable qu'elle a dû me virer de son cours », sourit-il. Quelques années plus tard, il est représenté par la H.D Galerie, prépare un nouveau show en solo à Paris… et s'apprête à devenir père.

OISEAU DE NUIT. Il fuit « le rectangle blanc très formel » pour travailler sur des tissus à motifs, crée des mélanges sans rincer ses pinceaux et commence toujours par peindre un « œil unique, d'une vérité absolue » avant de le recouvrir ou de le reproduire plus tard. « J'aime utiliser des couleurs vives, tard le soir, pour les redécouvrir à la lumière du jour. »

RÊVE. Marc Chagall, Jean-Charles de Castelbajac et Jean Cocteau l'inspirent autant que les artistes de sa propre famille. Jusqu'au 6 juin, ses œuvres intimistes et oniriques sont exposées à Bruxelles.

CLÉMENCE PURKAT, INDIA LANGE, FRANCESCA MANTOVANI, CAROLINE FERAUD POUR SESSÜN AIM

JULIETTE ROUGIER

DESIGNEUSE, 25 ANS

GLANAGE. Tout commence dehors : elle tombe sur un boulon, une branche, des rebuts d'anches et en fait des lustres, des panneaux ou des tabourets. Ses créations brutes lui ont valu le prix du public lors du festival Design Parade à Hyères en 2024, ainsi que le prix Coup de cœur *AD* l'année suivante.

LISIÈRES. Ses deux grand-mères et sa mère sont artistes. « J'ai toujours su que mon métier serait lié à la création. » Parisienne d'origine, elle est diplômée des Beaux-Arts de Marseille, une ville où elle habite toujours. Actuellement, ses créations sont exposées au Château Saint-Maur, dans les environs de Saint-Tropez.

LOCAL. Son projet, baptisé Alto, décline la canne de Provence à l'infini, du tableau à l'habillage mural. Impossible pour elle de dissocier création et territoire. Pour l'instant, c'est le sud de la France. Plus tard, ce sera le Portugal pour le liège, le Japon pour la céramique et le Pérou pour le tissage.

PHILÉO LANDOWSKI

CHAUSSEUR, 23 ANS

DÉBROUILLE. À 13 ans, il vend déjà des pièces détachées de trottinettes. Pas de plan de carrière, mais une méthode : faire. Une première expérience qui venait déjà souligner sa fibre entrepreneuriale.

PRÊT BANCAIRE. Lui, passionné de *sneakers*, file à la banque, encore mineur, pour demander un prêt dans le but de lancer sa marque de chaussures. Jusqu'à ses 18 ans, sa mère est présidente de la société. Il s'infiltre dans les défilés, ose, provoque les rencontres. Été 2019 : premier show de Hed Mayner, puis Casablanca, Dries Van Noten…

COLLABORATIONS. Très vite, il collabore avec Comme des Garçons et imagine une paire en taille 56 pour l'un de leurs shows – une tannée. Si son rapport à la mode évolue, il garde des icônes comme Prada ou l'ère Phoebe Philo chez Celine, ses premiers coups de cœur mode.

SIXTINE DANO

DESSINATRICE DE BD, 29 ANS

SORORITÉ. Elle grandit entre la Bretagne et la Bourgogne, au sein d'une fratrie de huit filles. Sixième de la bande – d'où son prénom – elle apprend très tôt à « prendre sa place » dans ce joyeux tumulte. Une enfance dense, tournée vers les livres, les cassettes Disney et les copies d'illustrations.

RÉVÉLATION. Lors de son passage à l'école d'art des Gobelins à Paris, la bande dessinée entre dans sa vie, presque par accident. Un projet germe dans sa tête, celui de *Sibylline*. Elle lit, apprend, puis se lance.

L'ENQUÊTE. Pour nourrir son récit, elle mène une série d'entretiens autour du travail du sexe, dans un contexte marqué par les débats post-MeToo et les évolutions législatives. Une démarche quasi-journalistique qu'elle aimerait, pourquoi pas, réutiliser pour un autre projet autour du militantisme climatique. Sa BD, éditée chez Glénat, a reçu une pluie de récompenses et s'est retrouvée finaliste du prix Fnac-France Inter.

BAPTISTE DETOMBE

ESSAYISTE, 25 ANS

IPHONE. *L'Homme démantelé* (Artège), son premier essai préfacé par le philosophe Rémi Brague, est une nécessaire réflexion sur la manière dont le numérique sabote nos vies intérieures et détruit tout ce qui fait le sel de nos existences : l'émerveillement, l'ennui, le goût de l'altérité. « Au départ, il y a cette question : est-ce que l'homme peut, anthropologiquement, avoir une vie équilibrée et saine en regardant son portable quatre heures par jour ? »

SYNCRÉTISME. Ado, il lit autant les biographies de Charles de Gaulle que le Manifeste du parti communiste. Étudiant à Sciences Po Bordeaux, il lance *Gavroche*, média « souverainiste de gauche » dans lequel il cite l'économiste hongrois Karl Polanyi, le philosophe Michel Clouscard ou les épîtres de Saint Paul.

PALAIS-BOURBON. Après un master de philosophie politique et éthique, il obtient le concours pour devenir administrateur adjoint à l'Assemblée nationale, tout en étant officier de réserve de la Marine nationale.

MARA LAFONTAN

CRÉATRICE DE CONTENUS, 30 ANS

DÉVIATION. Élevée à La Rochelle dans une famille tournée vers les études, elle intègre une prépa khâgne, avant d'arrêter en cours de route. Très tôt, elle trouve refuge en ligne en créant son premier Skyblog à 10 ans. Un espace pour s'exprimer, loin d'un cadre scolaire où elle ne se sent pas toujours à sa place.

IMAGE. Dès l'adolescence, elle cultive une obsession pour l'image : shootings improvisés dans sa salle de bain, après-midi passés sur Photoshop… Le mannequinat, d'abord alimentaire, l'emmène ensuite jusqu'en Australie. En 2021, après le Covid, ses réseaux sociaux prennent de l'ampleur : elle explose en incarnant une « Parisienne » fantasmée, béret rouge sur la tête.

VOIX. Avec cette visibilité, elle impose peu à peu ses lignes : parler du féminin, refuser les narrations marketing creuses, décliner certaines collaborations — même très lucratives. Invitée à des événements autrefois inaccessibles, comme chez Dior, elle apprend sur le tas. Et utilise aujourd'hui sa notoriété pour évoquer des causes qui lui sont chères, comme l'endométriose et la dépression.

AXEL DELAUNAY-BELLEVILLE

AVOCAT, 27 ANS

BREAKING BAD. En même pas deux ans de barre, il compte déjà dans sa clientèle Patrick Balkany, un pêcheur normand interpellé avec 615 kg de cocaïne sur son bateau, mais aussi, côté partie civile, un enfant de huit ans filmé en train d'être tondu par ses éducateurs dans un foyer parisien.

ACQUITTATOR. Sa vocation lui vient après avoir lu *Bête noire* d'Éric Dupond-Moretti et *Le Journal de Franck Berton*. À l'issue de ses stages chez l'ancien bâtonnier Christian Charrière-Bournazel ou l'avocat Robin Binsard, il fonde sa propre boutique en 2025. « Un de mes premiers dossiers, c'est un homme qui se fait couper un doigt par son voisin. »

ANTILLES. Vingt-deux ans après avoir quitté sa Martinique natale, il retourne sur l'île pour ses premières assises auprès de son mentor, Me Philippe Edmond Mariette. Il défend alors un jeune homme accusé du meurtre de son employeur, qu'il accusait d'attouchements. Verdict : quinze ans de prison contre vingt-cinq ans requis.

BLANDINE GENTIL

AVOCATE, 28 ANS

KUALA LUMPUR. Spécialiste de droit pénal international, elle a obtenu l'acquittement et la libération, après vingt-un mois de détention, de Tom Felix, un Français soupçonné de trafic de stupéfiants en Malaisie.

LONDRES. Petite, elle veut devenir Vivienne Westwood. Elle rêve de Londres, mais part plutôt là-bas suivre des études de droit français et anglais. Elle a rejoint le cabinet de Me François Zimeray en 2023, après plusieurs expériences auprès du dernier juge britannique de la Cour de justice de l'Union européenne ou au pôle crimes contre l'humanité du parquet de Paris.

BANGKOK. Cette année, elle a participé à un retentissant procès pour l'assassinat d'un Franco-Cambodgien tué en Thaïlande. Là-bas, elle a découvert que des accusés sont jugés nus pieds, menottés, et que des parties civiles sont interrogées sans ménagement. « Les avocats thaïlandais me disaient que toutes ces choses faisaient aussi partie de leur combat. J'ai été bouleversée par l'universalité du métier. »

TANGUY LACROIX, ANTOINE LE BELLEC, FLAVIEN DURAND, ELISA CRISTOFOLI, LAURA LÉGLISE

LAUREN EASUM

ENTREPRENEURE, 27 ANS

GRAVURE. Petite, elle tombe amoureuse des ex-libris trouvés au début des ouvrages de son grand-père, ces petites inscriptions tamponnées qui signifient : « ce livre est à moi, je le valide ». Avec Igor Telinge, elle a cofondé Ex-Libris Paris, une entreprise de tampons d'une élégance folle et qui ravive un savoir-faire multiséculaire. « C'est de la personnalisation poussée à l'extrême. »

NICHE. Fille d'une artiste sur cuivre, elle grandit en Normandie, entre les presses et les plaques. Passionnée de Moyen Âge, elle fait de l'héraldique, l'étude des armoiries, un terrain de jeu contemporain.

SOFT POWER. Dans son carnet de commandes, on retrouve Emmanuel Macron, le maharadjah de Jaipur, Charles III ou encore Lenny Kravitz, pour qui elle a imaginé un tampon entre palmiers, guitare électrique et Harley-Davidson.

FRS TAGA

RAPPEUR ET ÉCRIVAIN, 29 ANS

MARATHONIEN. Il grandit dans un village près de Saint-Étienne, où il découvre le hip hop par la danse, en suivant « les grands » inscrits à l'école du coin. Robin Conche – de son vrai nom – se présente comme un rappeur « prolétaire », loin du bling et de l'*ego trip* de ses confrères.

AUTODIDACTE. Nourri à la variété française avant de plonger dans le rap, notamment Booba, il écrit depuis l'adolescence. Son premier texte naît à 17 ans, entre amis, sur un rythme improvisé au *beatbox*. Depuis, il en a accumulé des milliers : « entre 5 000 et 6 000 ». Discipliné, il écrit chaque jour, matin et soir, parfois en forêt pour mieux s'extraire du bruit du monde.

PLUME LIBRE. Également romancier, il s'affranchit des contraintes du format rap pour explorer des récits plus longs. Il publie *L'Usine*, aux éditions Jouuue, autofiction inspirée de ses années où il travaillait à la chaîne. »

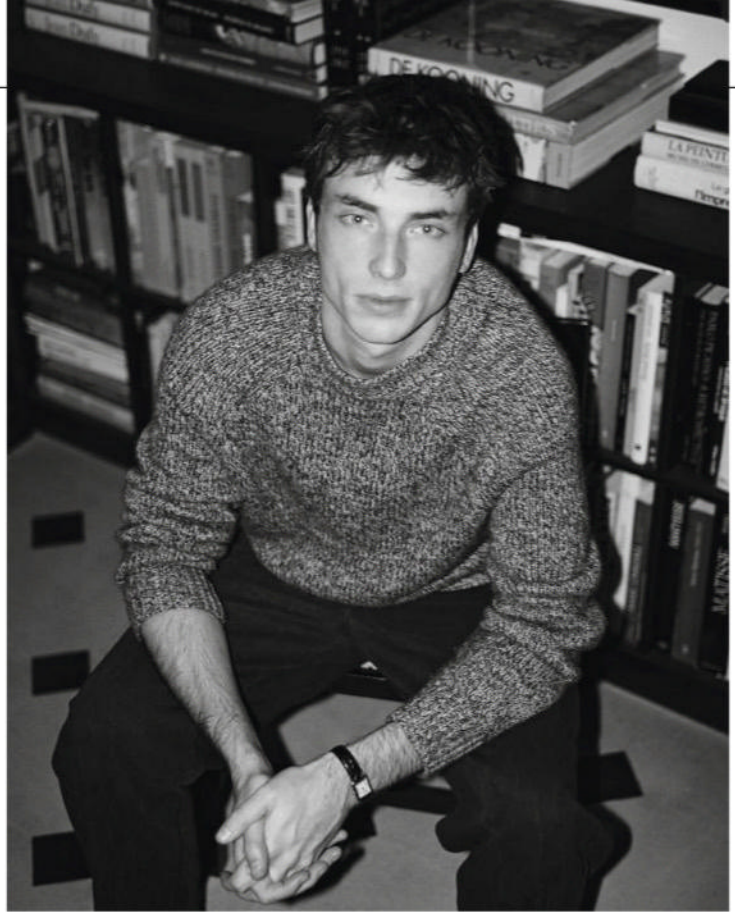
VICTOR MALZAC

POÈTE ET ROMANCIER, 29 ANS

PLAISIR DE DÉCEVOIR. À la sortie de son dernier roman, *Le Monstre mur* (Les Corps conducteurs), en janvier, *Le Monde* a parlé de lui comme du « jeune prodige des lettres françaises qui porte l'élan vital de toute une génération ». Romancier, poète, il défend une écriture folle, syncopée, orale. « J'aime décevoir les attentes d'un lectorat traditionnel. »

VERS. Venu de Montpellier, il découvre la poésie contemporaine au moment d'entrer en hypokhâgne. *L'Herbe* (Cheyne), son premier recueil de poésie publié à 24 ans, lui vaut le prix de la Vocation en 2021. Normalien, il planche en ce moment sur son prochain roman ainsi que sur une thèse consacrée à l'écrivain belge Eugène Savitzkaya.

TERMINATOR. *Créatine*, son premier roman, est un monologue halluciné et hilarant d'un narrateur bodybuildé, mythomane, masculiniste, dont on ne sait pas s'il veut ressembler à son idole Arnold Schwarzenegger ou juste devenir « le plus grand sportif de la région Poitou-Charentes ».



MARCELLIN BOYER

DIRECTEUR ARTISTIQUE, 27 ANS

LAINE. Embauché comme architecte des boutiques Yves Salomon, il a lancé la branche édition de mobilier de la marque de prêt-à-porter. Il expose ainsi des objets de Carlo Bugatti, réédite des meubles dessinés par Pierre Chapo et propose même ses propres créations, comme des canapés en peau d'agneau au poil tissé.

CHALUMEAU. En Bourgogne, ses parents étaient à la tête d'une entreprise d'artisans du bâtiment. Ils lui ont laissé un atelier dans lequel il se met à peindre et à construire des objets : chaises en bois, tapis, lampes en métal. Il apprend dans son coin, en regardant des vidéos sur YouTube.

ENCHÈRES. En parallèle de ses études d'architecture et de design à l'Institut des Arts appliqués de Paris, il est mannequin pour Saint Laurent, Louis Vuitton, Margiela, Lanvin. Il part aux quatre coins du monde, mais écume, quand il a le temps, les maisons de vente du 9e arrondissement pour constituer les débuts de sa collection. Tableaux, statues… Il doit désormais refréner sa fièvre acheteuse parce que son appartement déborde.

NOAM SINSEAU

HUMORISTE, 27 ANS

BÊTE DE SCÈNE. Son spectacle *Makoumè Superstar* est en tournée dans toute la France. Makoumè ? « Pédé », en créole. Superstar ? C'est ce qu'il est. Micro en main, il dénonce homophobie et racisme à coups de vannes bien senties : « À Nice, ils sont racistes alors qu'ils portent des tongs. » Et soudain, il vogue, scande ses poèmes. D'abord parce qu'un stand-up de 45 minutes l'ennuierait, ensuite « parce qu'il est trop doué pour cacher ses talents à son public », s'amuse-t-il.

MOTEUR. Quand il n'est pas sur scène, il juge les candidats de l'émission *Drag Race* France, tourne une série pour M6, *Triple Je*, et décroche son premier rôle au cinéma dans *La Maison des femmes* de Mélisa Godet. « J'étais stressé. Je commençais à jouer à "moteur" alors qu'il faut commencer à "action". »

ACTION. À la rentrée, il sera à l'affiche de l'Européen. Un rêve de plus pour l'enfant pointé du doigt dans la cour de récréation. Déjà, il aspirait à la célébrité. Non pas par vanité mais comme échappatoire idéale : « J'adorais voir des stars comme Beyoncé et Lady Gaga car elles sont libres de faire ce qu'elles veulent, s'habiller comme elles veulent, aller où elles veulent. »

CLARA MOUSSEIGNE

DANSEUSE, 22 ANS

FULGURANT. Petit rat à 10 ans, engagée dans le corps de ballet à 16, elle est aujourd'hui l'un des grands espoirs de l'Opéra de Paris, après avoir obtenu en 2023 le prix Carpeaux. Début 2026, elle est promue « Première danseuse », dernier grade avant celui d'étoile.

PIROUETTES. Elle a grandi à Paris puis à Londres, auprès d'une mère japonaise et d'un père français qui lui ont inculqué l'amour de la musique et du sport. Elle a pratiqué la natation, la gym et le judo, mais se souvient avoir toujours dansé, « même quand j'étais dans le ventre de ma mère ».

À L'AFFICHE. Après avoir dansé le rôle de Juliette amoureuse de son Roméo, elle tient en ce moment le haut de l'affiche dans La Bayadère. Ses rêves ? Se glisser dans les chaussons d'Odette dans *Le Lac des cygnes* et de Kitri dans *Don Quichotte*. « Ce qui me faisait rêver, c'était d'avoir des personnages différents, donc vivre des vies complètement différentes. »

ANJA WINKELMANN, JULIEN BENHAMOU, JEAN-FRANÇOIS ROBERT, JORDAN SAPALLY, AUBANE NESTY

JULIE ROSET

CHANTEUSE LYRIQUE, 29 ANS

MET. Après avoir été formée à la prestigieuse Juilliard School, où elle passe deux ans, elle a remporté le concours Laffont du Metropolitan Opera de New York. Elle a déjà chanté à l'Opéra de Paris, au Festival d'Aix-en-Provence, et a dernièrement interprété Sophie dans *Werther* de Jules Massenet, à l'Opéra-Comique.

SANS CONTREFAÇON. Elle a grandi à Avignon, auprès d'une mère qui lui faisait écouter du classique et des paroliers – Aznavour, Véronique Sanson, Mylène Farmer. Petite, elle se passionne aussi pour les comédies musicales. « Le chant a toujours fait partie de ma vie. » À 5 ans, elle tombe sur une émission de télévision avec Cecilia Bartoli. À la fin, elle se tourne vers sa grand-mère et lui dit : « Plus tard, je veux être opératrice. »

RÉCITAL. Victoire de la musique classique 2025, catégorie Révélation artiste lyrique, elle a sorti début 2026 un album-récital, *M'a dit Amour*, avec la pianiste Susan Manoff. Son rêve désormais ? Monter un festival de musique classique à La Réunion, d'où elle est originaire.

LÉANDRE VIVIER

PÂTISSIER, 30 ANS

CHEF. Meilleur apprenti de France en 2013, il est passé par le Ritz, le Peninsula et le George V, et a remporté l'émission *Qui sera le prochain grand pâtissier ?* sur France 2. Désormais à la tête d'une brigade de dix personnes à l'hôtel Burgundy à Paris, il a été désigné pâtissier de l'année 2026 par « La Liste 1000 ».

SUGAR FREE. Originaire du Mans, il commence la pâtisserie avec sa nourrice, à base de pâtes à choux et de gâteaux au yaourt. À neuf ans, il réussit des glaces, des fraisiers et des opéras. Il dit avoir découvert « l'amour du geste » lors de son stage de 3e dans une boulangerie de quartier. Aujourd'hui, il cite comme pâtisserie signature sa tarte citron shiso et assure ne jamais prendre de dessert au restaurant. « Je suis beaucoup plus salé que sucré. »

DOUBLE VIE. Après avoir réalisé plusieurs courts-métrages présentés dans des festivals internationaux, il est en cours d'écriture de son premier long métrage. « J'ai vraiment ces deux métiers en parallèle. Mais un jour, il faudra peut-être choisir… »

CLÉMENCE ALLIETTA

DOCTORANTE EN PHYSIQUE, 24 ANS

PANACHE. Benjamine des jeunes lauréates de la Fondation L'Oréal-UNESCO pour les femmes et la science en 2025, elle étudie l'atmosphère au sein des panaches de fumée des mégafeux à partir de données satellitaires. Sa mission : anticiper la formation d'orages.

GÉNIE. Si la scientifique en est déjà à sa troisième année de doctorat à l'École nationale de l'aviation civile (ENAC), c'est parce qu'elle a sauté deux classes. Pour la suite, elle se verrait bien rejoindre un institut de recherche comme le Centre national d'études spatiales (CNES).

BONNE ÉTOILE. Elle avoue encore rêver de devenir astronaute. En CE2, elle rédige une lettre à Claudie Haigneré, qui lui répond. Le destin veut que leurs chemins se recroisent alors que la première femme française à être allée dans l'espace donne une conférence au CNES. « Elle continue à encourager les jeunes filles à faire du spatial, et elle le fait bien. »

MIEL ABITBOL

INFLUENCEUSE, 18 ANS

LE CHÂTEAU. Elle est devenue la porte-parole d'une jeunesse en souffrance. En 2024, elle a fondé l'application Lynnk, aux côtés de son père et de la psychiatre Claire Morin, pour aider les jeunes à prendre soin de leur santé mentale. Le principe ? Un journal intime que l'on peut partager avec un « adulte de confiance ». Son engagement lui a valu une invitation à l'Élysée en juillet dernier.

ANNÉES NOIRES. Après une enfance à San Diego, elle arrive à Paris à l'adolescence. Mais les années collège se passent mal. Harcèlement, *revenge porn*, dépression… « J'ai tout encaissé toute seule et j'ai fini à l'hôpital après une tentative de suicide. »

PINCEAUX. En parallèle de son activité de « lobbyiste de la santé mentale », elle peint. Une passion qui l'a accompagnée lors de ses moments de douleur. « Ça m'a beaucoup aidée dans ma guérison. »

ROMAIN ZARAZAGA

CHEF CUISINIER, 29 ANS

BIBENDUM. En janvier 2025, il ouvre son premier restaurant, baptisé Lueurs, à côté d'Angers. Un an plus tard, il décroche le trophée Jeune Talent Gault & Millau, puis sa première étoile Michelin.

TOUR DE FRANCE. Dès sa prime jeunesse passée à Annecy, il est obsédé par la cuisine. « En cours d'anglais, au lieu de réviser les verbes irréguliers, je m'entraînais à faire des cornets de pâtisserie avec des feuilles. » Il a 12 ans lorsque des amis de ses parents l'emmènent dans les cuisines du Belvédère, un restaurant étoilé. Il y retourne pour son stage de 3e, puis enchaîne les établissements de prestige : le Clos des Sens de Laurent Petit, Les Flocons de Sel à Megève et la maison Troisgros près de Roanne.

DANS LA SAUCE. Son restaurant, dans un manoir du XVIIIe siècle, se veut intimiste. Vingt-cinq couverts maximum, menu imposé. Mais il est sans cesse modifié : « Quand un de nos plats est abouti, c'est le moment de le changer. » Sa partie préférée ? Les sauces. « C'est l'âme des plats, le vecteur d'émotion le plus direct. »

NONO LA GRINTA

RAPPEUR, 20 ANS

TRIOMPHE. Quand il sort son premier EP en 2025, *Restart*, le Parisien ne se doute pas qu'il détient l'hymne de la capitale. Le glorieux refrain : « Paris, c'est magique, j'aime trop ma ville / Ça bouge de tous les côtés », devient viral. Ousmane Dembélé et Bradley Barcola, stars du Paris Saint-Germain, le diffusent sur Instagram. Le 31 mai, le club remporte sa première Ligue des champions et le rappeur est invité à performer au Parc des Princes avant le coup d'envoi. Il décroche un single de diamant.

MIAOU. Pas question de s'arrêter là. Après tout, « grinta » se traduit par détermination, hargne. Son Olympia affiche complet à quelques jours de la sortie de son premier album, le 22 mai : *Black Cat*. Hommage à ses racines égyptiennes.

SHOWMAN. Enfant, Noé se produit déjà sur scène. Dans son salon. La veste de son père sur le dos, il incarne son idole Michael Jackson devant sa famille. En 2019, son goût pour le show se confirme lors d'un concert organisé dans son quartier par la mairie du 19e : « C'était beaucoup d'émotions, les gens criaient en rythme alors qu'ils ne connaissaient même pas encore mes sons. »

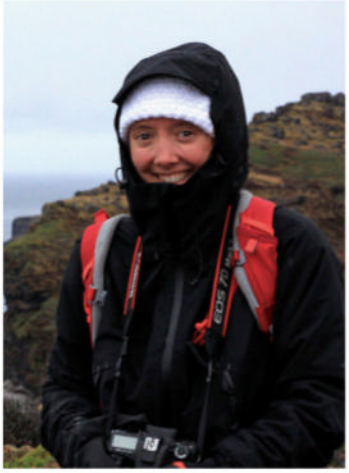
MATHILDE CHEVALLAY

DOCTEURE EN BIOLOGIE MARINE, 28 ANS

GRAND BLEU. Si elle se souvient aussi bien de la remise du prix Jeunes talents L'Oréal-UNESCO 2024, c'est parce qu'elle avait lieu deux semaines avant la soutenance de sa thèse : le comportement des prédateurs marins dans l'océan Austral. « Comprendre cet écosystème est essentiel car il est très en danger à cause du changement climatique. »

ABÎME. Un an avant, sa plus grande découverte est publiée dans la prestigieuse revue scientifique américaine *PNAS* : sous l'eau, les éléphants de mer, capables de plonger à plus de mille mètres de profondeur, chassent comme des félins malgré leur poids, qui peut aller jusqu'à 4 000 kg.

PRENDRE LE LARGE. Cette Savoyarde a façonné sa passion pour les animaux en grandissant entre la montagne et le lac Léman. Après son doctorat, elle retourne dans la petite école de son village afin de sensibiliser ses quatre-vingt élèves au monde marin. Une vocation est née. Elle met ses recherches en pause pour donner des conférences et planche sur un livre documentaire pour enfants.



AGENCE BRUNET-MONIÉ, MARION BERDAH, TEMPLE OFFICE

SONIA BICHET

POISSONNIÈRE, 30 ANS

C'EST LA MOF. En 2023, elle devient Meilleure ouvrière de France. Une consécration. « Je pouvais enfin dire aux gens qui m'ont découragée dans cette voie : "J'ai peut-être raté ma vie, mais regardez comme je la rate." »

RÉORIENTATION. Ado, cette fille d'une professeure de sport et d'un informaticien de Rambouillet cherche un petit job étudiant pour financer ses sorties. Elle pousse la porte d'une poissonnerie devant laquelle elle passait jusque-là en se bouchant le nez. Elle découvre un métier dur mais passionnant, sans faux-semblants. Son bac S en poche, elle décide de s'inscrire à l'École de poissonnerie de Rungis.

SOUS LES MERS. Après avoir été meilleure apprentie de France, championne du monde des écailleurs et être devenue MOF, elle plonge en dépression. Elle part faire un tour du monde pendant un an à la rencontre de pêcheurs et de confrères, voyage dans dix-neuf pays, cuisine autant pour des ambassades que pour des orphelinats. Elle va désormais ouvrir sa poissonnerie et un restaurant gastronomique à Paris d'ici la fin de l'année.

CHARLES GAUGUÉ

VIOLONCELLISTE, 28 ANS

BOUGIES. Il a joué pour le Gustav Mahler Jugend Orchester, l'Orchestre de chambre de Paris et participé à une tournée d'été aux côtés de Gautier Capuçon. Entre deux concerts Candlelight, il enregistre des EP, livrant notamment son interprétation des *Quatre Saisons* de Vivaldi.

GRAVITÉ. Il a grandi à Paris auprès d'une mère violoniste et d'un père altiste, qui se sont rencontrés à l'Orchestre philharmonique de Radio France. « Dans la famille, on faisait tous de la musique. » Lui commence à cinq ans, passe par le violon, le piano et la clarinette. « Mais l'idée d'un son plus grave me plaisait plus. » Aujourd'hui, en parallèle du violoncelle, il fait du jazz et chante.

LIKE A TEEN SPIRIT. Petit, il est marqué par l'ouverture de *Carmen* et l'*Adagietto* de la Symphonie n°5 de Mahler. Mais ce fan d'opéra et de *Tosca* de Puccini continue d'écouter Led Zeppelin et Nirvana.

CLARA BESNARD

CRÉATRICE D'ACCESSOIRES DE MODE, 25 ANS

MÉTAMORPHOSE. Finaliste du concours d'accessoires du 39e Festival de Hyères, elle remporte le prix Hermès des accessoires de mode en créant un collier ras-du-cou à partir d'une ceinture en cuir.

L'UPCYCLING, SA SPÉCIALITÉ. « J'adore travailler avec un matériau qui a déjà une âme. Ce n'est pas qu'une envie de recyclage. » Avec elle, une selle de vélo devient une chaise, des chutes de jante une lampe et de vieilles branches de lunettes font des montures à la pointe de la mode.

TRÈS EN VUE. Tordues, empilées, brisées, ses créations tapent dans l'œil d'Alphonse Maitrepierre, qui lui confie l'accessoirisation de son défilé automne-hiver 2025-2026. Résultat : des papillons en métal rétrofuturistes habillent les yeux des mannequins. Elle rêve d'en faire de même pour Loewe. En attendant, elle s'apprête à dévoiler sa première collection manufacturée avec « Parasite », marque appréciée des artistes Doja Cat et Snoop Dogg.

AYOUB AGOURRAM

STYLISTE, 30 ANS

FUMSECK. Sa cliente, qui répond au nom d'Aya Nakamura, prépare trois concerts *sold out* au Stade de France. Mais il est habitué aux grands rendez-vous. C'est lui qui imagine la chanteuse ornée de plumes dorées aux Jeux olympiques de Paris 2024. L'inspiration lui vient en voyant le phénix de Dumbledore renaître de ses cendres dans le cinquième volet d'Harry Potter.

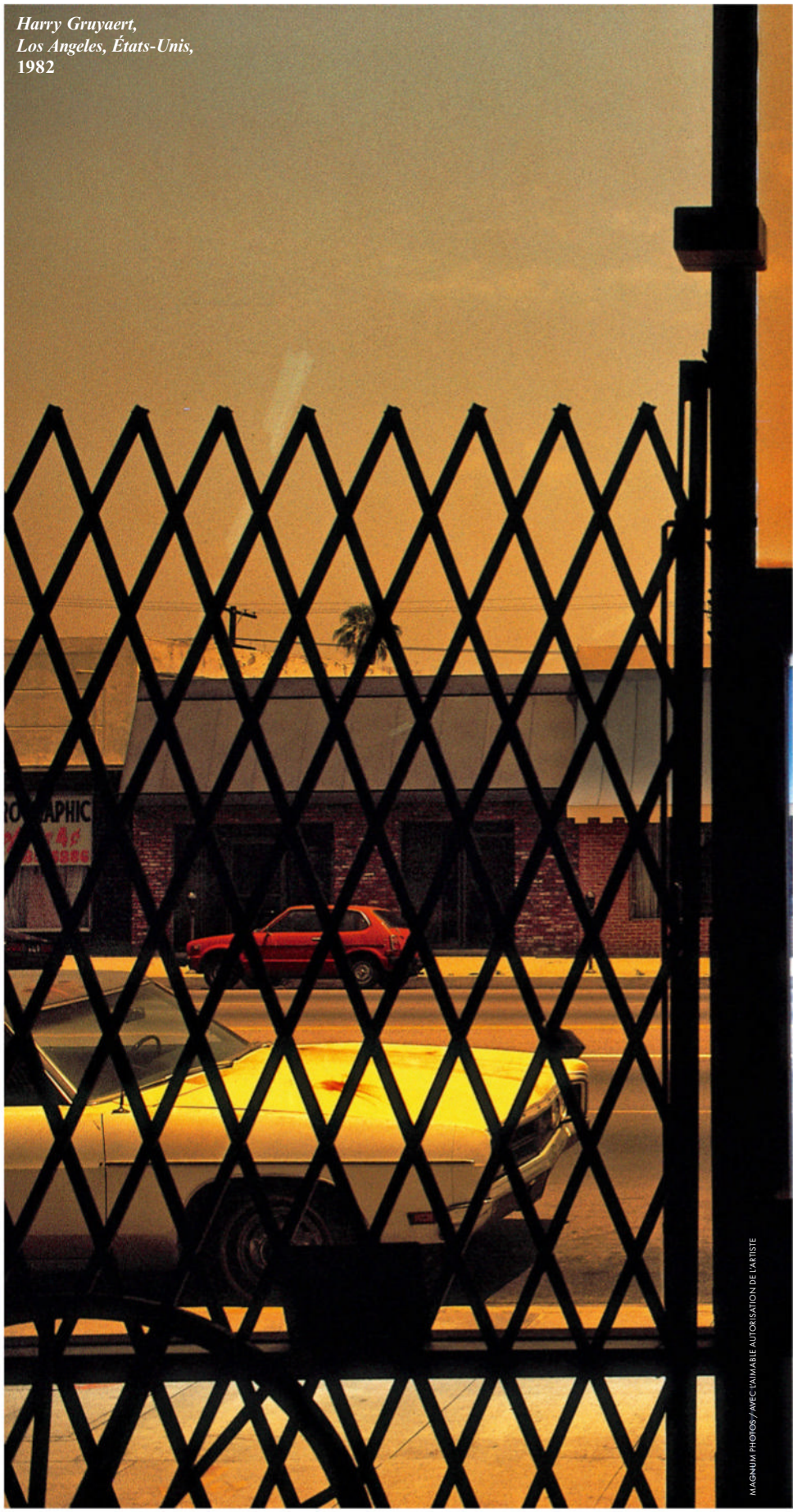
AUTODIDACTE. Sa mère couturière lui transmet le gène de la mode. Il abandonne l'école, où il avoue n'être bon qu'en arts plastiques, et décroche un job de conseiller de vente en prêt-à-porter. Le stylisme, il l'apprend sur le tas. Il sonne aux portes des maisons de mode avec son *moodboard* sous le bras, et anticipe chaque besoin d'une séance photo. Son surnom : Mary Poppins. Dans son sac, on trouve même un cendrier portable.

PASSIONNÉMENT. Son meilleur souvenir ? Le premier Met Gala de l'interprète de *Pookie*, deux ans après leur rencontre. « À la fin, on s'est retrouvés tous les deux et on s'est pris dans les bras. C'était un moment très fort. »

ARLES, LE TEMPS DU REGARD

La 57e édition des Rencontres propose une expérience plus qu'un récit. Six axes, des œuvres majeures, et une même conviction: les images, lorsqu'elles sont mises en relation, savent encore recomposer le réel.

Par Rémy Pasquier



Harry Gruyaert, Los Angeles, États-Unis, **1982**

MAGNUM PHOTOS / AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ARTISTE

OPEN
OPEN

Les Rencontres d'Arles font partie de ces festivals qui pensent la photographie à l'échelle large, sans jamais la réduire. Cette 57e édition, intitulée *Des mondes à relire*, refuse le geste manifeste pour lui préférer une ambition plus discrète mais tout aussi exigeante : restituer la profondeur d'un réel que l'on traverse trop vite. Le pari est clair : faire confiance aux images plutôt qu'aux discours, et les laisser produire elles-mêmes leur puissance de décalage.

La programmation s'articule autour de six axes – *Indépendances*, *Traversées*, *Vies sensibles*, *Relectures*, *Archives incertaines* et *Émergences* – sans jamais les figer dans une lecture unique. Entre Afrique et Méditerranée, archives et présent, documentaire et fiction, les images se répondent davantage qu'elles ne s'expliquent. Cette cohérence traverse les œuvres de figures majeures réunies cette année.

Parmi elles, Paul Kodjo, présenté pour la première fois en France en exposition personnelle, invente dans les années 1970 un photoroman à l'ivoirienne : une romance mise en scène dans l'Abidjan du « miracle économique », où tout semble construit, sans jamais totalement se laisser saisir. Harry Gruyaert, lui, compose un long travelling chromatique de Los Angeles à Delhi : le sujet n'est jamais la destination, mais la vibration des couleurs, la découpe des ombres, la présence anonyme des passants dans l'ordinaire du monde. Martine Barrat, installée à New York depuis 1968, documente Harlem et le Bronx avec une économie de moyens radicale : des corps, une rue, une énergie brute, et une intensité qui tient à peu de choses.

Plus loin, l'exposition collective *Modèle animal*, consacrée à deux siècles de représentations du rapport entre humains et animaux, interroge frontalement la question du vivant et de la sensibilité. On y retrouve notamment Pieter Hugo, dont le regard impose une confrontation directe là où l'on détourne habituellement les yeux. Les images d'Olivier Metzger, elles, jouent une autre partition : une lumière construite comme un rêve sous tension, proche de l'univers de David Lynch, où la beauté s'accompagne toujours d'un léger trouble.

Ce qui relie l'ensemble tient à une même exigence, celle du détail élevé au rang de méthode. Une fois encore, les Rencontres d'Arles rappellent que relire le monde ne suppose ni grand système ni grand discours mais seulement des images tenues. Et le temps de les regarder. □

***Paul Kodjo, Deux femmes homme,* 1971**

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ARTISTE ET LA GALERIE ROUGE ET DES RENCONTRES DU SUD.

***Martine Barrat, Love avant d'aller au Rhythm Club, elle voulait être sûre que son maquillage soit bien mis, Harlem*, 1996**

Olivier Metzger, Alice, **2013**

Carlos Idun-Tawiah, Many Reasons to Live Again [De nombreuses raisons de vivre à nouveau], **2022**

Charlotte Yonga, Dïane, Mahenina et Belly, Antananarivo, Madagascar, 2024

William Klein, Wings of The Hawk, 42e rue, New York, **1955**

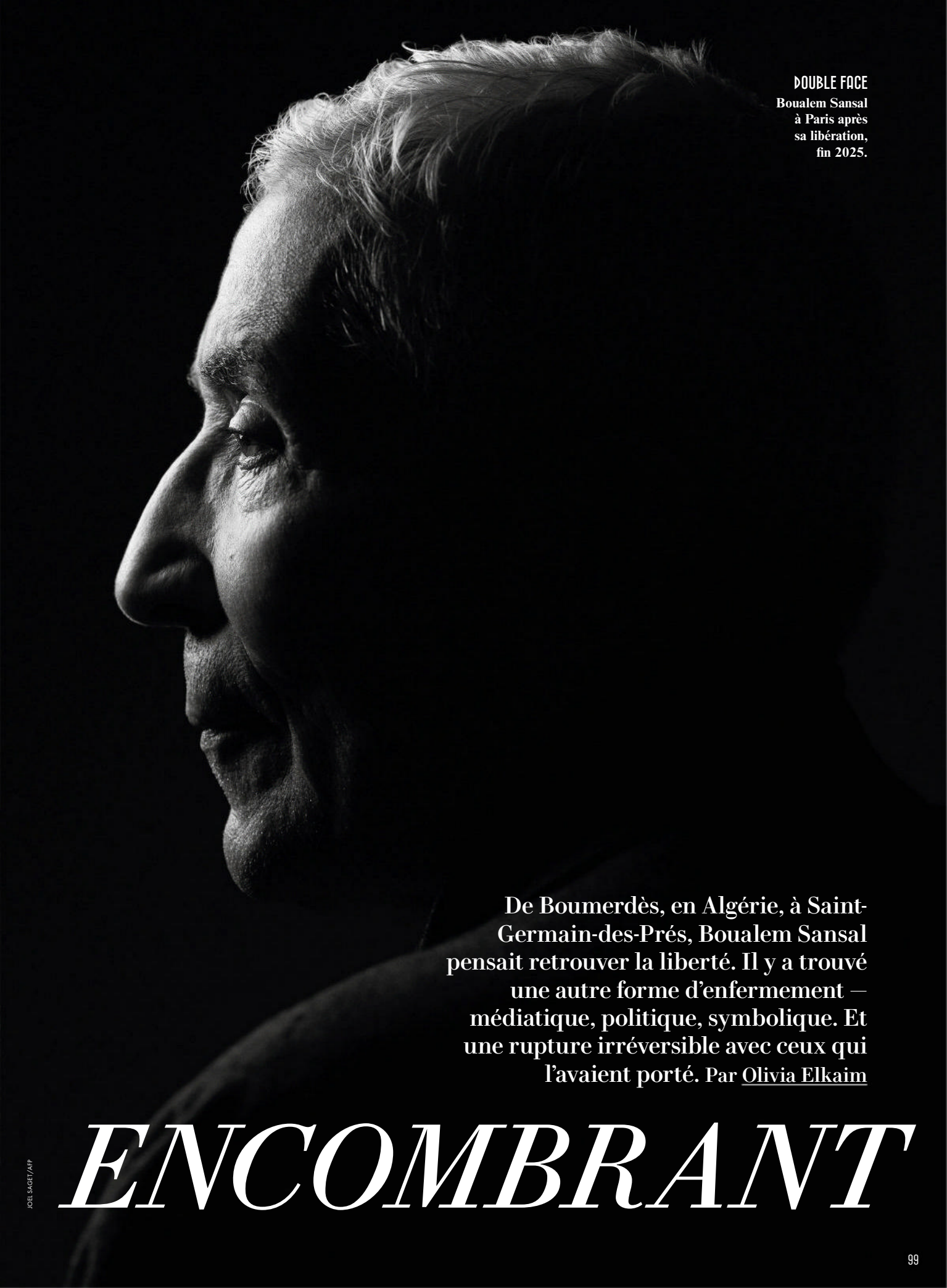
AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ARTISTE, DU WILLIAM KLEIN ESTATE.

***Pieter Hugo, Abdullahi Mohammed avec Mainasara, Ogere-Remo, Nigeria,* 2007**

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ARTISTE ET DE STEVENSON, CAPE TOWN/AMSTERDAM, AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ARTISTE.

Matei Bejenaru, Models_01 : Theobroma cacao L., 2019

UN HÉROS



DOUBLE FACE
Boualem Sansal à Paris après sa libération, fin 2025.

JOEL SAGET/AFP

De Boumerdès, en Algérie, à Saint-Germain-des-Prés, Boualem Sansal pensait retrouver la liberté. Il y a trouvé une autre forme d'enfermement — médiatique, politique, symbolique. Et une rupture irréversible avec ceux qui l'avaient porté. Par Olivia Elkaim

ENCOMBRANT

Tu ne peux pas nous faire ça, Boualem ! Tu ne peux pas faire ça à une maison d'édition qui a toujours été à tes côtés ! Tu ne peux pas bazarder une histoire d'amitié aussi forte que la nôtre ! » C'est la fin de l'hiver 2025, au sous-sol d'un café de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Jean-Marie Laclavetine, éditeur historique de Gallimard, se penche vers celui qu'il surnomme « mon vieux Sachem » pour son look d'indien et la sagesse de ses textes. Boualem Sansal. L'écrivain algérien sort des geôles de Koléa, dans la région de Tipaza. Gracié par le président Abdelmadjid Tebboune, il est libre depuis quatre mois, mais contraint de refaire sa vie en France. Laclavetine, regard tombant et moustache fournie, pressent le pire : son auteur, qu'il a accompagné pendant vingt-sept ans, et pour lequel il s'est tellement battu, est sur le point de signer avec un concurrent, Grasset.

On parle d'un à-valoir qui frôlerait le million d'euros. Nicolas Sarkozy serait intervenu en sa faveur auprès de Vincent Bolloré, propriétaire d'Hachette Livre, troisième éditeur mondial grand public, dont la maison de la rue des Saints-Pères est une filiale. « Je repense sans cesse à cet échange avec Boualem, dans ce bistrot du boulevard Saint-Germain. En fait, tout était déjà joué, le contrat paraphé. Mais il ne me l'a pas dit clairement », soupire l'éditeur.

Très vite, « l'affaire Sansal » a dépassé l'histoire d'amitié trahie pour devenir un dossier politico-national sur fond d'élite germanopratine. Elle est le symptôme d'un monde littéraire en plein bouleversement où, à un an de l'élection présidentielle, Vincent Bolloré joue régulièrement les épouvantails. D'un côté, le milliardaire breton, propriétaire de plusieurs médias d'envergure – CNews*, le Journal du Dimanche,* Europe 1 –, mais aussi de prestigieuses maisons d'édition via Hachette – Fayard, Stock, Grasset –, n'hésite jamais à mettre ses multiples canaux de diffusion au service d'idées radicalement orientées. De l'autre, Boualem Sansal incarne presque à lui seul la relation complexe entre la France et l'Algérie. Depuis les attentats de 2015 à Paris, Sansal-le-laïque met violemment en cause les religions et le régime militaire de son pays. En amalgamant Islam et islamisme, il est devenu le héraut (et le héros) de la droite radicale. Pour Vincent Bolloré, la cible est trop belle. Il « veut » Sansal et il va l'avoir. Quitte à se séparer de ceux qui se dressent en travers de sa route, comme Olivier Nora, président de la vénérable maison de la rue des Saints-Pères, licencié quelques jours après l'arrivée de l'auteur algérien dans son catalogue.

Mais que s'est-il vraiment passé en coulisses ? Comment expliquer la trajectoire de Sansal-l'intellectuel, désormais considéré comme un traître par ceux qui autrefois l'encensaient ? Qu'a-t-il à dire de ce tumulte par lui provoqué ? Je lui ai envoyé un message sur WhatsApp. Sa réponse a fusé. « D'accord. Il faudra trouver un lieu calme, de préférence dans le 6e. Vous me confirmez que l'article est exclusivement pour *Vanity Fair* ? » Aucune autre précaution. « Il est d'une naïveté confondante », me confie l'un de ses proches.

Fin mars, je l'attends donc au bar d'un palace parisien. Boualem Sansal a plus d'une demi-heure de retard. Il s'est égaré entre la rue Madame et la rue de Rennes, pourtant voisines. Il me téléphone à trois reprises : « J'arrive, j'arrive, attendez-moi. » Le voilà enfin dans le hall, en basket et tenue de sport noire, un sac à dos à l'épaule. Il me rejoint à petits pas, après un rendez-vous avec son « ami » Eric Zemmour, et Arnaud Benedetti, politiste conservateur qui, ce jour-là, avait déjeuné avec Marine Le Pen. Il me parle d'emblée de son « ami » Philippe de Villiers, pilier de CNews, dont les réflexions sur la France sont publiées par Fayard (filiale du groupe Hachette), avec qui il s'apprête à faire la une du *Journal du Dimanche* bras dessus bras dessous.

J'avais préparé une liste de questions sur ses affinités politiques, la dédicace de son prochain livre à Jordan Bardella, leader du Rassemblement national, le travail avec son nouvel éditeur. Inutile. Devant un verre de jus d'orange, Sansal part bille en tête : « Je vais attaquer Tebboune par mes paroles, mes écrits. Tout ça, ça va constituer un dossier de justice. Je veux aller devant la justice internationale, le faire convoquer et juger. » Une gorgée et il reprend : « Il fallait que je raconte pour comprendre, essayer de retrouver les souvenirs de ce que j'ai vécu pendant ma détention. Alors que je suis en train d'écrire, je me dis : je ne peux pas publier ça chez Gallimard. Ils ne m'ont pas défendu comme j'aurais voulu qu'ils me défendent. C'est-à-dire dans la dignité, pas dans la négociation avec un régime criminel. » Quand je l'interromps pour le questionner, il s'agace : « Vous me faites perdre le fil ! » Il veut dérouler son récit sur Gallimard. Je note en silence. »

HENRIQUE CAMPOS / HANS LUCAS VIA AFP, GETTY IMAGES, JOEL SAGET/AFP

LIVRE OUVERT

1. Les bureaux de Gallimard pendant l'incarcération de Boualem Sansal. 2. Antoine Gallimard à la tribune, pour un événement organisé en soutien à l'écrivain, à l'Institut du Monde Arabe, le 18 février 2025. 3. Sur la plage de Boumerdès, le 27 août 1999. 4. Une affiche devant les grilles de la mairie du 16e arrondissement de Paris. 5. Avec son épouse Naziha lors de la remise du prix Cino-del-Duca, le 4 décembre 2025.

L'histoire commence à la fin des années 1990. Boualem Sansal a 50 ans. Cet ingénieur passionné par *1984*, le chef-d'œuvre dystopique de George Orwell, cultive le « vice des livres ». L'écrivain engagé Rachid Mimouni le pousse à écrire. Alors, Sansal rédige secrètement des textes sur l'impasse dans laquelle se trouve son pays. Au fil du temps, la dénonciation contre le pouvoir se fait de plus en plus frontale. Il veut saisir d'où vient la violence de la « décennie noire ». Ses écrits circulent parmi des proches, mais ne sont pas destinés à être publiés. Puis lui vient l'idée d'un roman policier. À travers l'enquête d'un vieux flic sur un double assassinat, il dresse un réquisitoire contre la corruption des élites, l'islamisme, la détresse de ses compatriotes, les relations obscures entre les dirigeants et les assassins islamistes. Il envoie les feuillets à la seule maison d'édition française qu'il connaisse, la plus prestigieuse : Gallimard.

Rue Sébastien-Bottin, le jeune Laclavetine reçoit une enveloppe kraft timbrée qui vient d'Algérie. À l'intérieur se trouvent les pages de ce qui deviendra *Le Serment des barbares* : « ...des chiens efflanqués, inquiétants avec leur pelage en forme de balai usé, jouent aux terroristes ; pas convaincants pour deux sous, ils tournent dans les murs en grognant, la gueule dégoulinante d'une bave verte de végétariens malgré eux, soi-disant prêts à se ruer sur tout ce qui est de chair et de sang... » L'éditeur est soufflé : « J'ai été ébloui par son style et par ce que l'homme incarnait. » Il en est sûr : Gallimard a déniché l'héritier d'Albert Camus. Il faut vite le « signer », avant la concurrence. « C'est le roman que nous attendions », dit-il au « jeune » auteur, de l'autre côté de la Méditerranée. Il faut imaginer la joie pour un primo-romancier de recevoir le contrat bordé du liseré rouge Gallimard. Le début de la gloire. Sansal se retrouve propulsé dans le prestigieux catalogue de neuf mille auteurs, entre Saint-John Perse et Madame de Sévigné.

Mais la lettre d'acceptation le plonge aussi dans l'angoisse. Il va sortir de l'anonymat alors que, dans son pays, se multiplient les assassinats contre les opposants. Va-t-il être obligé de quitter sa maison de Boumerdès, à l'est d'Alger ? Devra-t-il s'exiler en Europe ? Est-ce vraiment une si bonne idée de publier ce texte ? Il hésite. Gallimard lui propose de se choisir un pseudonyme. Finalement, le roman paraîtra à la rentrée littéraire de 1999 sous son véritable nom. Ce premier livre vibrant est sélectionné sur les listes des plus grandes récompenses littéraires, dont le prix Goncourt. Par la suite, Jean-Marie Laclavetine travaille sur tous les manuscrits de l'auteur. « J'ai été le seul interlocuteur de Boualem chez Gallimard jusqu'à son incarcération... » souligne-t-il.

L'éditeur est de tous les succès : le prix RTL-Lire pour *Le Village de l'Allemand* (2008), le grand prix du roman de l'Académie française pour *2084 : la fin du monde* (2017). Les chiffres de vente s'envolent. Les traductions se multiplient. Au fil des publications, les lecteurs découvrent sa force romanesque et sa langue voluptueuse. Me revient ce passage de *2084* : « À la fin des fins régnera le silence et il pèsera lourd, il portera le poids des choses disparues depuis le début du monde et celui encore plus lourd des choses qui n'auront pas vu le jour faute de mots sensés pour les nommer. » Sansal-le-conteur est aussi un homme de dialogue entre le monde arabe et Israël, l'un des rares intellectuels algériens à se rendre au salon du livre de Jérusalem. Il endosse le rôle moral de celui qui reste vivre au pays tout en critiquant la politique spectacle d'Abdelaziz Bouteflika, puis celle d'Abdelmadjid Tebboune.

En quelques années, l'écrivain se retrouve dans le viseur des autorités. Dès 2003, il est limogé de son poste au ministère du Commerce et de l'Industrie. Naziha, sa seconde épouse, est poussée à la démission de son poste de professeure. Mais il n'a pas peur. Il continue de vivre dans sa maison de Boumerdès où il aime tant bricoler. La relation se tend entre la France et son ancienne colonie. Ses prises de position sur le rôle de l'islam politique ravissent la droite radicale. Le journal réactionnaire *Frontières* le sollicite, il répond à des interviews. Ses soutiens de gauche et Jean-Marie Laclavetine tiquent. L'écrivain qu'ils pensaient aussi modéré qu'Albert Camus est-il en train de virer de bord ?

Lui se veut libre, au point de déclarer à ce magazine que l'Ouest algérien faisait partie du Maroc au moment de la colonisation française. Une position hautement inflammable. À Alger, son sort est scellé. En novembre 2024, après un séjour promotionnel à Aix-en-Provence, il rentre chez lui. Les séides du pouvoir l'arrêtent sur le tarmac de l'aéroport algérois, lui enfilent des menottes et une cagoule, et l'emmènent de nuit vers une destination inconnue. Il me raconte : « Des civils m'ont emmené dans un lieu secret. Je ne savais pas où j'étais... Je n'étais pas en prison, j'étais nulle part. Même maintenant, je ne sais pas où se trouve ce lieu. Au bout de six jours, on me sort de mon trou. J'étais resté tout ce temps dans l'obscurité. Je ne voyais plus rien. Pendant une bonne heure, je me suis dit : "Ce n'est pas possible, je suis devenu aveugle." » Sur Europe 1, il donne d'autres détails avec une pointe de forfanterie : « Eh les gars, vous allez me tuer où ? » leur aurait-il envoyé. « J'ai passé six ou sept jours là-dedans. Personne ne m'explique ce qui se passe, pourquoi je suis là. Toutefois, j'ai eu plus tard des explications : ils voulaient créer un état de sidération en France. Tout le monde cherchait Boualem Sansal, que ce soit en France ou en Algérie. » Il finit par être déplacé dans le quartier de très haute sécurité de la prison de Koléa, avec les condamnés pour terrorisme, dans une cellule de six mètres carrés.

« Des civils m'ont emmené dans un lieu secret. Je ne savais pas où j'étais... Je n'étais pas en prison, J'ÉTAIS NULLE PART. »

BOUALEM SANSAL

À Paris, c'est l'effroi. À tous les étages de la rue Sébastien-Bottin, on craint le pire : la torture et les maltraitances sur un homme de 80 ans, fatigué et malade d'un cancer. « Comment va-t-il tenir ? » s'inquiète Antoine Gallimard. Le PDG se mobilise pour défendre cet auteur si attachant qui, à chaque visite, offrait des dattes à son attachée de presse et aux secrétaires. Il se démène pour que *Le Village de l'Allemand* soit adapté au théâtre,

organise une soirée de soutien le 18 février 2025. À l'Institut du monde arabe, il rassemble des écrivains du monde entier, dont Amélie Nothomb, Jonathan Coe et Roberto Saviano. Le journaliste François Busnel ponctue la soirée de lectures de l'œuvre de Sansal, d'intermèdes musicaux et de diffusions d'archives inédites. Le monde littéraire s'oppose à l'arbitraire en brandissant une phrase d'Albert Camus : « Sans liberté, point d'art ; l'art ne vit que des contraintes qu'il se donne à lui-même, il meurt des autres. » On tire le portrait de l'auteur en de multiples exemplaires. Dans chaque bureau de l'hôtel particulier cossu qui abrite la plus sélecte des maisons d'édition françaises s'affiche le visage souriant de « Boualem » en noir et blanc, son air de sioux et son célèbre catogan. Il devient le symbole de la liberté d'expression.

Durant son incarcération, ce n'est pas un, mais deux comités de soutien qui prennent sa défense. Le premier piloté par Gallimard ; le second, à l'opposé de la ligne tempérée de l'éditeur, animé par Arnaud Benedetti. Couronne de cheveux blancs, pantalon de velours, ce politiste conservateur, souverainiste et libéral, veut peser dans la bataille des idées en animant *La Nouvelle Revue Politique*. Pour la libération de Sansal, il réunit des personnalités hétéroclites comme les anciens ministres Jean-Michel Blanquer et Noëlle Lenoir, ou encore Xavier Driencourt, ambassadeur de France en Algérie (de 2008 à 2012, puis de 2017 à 2020), conseiller du Rassemblement national sur sa politique étrangère. Ce comité-là choisit une ligne de combat contre Tebboune. « La position consistant à ne rien faire qui puisse froisser le pouvoir algérien ne fonctionnait pas, m'explique Benedetti. On voulait parler fort pour presser les autorités françaises à hausser le ton. »

« Quand je lui dis qu'il est instrumentalisé, Boualem devient fou. Je pense qu'il est devenu

L'ARABE UTILE DE L'EXTRÊME DROITE. »

JEAN-MARIE LACLAVETINE

Les deux comités se déchirent et Sansal-le-symbole devient un enjeu pour le RN. Jordan Bardella, député européen, le propose comme candidat au prestigieux prix Sakharov pour la liberté de l'esprit. Antoine Gallimard fulmine. Il demande à Naziha son avis avant de publier un communiqué de presse : il refuse net la nomination de l'embastillé. « Il a parlé pour moi ! s'énerve Sansal en tapant sur la table. Moi, j'aurais accepté. Ma femme n'y connaît rien. » Jean-Marie Laclavetine se désespère : « Quand je dis à Boualem qu'il est instrumentalisé par ces gens, il devient fou. Moi, je pense qu'il est devenu l'arabe utile de l'extrême droite. » Ces mots suintent le dépit éprouvé par l'éditeur de gauche qui, dès la mi-mars, écrit une lettre ouverte à son ami dans *Libération* : « Voilà, tu as largué les amarres, je te regarde t'éloigner. Bonne route, mon vieux Sachem. Ne te perds pas. »

Pourtant, lorsque Sansal est libéré en novembre 2025, Gallimard l'accueille de manière chaleureuse. Une soirée réunit le gratin des éditeurs, des journalistes et des auteurs de la maison sous les ors de son hôtel particulier. On trinque au champagne, on entoure « Boualem » et les selfies circulent sur Instagram. Les supporters du second comité de soutien – celui d'Arnaud Benedetti – restent à la porte. Ils enragent de ne pas pouvoir saluer celui qu'ils célèbrent comme un Edmond Dantès contemporain. Il leur faut plusieurs semaines pour se procurer l'adresse où il est hébergé et lui font livrer un téléphone portable. Le lien est établi. Progressivement, Sansal se détourne de Gallimard et ne jure plus que par ses nouveaux amis.

Un observateur du milieu littéraire – présent à tous les événements organisés par Gallimard – s'interroge : où est passé l'écrivain algérien qu'il fréquentait jadis ? Est-il possible qu'il soit sous l'emprise psychologique des milieux de la droite radicale française ? Sansal balaie cette question : « Moi, je suis libre, j'ai des copains dans tous les milieux, je ne suis pas sectaire. » Qui sait ce qu'il se passe dans la tête d'un homme après une année entière à la main du président Tebboune ? Il a certes recouvré la liberté. Mais sa villa à Boumerdès lui a été confisquée. Sa retraite d'ingénieur et de haut-fonctionnaire, son téléphone, son ordinateur, sa nationalité lui ont été retirés. Contre sa volonté, il a arraché son épouse à sa patrie et ses repères, à ce territoire où habite sa famille. Y retourner un jour ? Impensable au regard de la tension géopolitique.

La situation est cruelle, d'autant que ce n'est pas la première fois que Boualem Sansal perd sa maison. Dans son enfance, à plusieurs reprises, il a changé de foyer et de ville. Il a fini par grandir dans le quartier cosmopolite de Belcourt, à Alger, avec pour voisine... la mère d'Albert Camus. En 2003, un séisme engloutit son logement, on le croit mort sous les gravats. À 81 ans, Sansal doit à nouveau s'imaginer un avenir. Certes, il séjournait plusieurs fois par an à Paris depuis trois décennies, jamais avare d'une rencontre avec ses lecteurs et les journalistes. Mais chez lui, c'était Boumerdès, son ciel bleu éclatant et l'air parfumé de jasmin. À Paris, il n'a aucune habitude. « Ma vie est là-bas, je n'ai jamais vécu en France » insiste-t-il.

Face à moi, dans ce bar de palace parisien, Sansal semble désorienté. Il me parle du livre qu'il écrit, « une bombe ». Le publier chez Gallimard ? Impossible, pour des « raisons idéologiques ». Il s'explique : durant sa détention, l'éditeur a adopté une ligne de défense qu'il juge trop proche de celle du quai d'Orsay. Il aurait préféré qu'il cogne contre le régime d'Alger, comme le comité animé par Benedetti et comme lui-même s'y emploie depuis toujours. Après sa libération, qu'il dîne avec Jean-Noël Barrot, ministre des Affaires étrangères, avec Emmanuel et Brigitte Macron, ou son éditeur, on lui demande de « ne pas faire de vagues ». Et pour cause : Christophe Gleizes, écrivain, journaliste spécialiste du football africain (qui signe dans *Society* et *So foot*), croupit toujours derrière les barreaux, de l'autre côté de la Méditerranée. Sansal ne doit pas entraver le processus diplomatique avec des propos qui seraient jugés tapageurs. Lui se dit ↠

qu'il est passé des geôles de Koléa à une prison dorée. « Un ordre vient d'en haut : il faut le museler, croit-il savoir. Il est en train de nous gêner dans une négociation avec le gouvernement algérien. Il faut le faire taire, ou alors il faut qu'il tienne un discours mesuré. Macron lui-même me l'a dit. »

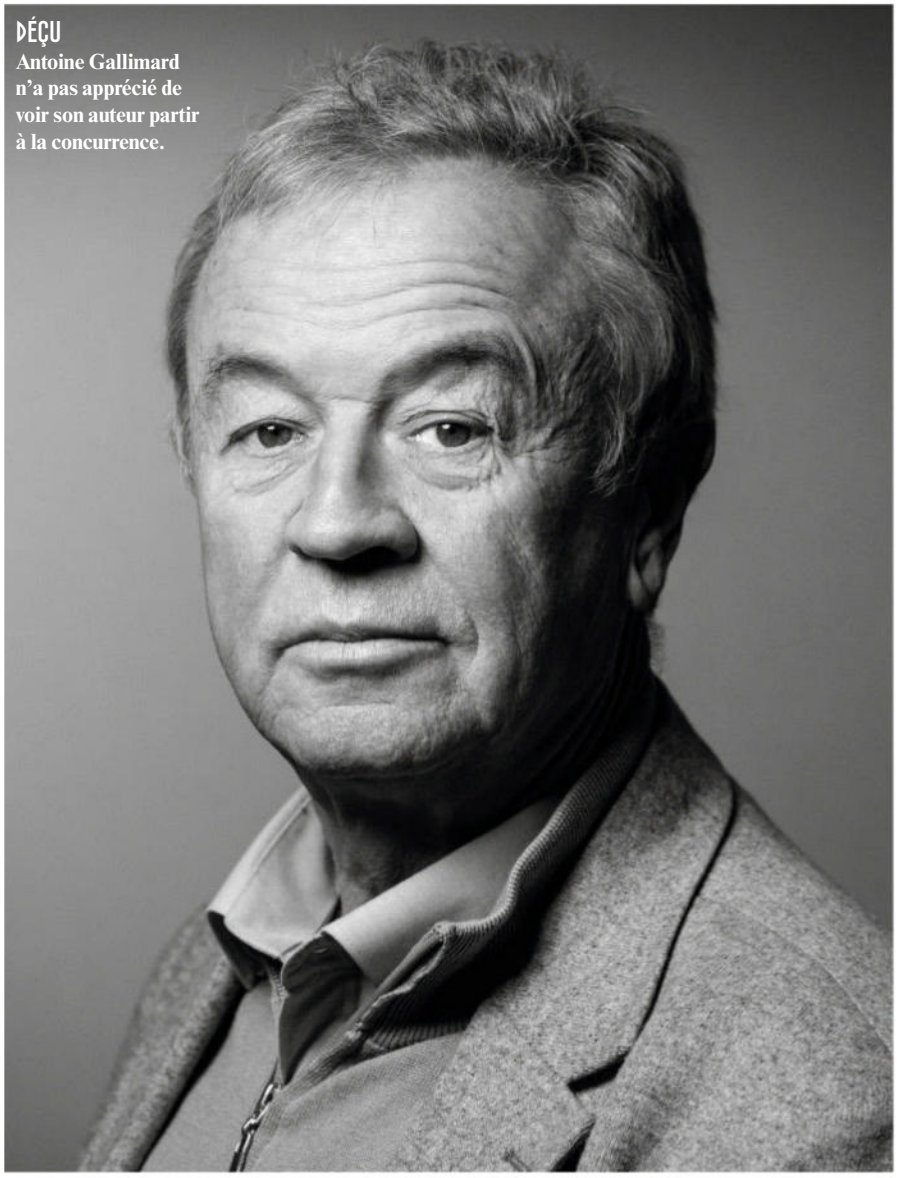
Mais il y a autre chose, m'assure-t-il. Loin de considérations idéologiques, il ne parvient pas à surmonter un « différend personnel » et très matériel avec Antoine Gallimard. Il ne veut pas m'en parler, non, mais finit quand même par me donner des détails. S'il est logé gracieusement au dernier étage de son hôtel particulier du 7e arrondissement, il a l'impression de gêner. « La gouvernante ne nous faisait pas à manger, personne ne se souciait de savoir si j'avais de l'argent ou simplement accès à mon compte en banque. Je me suis senti misérable. » Sa femme a débarqué en France avec deux valises. Il n'a pas de vêtements, prétend posséder pour seules chaussures ses sandalettes de prisonnier. Il raconte devoir quémander 500 euros à son conseiller bancaire, « un Marocain adorable qui m'a rendu un fier service », pour payer ses courses.

Quatre mois plus tard, Antoine Gallimard doit récupérer l'appartement pour une de ses filles en plein divorce. Il ne peut plus abriter son auteur. « Il m'a demandé de partir sous huitaine », s'étrangle Sansal. Si le PDG cultive le charme discret de la bourgeoisie, ses manières peuvent aussi paraître brutales. Sansal se sent jeté à la porte. Naziha sanglote. Où vont-ils vivre désormais ? « Je suis un SDF, tu comprends ? Je suis un SDF ! » répète-t-il à Laclavetine pour justifier sa volonté de rejoindre Grasset. À qui n'a connu ni l'exil ni le déclassement, cette crainte peut paraître irrationnelle. « J'ai songé qu'il dramatisait sa situation matérielle », me raconte l'éditeur. L'intellectuel vient de recevoir le prix Cino-del-Duca, l'un des mieux dotés au monde, assorti de 200 000 euros. Il a été élu à l'Académie française au fauteuil de l'historien Jean-Denis Bredin. Son roman *2084 : la Fin du monde* s'est écoulé à plus de 270 000 exemplaires en grand format et 105 000 en poche, des chiffres de vente colossaux sur un marché du livre en berne.

« J'ai ouvert les yeux sur les pratiques de mon éditeur, se plaint l'écrivain. Dès que vous parlez d'argent à Antoine, il voit rouge. Moi, j'avais toujours signé mes contrats sans les lire. C'était un tort. » Certes, Gallimard n'est pas connu pour sa générosité. Ses auteurs se paient du prestige que représente une publication dans la collection blanche. Jean-Christophe Rufin et Marc Dugain, plumes stars, l'ont quitté pour des maisons plus commerciales. « Antoine pense que les écrivains qu'il édite doivent être ses serviteurs », raille un romancier sous couvert d'anonymat (on ne sait jamais). J'ai pourtant eu accès au contenu des contrats de Boualem Sansal : les pourcentages perçus sur les ventes dépassent largement les 8 % dont se contentent la plupart des créateurs. Lui se sent lésé. « Antoine m'a proposé 100 000 euros pour mon prochain livre. 100 000 euros ! s'étrangle-t-il. Mais avec ça, je peux m'acheter quoi, à Paris ? Une cave ? »

Depuis son arrivée en France, l'auteur a été reçu à deux reprises par son « ami » Nicolas Sarkozy, dans ses bureaux de la rue de Miromesnil. Ils ont échangé sur leurs conditions de détention respectives – l'ex-président sortait tout juste de la prison de la Santé. Ce dernier lui a vanté les conditions proposées par Fayard qui publie ses ouvrages, dont *Journal d'un prisonnier*. Mais il ne serait pas intervenu directement auprès de Vincent Bolloré, selon les dires de Sansal qui tient à ajouter ne « jamais avoir vu ce monsieur. Je ne connais même pas son visage. »

Toujours est-il qu'Arnaud Lagardère, président d'Hachette Livre, a vent des bisbilles entre l'auteur et Gallimard, par le biais du comité de soutien piloté par Arnaud Benedetti. Un matin de février, le romancier reçoit une invitation à petit-déjeuner



DÉÇU
Antoine Gallimard n'a pas apprécié de voir son auteur partir à la concurrence.

MAGALI COHEN/HANS LUCAS, JOEL SAGET/AFP

sur les Champs-Élysées, dans le bureau du dirigeant : « Il m'a fait envoyer un taxi et très bien reçu. » Il vante les corbeilles de fruits, les viennoiseries, « alors que Gallimard n'est même pas capable de me payer un café, vous vous rendez compte ? » dit-il en cherchant mon approbation. Fayard, Stock, Lattès, Grasset... « Où voulez-vous être publié ? » lui demande Arnaud Lagardère avant de décrocher son téléphone pour appeler Olivier Nora. Une première rencontre est organisée entre le patron de Grasset, l'écrivain et Jean-Christophe Thiery, PDG de Louis Hachette Group. « J'ai pris soin de vérifier longuement que sa décision de quitter son éditeur historique était irréversible, et qu'Antoine Gallimard en avait pris acte, avant qu'il ne soit question de travailler ensemble », affirme Olivier Nora en pesant chaque mot. Lui n'apparaît sur aucune photographie lors des deux cents ans d'Hachette au Palais Brongniart, manifestation en grande pompe à la mi-mars, quand Sansal pose fièrement entre Arnaud Lagardère et Yannick Bolloré, l'un des fils de Vincent et PDG du groupe Havas. Les clichés publiés par le *Journal du Dimanche* officialisent le transfert. « Belle prise de guerre » murmure-t-on entre le Flore et le Select, deux cafés où l'édition parisienne a son rond de serviette. Du service courrier de Gallimard au bureau du PDG, c'est la consternation. Les conditions se révèlent juteuses. Hachette paie le loyer d'un appartement du 6e arrondissement, soit environ 6 500 euros mensuels, pour le couple Sansal. Si l'écrivain conteste le million d'euros, il assume une avance à plusieurs zéros, rarissime dans le secteur. « J'ai vu circuler beaucoup de chiffres fantaisistes. L'à-valoir consenti à l'auteur est proportionné aux espérances de ventes sur les marchés français et étrangers », me dit pudiquement Olivier Nora. Il ne le sait pas encore lorsque nous nous parlons : il ne siègera plus rue des Saints-Pères quand paraîtra, début juin, le récit intitulé *La Légende*, comme Sansal était surnommé par les prisonniers de Koléa.

DÉCHU
L'arrivée de Boualem Sansal chez Grasset a provoqué, en partie, le départ d'Olivier Nora.

C'est mon meilleur texte, un texte dangereux ! » me répète l'écrivain en remballant ses affaires dans son sac à dos. Cela fait deux heures trente que je l'écoute. Son assurance me paraît étrange, tant je sais le doute intrinsèque à tout acte créatif. Ceux qui ont pu en lire des passages disent son livre « mal fichu », « ni fait ni à faire ». Qu'il passe pour un traître et un ingrat aux yeux de Gallimard, d'une partie de ses lecteurs et de la gauche hexagonale, peu lui importe. Lui veut continuer la lutte contre le régime d'Alger, traîner Abdelmadjid Tebboune devant la justice internationale, avec l'appui de l'extrême droite si seul ce bord politique l'étaye dans son combat. Jean-Marie Laclavetine en pleure : « Si j'ai tellement admiré Boualem, c'était pour son insolence et sa liberté. Il dénonçait l'islamisme et l'emprise des religions sur la vie sociale. Il se déclarait athée et maintenant, le voilà soutenu par des grenouilles de bénitier. Il n'est plus du tout l'héritier d'Albert Camus, cela me serre le cœur. »

À Saint-Germain-des-Prés débute une nouvelle ère. Olivier Nora a été licencié mi-avril. Les anciens auteurs « Grasset » réclament la création d'une clause de conscience dans l'édition et la possibilité de récupérer leurs droits, avec l'appui de romanciers tels Emmanuel Carrère (P.O.L) ou Leïla Slimani (Gallimard). Sur plusieurs boucles WhatsApp créées après le départ d'Olivier Nora, ils parlementent et pétitionnent pour la liberté « de ne pas servir ce que l'on réprouve ». Qu'en pense Sansal ? J'ai tenté à plusieurs reprises de le rappeler pour le sonder, sans succès. Je l'entends déclarer sur LCI, à la veille de son intronisation à l'Académie royale de Belgique : « La France, c'est fini pour moi, il me reste quelques mois à tirer dans ce pays et je me casse. » Je suis interloquée. Lassé des polémiques, il quitterait donc le pays qui l'a accueilli après sa libération ? Il m'avait pourtant parlé d'un tout autre plan : « J'ai trouvé un appartement à Versailles, un petit appartement qui n'est pas mal, parce qu'il est dans un quartier boisé... » Je l'avais cru sur parole. □

Phoebe Dynevor, photographiée à Marrakech, porte le collier et la bague Fortitude de la collection haute joaillerie « Mythica » de Louis Vuitton.

DIAMANT BRUT

Révélation de la saison 1 de *La Chronique des Bridgerton*, Phoebe Dynevor prend soin de choisir désormais les rôles qui grattent, les films qui dérangent, les histoires qui marquent. Par Pierre Groppo Photographe Virgile Guignard

C'est une première pour Phoebe Dynevor. À 31 ans, l'actrice s'est imposée avec son rôle de Daphné dans la série *Bridgerton* – l'aînée de la fratrie, promise au mariage – avant d'opérer un virage plus âpre avec *Nature prédatrice*, film climato-catastrophique signé Tommy Wirkola. D'un bal corseté à un village côtier pris en étau entre ouragan et requins, elle traverse les genres avec une aisance presque instinctive. Rien d'étonnant : chez elle, le cinéma est une langue maternelle.

Née près de Manchester, fille d'une actrice et d'un scénariste, elle sait très tôt où se situe son horizon. « À onze ans, je suis tombée sur une annonce de casting : j'ai littéralement harcelé mes parents pour y participer. Ensuite, ils auraient voulu que je poursuive mes études, mais... » L'ellipse dit tout. L'appel du jeu l'emporte, nourri par une cinéphilie vorace et un panthéon intime qui se dessine à mesure des visionnages. Les films de John Cassavetes, notamment *Une Femme sous influence*, avec Gena Rowlands, agissent comme une révélation. « C'est là que je me suis dit : "Waouh, j'aimerais pouvoir faire ça un jour." » Et puis Meryl Streep, bien sûr – caméléon absolu dont elle découvre enfant, fascinée, les métamorphoses dans *Les Désastreuses Aventures des orphelins Baudelaire*. « Je ne savais même pas que c'était la même personne. C'est là que j'ai compris que le métier d'actrice dépassait de loin le simple fait de réciter des répliques. » Les séries britanniques s'emparent vite de ce petit bout de diamant d'Angleterre aux facettes plus complexes qu'il n'y paraît. Elle navigue avec la même précision dans le Londres victorien de Charles Dickens (la série *The Dickensians*, de Tony Jordan) que sur les planches, où elle incarne Antigone. Une trajectoire classique en apparence, mais tendue vers autre chose : une densité, une intériorité.

Changement de décor, cap sur le Maroc et la ville de Marrakech. Invitée à la présentation de la collection de haute joaillerie « Mythica » de Louis Vuitton, elle découvre la Ville ocre comme un plateau à ciel ouvert. Entre deux ruelles brûlées de lumière, elle apprivoise également une pièce d'exception : un zircon taille coussin de plus de 82 carats, au bleu presque irréel, serti sur un collier d'or et de diamants. Une pierre vieille de trois milliards d'années – vertige du temps pour une actrice qui aime, justement, s'inscrire dans des récits bien plus vastes qu'elle. Dans sa valise ce jour-là, une robe du soir évidemment, mais aussi *Beach Read*, roman à succès d'Emily Henry où deux écrivains échangent leurs genres littéraires. Un clin d'œil involontaire à sa propre trajectoire. Direction le Canada désormais, où elle s'apprête à donner la réplique à Patrick Schwarzenegger dans l'adaptation du livre. Un rôle taillé sur mesure pour celle qui, décidément, ne cesse de circuler entre les genres et les registres – et n'aime rien tant que raconter des histoires. □

DE PRÉCIEUX SOUVENIRS

Quand la haute joaillerie se mue en carnet de voyage, chaque pièce porte en elle la promesse d'un départ et la mémoire d'un endroit adoré.

Photographie Victoire Le Tarnec Set design Lara Martina
Texte et sélection Pierre Groppo

GRAND BLEU

Une plongée dans les eaux turquoises des Caraïbes, le paradis aquatique de Jean Schlumberger, dont la faune et la flore n'ont de cesse d'inspirer Tiffany & Co.

COLLIER ET BAGUE EN PLATINE ET OR JAUNE ORNÉS DE SAPHIRS PADPARADSCHA, DE RUBELLITES ET DE DIAMANTS, D'UN SAPHIR ORANGE OVALE DE PLUS DE 23 CARATS ET D'UN SAPHIR ORANGE DE 14 CARATS, COLLECTION « BLUE BOOK » **TIFFANY & CO.**

VACANCES ROMAINES

Audrey Hepburn et Cléopâtre, le cinéma et l'Antiquité sous le soleil et les spotlights de Cinecittà : un serpent bercé par les légendes immémoriales de la Ville Éternelle.

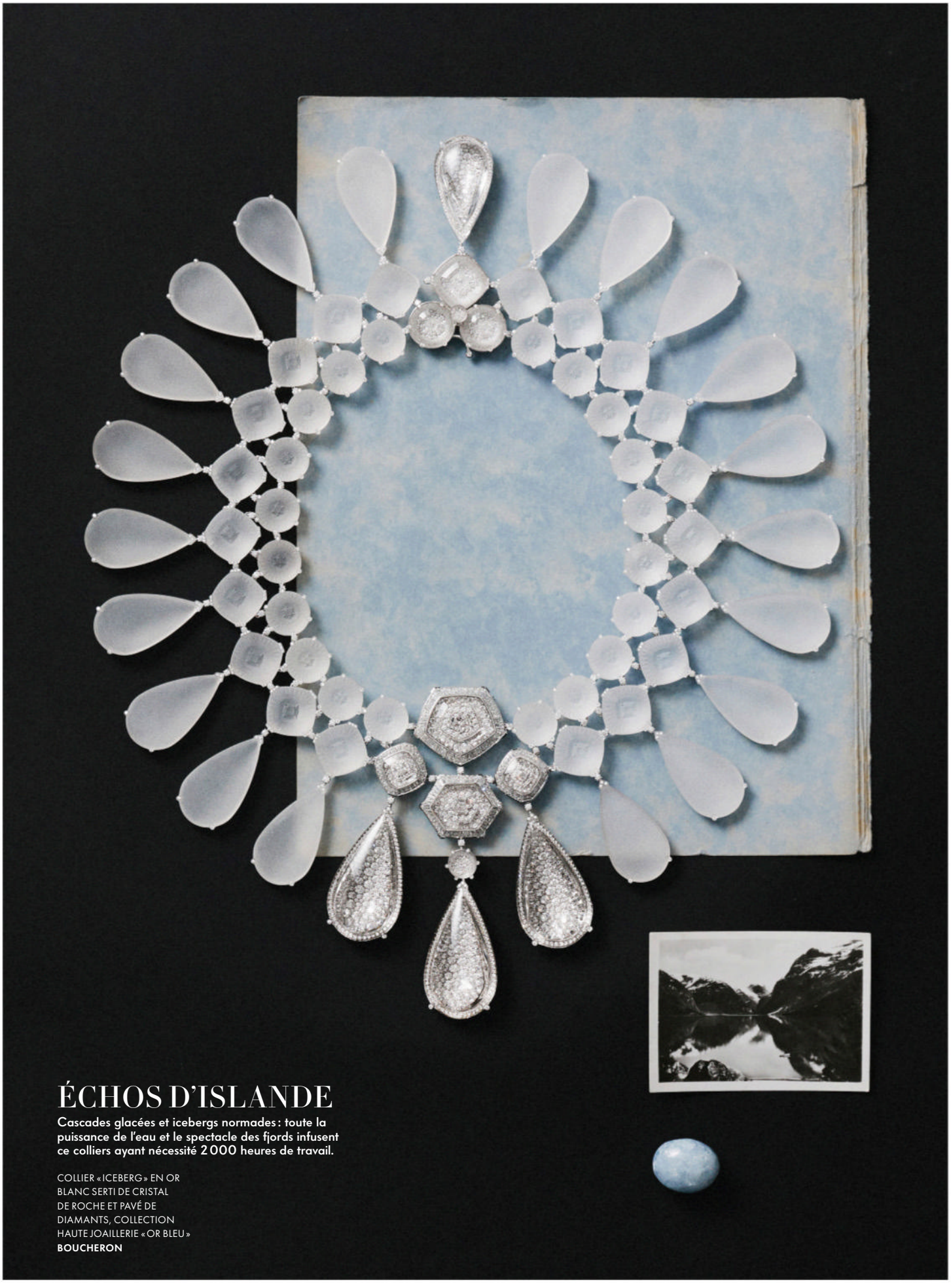
COLLIER « SERPENTI » EN OR ROSE
ET BLANC SERTI DE DEUX ÉMERAUDES
TAILLE POIRE ET DE DIAMANTS
BVLGARI HAUTE JOAILLERIE
CÉRAMIQUE : JULIETTE PÉNÉLOPE PÉPIN

VICTOIRE LE TARNEC

EST-OUEST

Comme une invitation au voyage permanent, d'exceptionnelles rubellites saluent les plus belles aubes et la magie d'un coucher de soleil face à l'océan.

COLLIER « TILLAN » EN OR BLANC, RUBELLITES ET DIAMANTS, COLLECTION HAUTE JOAILLERIE « CHŒUR DE PIERRES » **CARTIER**



ÉCHOS D'ISLANDE

Cascades glacées et icebergs normades : toute la puissance de l'eau et le spectacle des fjords infusent ce colliers ayant nécessité 2 000 heures de travail.

COLLIER « ICEBERG » EN OR BLANC SERTI DE CRISTAL DE ROCHE ET PAVÉ DE DIAMANTS, COLLECTION HAUTE JOAILLERIE « OR BLEU »
BOUCHERON

FRENCH RIVIERA

L'éclat bleuté de la mer, le scintillement de diamants évoquant les rayons du soleil au zénith sur l'eau : un collier comme un rappel des splendeurs de la Méditerranée.

COLLIER « IMPRIMÉ LION » EN OR BLANC, OR ROSE, DIAMANTS ET SAPHIR, COLLECTION « SIGNES & SYMBOLES »
CHANEL HAUTE JOAILLERIE

VICTOIRE LE TARNEC

NEW YORK CALLING

Toute l'énergie de Manhattan et le graphisme de Big Apple sont réunis dans ces diamants ardents à la taille graphique.

COLLIER EN OR JAUNE ORNÉ DE DIAMANTS JAUNES
ET DIAMANTS BLANCS **HARRY WINSTON**

VICTOIRE LE TARNEC

RETOUR D'UN JARDIN ANGLAIS

La fraîcheur d'un petit matin dans un jardin des Cotswolds ou près des plages du Dorset inspire les rondeurs gourmandes d'une paire de boucles d'oreilles.

BOUCLES D'OREILLES EN OR BLANC ET DIAMANTS, COLLECTION « BUTTERFLY » **GRAFF**

ÉCHAPPÉE STELLAIRE

Des bijoux beaux comme des étoiles rapportés de futures vacances dans l'espace, dans des galaxies mystérieuses parcourues par des astronefs poétiques.

COLLIER « DIVINE ENIGMA » EN OR BLANC ET DIAMANTS, PENDENTIF ORNÉ D'UN DIAMANT DE 18,88 CARATS **MESSIKA**

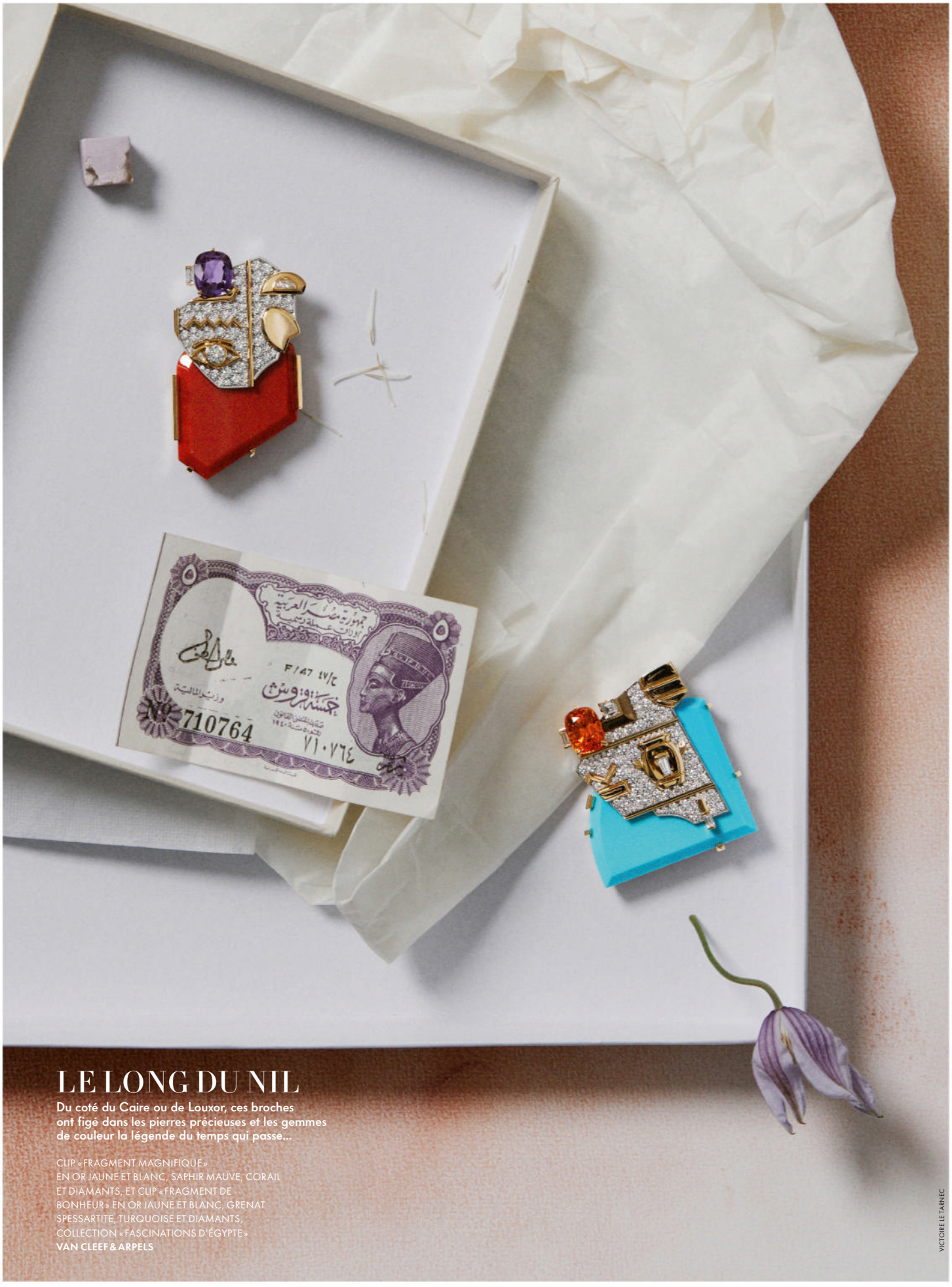
BROCHE EN PLATINE ET OR BLANC SERTIE D'UN BÉRYL DE 89,96 CARATS ET DE DIAMANTS, COLLECTION « RED CARPET » **CHOPARD**

VICTOIRE LE TARNEC

PARIS-TOKYO

Inspirations Années folles et savoir-faire nippon : ce sautoir à plusieurs rangs tisse son histoire, d'un palace parisien à la mer du Japon.

COLLIER « HARMONIE RITZ PARIS » EN OR BLANC, PLATINE, PERLES AKOYA, DIAMANTS, TOPAZE BLEUE, LAPIS LAZULI, AMÉTHYSTE, GRENAT, QUARTZ, TOURMALINE, ÉMERAUDES, PIERRE DE LUNE, PÉRIDOT, TANZANITE ET AIGUE-MARINE, COLLECTION « SIGNES & SYMBOLES »
TASAKI



LE LONG DU NIL

Du coté du Caire ou de Louxor, ces broches ont figé dans les pierres précieuses et les gemmes de couleur la légende du temps qui passe…

CLIP «FRAGMENT MAGNIFIQUE» EN OR JAUNE ET BLANC, SAPHIR MAUVE, CORAIL ET DIAMANTS, ET CLIP «FRAGMENT DE BONHEUR» EN OR JAUNE ET BLANC, GRENAT SPESSARTITE, TURQUOISE ET DIAMANTS, COLLECTION «FASCINATIONS D'ÉGYPTE» **VAN CLEEF & ARPELS**

VICTOIRE LE TARNEC

NUIT EN PROVENCE

Dans son domaine de la Colle Noire, imaginer Christian Dior les yeux tournés vers les étoiles, alors que tombe doucement une nuit d'été…

CHOKER HAUTE JOAILLERIE
« DIORISSIMA VOIE LACTÉE »
EN OR ROSE ET DIAMANTS
DIOR JOAILLERIE
CÉRAMIQUE : JULIETTE PÉNÉLOPE PÉPIN

ESCAPADE PARISIENNE

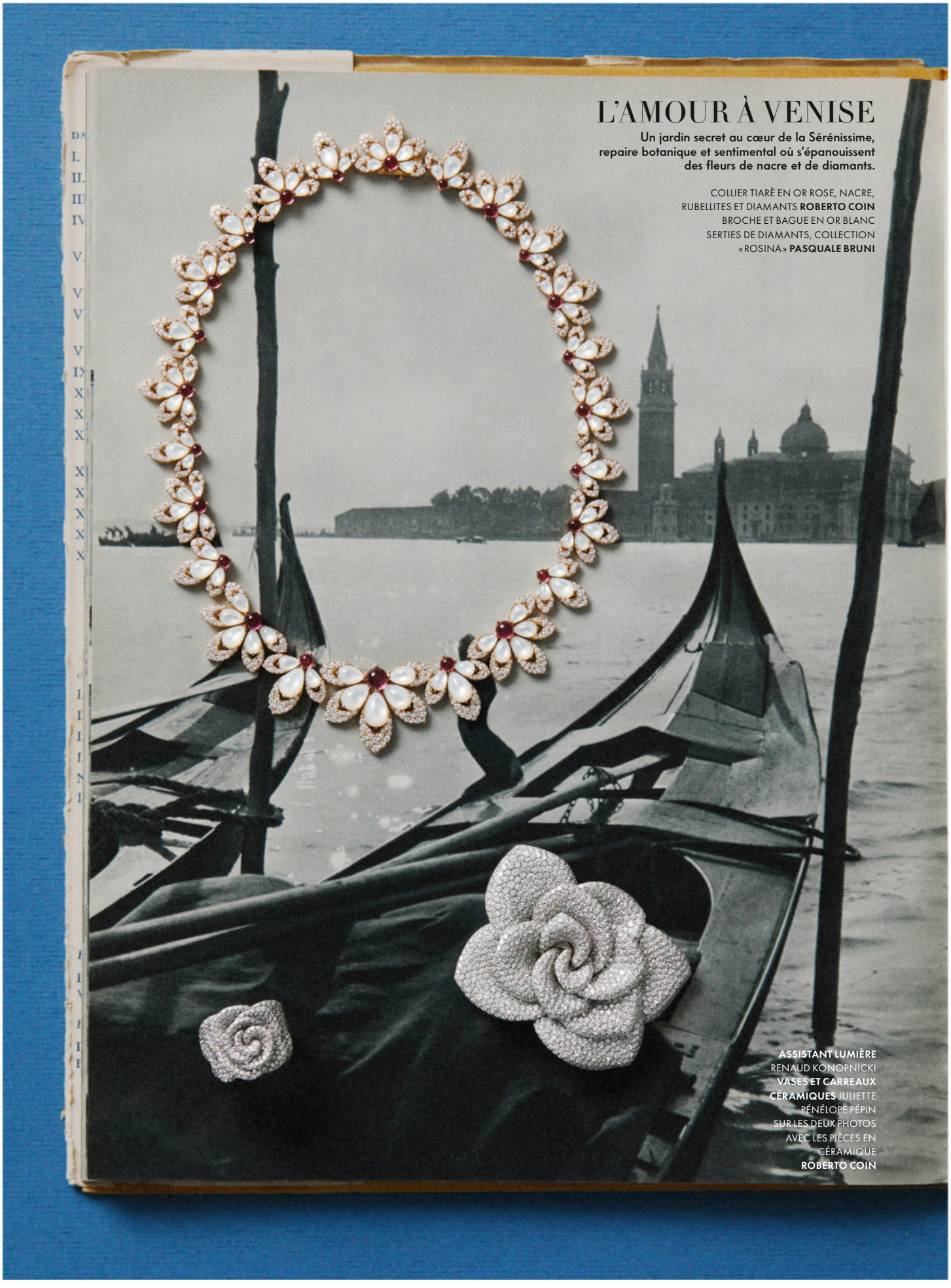
Du côté de la place Vendôme ou du château de la Malmaison, une échappée à la grâce impériale, façon néo-conte de fée.

COLLIER « JOSÉPHINE ÉCLAT FLORAL » EN OR BLANC ET DIAMANTS, ORNÉ D'UN SAPHIR DE 27,08 CARATS **CHAUMET HAUTE JOAILLERIE**

VICTOIRE LE TARNEC

L'AMOUR À VENISE

Un jardin secret au cœur de la Sérénissime, repaire botanique et sentimental où s'épanouissent des fleurs de nacre et de diamants.



COLLIER TIARÈ EN OR ROSE, NACRE, RUBELLITES ET DIAMANTS **ROBERTO COIN**
BROCHE ET BAGUE EN OR BLANC SERTIES DE DIAMANTS, COLLECTION «ROSINA» **PASQUALE BRUNI**

ASSISTANT LUMIÈRE RENAUD KONOPNICKI
VASES ET CARREAUX CÉRAMIQUES JULIETTE PÉNÉLOPE PÉPIN
SUR LES DEUX PHOTOS AVEC LES PIÈCES EN CÉRAMIQUE **ROBERTO COIN**

COUP DE FEU
Benoît Dargère, chef exécutif et associé de Loulou Groupe, dans les cuisines du Grand Café, au Grand Palais, à Paris.

VOULEZ-VOUS DÎNER AVEC MOI CE SOIR?

Parti d'un modeste buffet de gare parisien, ils ont bâti un empire de restaurants que le monde entier s'arrache. Pierre Groppo a rencontré Claire et Gilles Malafosse, derniers représentants d'une famille aveyronnaise de quatre générations qui a réinventé la brasserie à la française. Photographie Bastien Lattanzio

Paris, semaine des défilés prêt-à-porter automne-hiver 2026. Les reines des médias américains Gayle King et Oprah Winfrey, tout juste sorties du défilé Celine, sont à la recherche d'un endroit où déjeuner. Gayle King veut une bonne table – « pas un *fish and chips* », explique-t-elle sur une vidéo tournant sur les réseaux sociaux. Elle aime les restaurants « à la lumière ambrée ».

Quelques minutes plus tard, sur les recommandations d'un ami, les voilà toutes les deux au Grand Café, la spectaculaire brasserie du Grand Palais, autour d'un assortiment des spécialités de ce haut lieu des mondanités locales : cœur de laitue aux fines herbes, soufflé au vieux comté et à la truffe, salade de chou kale et rösti de pommes de terre. Dans l'immense restaurant ouvrant sur l'une des terrasses devenue le *catwalk* du tout Paris, entre nappes blanches et compositions florales signées Thierry Boutemy (le collaborateur, entre autres, de Sofia Coppola sur son film *Marie Antoinette*), ces Américaines s'offraient l'expérience que s'arrachent les grands de ce monde depuis son ouverture, il y a tout juste un an.

À l'époque, une certaine Lauren Sánchez avait insisté pour figurer parmi les premiers convives : elle reviendra y fêter, avec une douzaine de ses amies, l'une de ses soirées de bachelorette, quelque temps avant son mariage vénitien avec Jeff Bezos. Entre-temps, on a pu croiser dans le décor à la fois spectaculaire et intimiste, tout en boiseries et hauteurs de plafond XXL, Delphine Arnault et Ivanka Trump, Sharon Stone, Will Smith (en famille), la bande de Gilles Lellouche au complet, Naomi Watts – si l'on en croit ses stories... Rajoutez à cela les dîners chics organisés pour les Very Important Clients des maisons de luxe (Chanel, Gucci, Tiffany & Co...) et des galeries d'art réunies sous la nef de verre du Grand Palais pendant Art Basel (David Zwirner, White Cube), et vous aurez une idée du niveau de désirabilité de ce Grand Café. Où, tard dans la nuit, on a même vu un serveur réciter de mémoire des passages de Corneille à un célèbre acteur de cinéma français.

À quatre stations de métro de là, au rez-de-chaussée du Pavillon de Marsan – la partie de l'aile nord du Palais du Louvre occupée par le musée des Arts décoratifs – une équipe s'affaire à installer un nouveau bar. Laiton, marbre veiné, cannelures crème : cette Rolls du genre aux allures de boudoir est la nouvelle coquetterie d'un autre restaurant, Loulou, que les clients du Grand Café connaissent bien, tant cette adresse a été l'antichambre chic et jardinée (la terrasse est installée dans le jardin des Tuileries) de sa grande sœur du Grand Palais. Ouvert en 2016 en lieu et place du Saut du Loup, Loulou est devenu, en quelques saisons seulement, l'une de ces *places to be* adorées de la mode, où les clientes de Louis Vuitton et Balmain croisent, sans le savoir, Leonardo DiCaprio, Hailey Bieber et le casting d'*Emily in Paris*. Le tout autour des fameuses coupelles d'huile d'olive où l'on trempe la *focaccia*, des demi-citrons frais habillés de mousseline blanche, de la pizza à la truffe et autres linguine, piccata de veau, filet de loup... et de la légendaire pavlova, caressée à la belle saison par les rayons du soleil se couchant exactement en face des parasols blancs. Il y a ici comme un air d'Italie, un peu plus de Paris là-bas, mais un même goût de nonchalance savoureuse, de temps qui s'étire, et cette lumière ambrée qui vous rend un peu plus jeune et un peu plus beau. Gayle King ne s'y était pas trompée.

1

2

3

EN SALLE
Le service au cordeau, incarné ici par Rudy (1). Dans les restaurants de Loulou Groupe, les demi-citrons en mousseline (2) et les radis-beurre (3) sont des incontournables.

BASTIEN LATTANZIO

Derrière ces deux *power places* de la restauration parisienne – déclinées en version estivale du côté de Ramatuelle et Roquebrune-Cap-Martin, et hivernale sur les hauteurs de Courchevel – il y a, d'abord, une histoire de famille. Les habitués connaissent le numéro de portable

ultra secret qui ouvre magiquement les portes de Loulou. Mais les plus fidèles reconnaissent les silhouettes de Gilles et Claire Malafosse, qui se faufilent d'une table à l'autre, vérifient les cocktails, la lumière, saluent le personnel, susurrent à l'oreille de Baudoin – le maître des lieux en costume trois-pièces du Grand Café – avant de s'échapper, direction une autre adresse pour à nouveau saluer, vérifier, s'enquérir de la cuisson d'un poisson ou du nombre de couverts en terrasse.

C'est pourtant loin de Loulou – dix ans cette année – et du Grand Palais qu'il faut se rendre pour remonter le fil de cette histoire pas comme les autres. C'est dans une ancienne gare de la petite ceinture de l'ouest parisien que commence, au début du XXe siècle, l'histoire de la famille Malafosse. Bienvenue place Tattegrain, au Flandrin, véritable QG de la famille, où les stars sont d'un genre plutôt politique et CAC 40. Vincent Bolloré et Sébastien Bazin ont leur rond de serviette dans cette brasserie cossue, avec ses cent cinquante couverts en extérieur aux beaux jours. Nicolas Sarkozy et Carla Bruni viennent ici en voisins – l'ancien président de la République y fit sa première apparition après sa sortant de prison en novembre dernier. « Il faut que je vous laisse, je vous rappelle : Rachida Dati est en train d'arriver », m'avait soufflé Claire Malafosse, alors que nous nous parlions au téléphone en pleine campagne municipale.

Stéphane, veste et nœud papillon bleu, arrive à 5h30 du matin tous les jours depuis trente-cinq ans. « Je pourrais arriver à 6 heures, mais je n'aime pas quand les livraisons risquent de traîner dehors », confie celui qui a connu les lieux en version bar-tabac avec, à la caisse, « Madame Simone et Madame Gaby ». Il a tenu le banc de fruits de mer – livrés si nécessaire à domicile –, vu défiler les cent cinquante croissants du petit matin, servi aussi bien André Rousselet, propriétaire des taxi G7 et fondateur de Canal Plus, que Dominique Ouattara, première dame de Côte d'Ivoire. « Aujourd'hui, c'est plus jeune, plus soirée... c'est sûr. Claire a élevé le niveau », poursuit le majordome qui s'apprête à prendre son service, avant de souligner que la tarte aux pommes et sa boule vanille n'ont, elles, jamais changé.

C'est Monsieur Malafosse père – Jacques de son prénom – qui détient les clés du secret. Pas plus que ses enfants, il n'avait souhaité, en son temps, reprendre l'affaire fondée par son grand-père. Un concours raté de l'école vétérinaire le renvoie place Tattegrain, sans rien altérer de son amour des chiens qu'il cultive encore aujourd'hui. À lui, donc, la « limonade » ouverte par cet aïeul venu, à pied, du fin fond de l'Aveyron, la région du centre de la France qui donna à Paris des générations de cafetiers et de vendeurs de charbon, il y a plus d'un siècle. « À la base, il était porteur d'eau, m'explique Jacques Malafosse dans un café du quartier. C'est-à-dire qu'il montait, littéralement, remplir les baignoires dans les beaux quartiers.

« Ici, personne ne vous emmerde,
PERSONNE NE VOUS REGARDE... »
JACQUES MALAFOSSE

Il a monté des affaires, s'en fait voler. La guerre est arrivée, puis la grippe espagnole de 1919 a emporté sa femme et sa fille... » Mais les Aveyronnais ont la peau dure et le cuir tanné : le grand-père recommence, remonte une affaire – le buffet de gare qui deviendra Flandrin, en 1936 – puis une seconde, dans le quartier de la Muette. On y croise, à l'époque, les domestiques des familles du coin, les chauffeurs de voiture, encore parfois à cheval, qui s'y arrêtent sur la route du Bois de Boulogne.

Sous la houlette de son petit-fils, tout va changer. « J'avais envie d'une belle brasserie », se souvient le père de Gilles et Claire, qui imagine les immenses colonnes, la mezzanine, la rambarde Art déco peinte à la poudre d'or... Il fait sauter le vieux bar et réunit les deux salles. Une jolie clientèle débarquant parfois en Rolls Royce lui vaudra le surnom de « Salon de l'Auto », et s'il arrive qu'on y croise les Stones, les Beatles ou Johnny Hallyday, c'est uniquement parce qu'ils viennent enregistrer dans un studio du quartier. « Ici, personne ne vous emmerde, personne ne vous regarde », poursuit celui qui a refusé de recevoir l'équipe de France en 1998, faute de les avoir reconnus, et n'a donné qu'un conseil à ses enfants : « Ne faites pas ce travail, c'est un métier de con ».

Les deux feront du droit. Gilles, un temps, est en stage chez Roland Pérez (l'avocat du film *Ma Mère, Dieu et Sylvie Vartan*, de Ken Scott). Claire partira de son côté exercer le pénal à Montréal. Et pourtant, s'il existe un atavisme aveyronnais, il est bien là. En 2007, Gilles tourne le dos aux prétoires et ouvre le restaurant Petrus (« Je ne l'ai pas aidé », confie son père Jacques), place du Maréchal Juin. La cuisine est confiée à Benoît Dargère, un ex de chez Passard et de l'hôtel de Matignon, époque Pierre Bérégovoy, ayant officié au Flandrin.

Au critique du *Figaro* qui s'extasie devant cette « brasserie du luxe », Gilles répond : « Nous ne sommes pas un restaurant branché. » Pas de quoi faire mentir son prochain établissement, Monsieur Bleu, ouvert en 2013 sur un modèle qui va devenir une signature : une concession, au sein d'un établissement culturel prestigieux, en l'occurrence le Palais de Tokyo, en plein cœur du Trocadéro, avec la Tour Eiffel en ligne de mire. L'architecte Joseph Dirand, l'un des premiers à accepter d'être à la tête d'un chantier de genre, y distille un esprit Art déco minimal. L'ouverture ? Gilles s'en souvient comme d'une « bombe » : « Les politiques, les stars, les clients internationaux : tout le monde voulait être là ». Le lendemain, les Daft Punk sont à table, et bientôt, ce sera Jay-Z et Beyoncé. Benoît Dargère, qui taquine l'idée de sa propre table à Mougins, sur la Côte d'Azur, multiplie les allers-retours, apporte sa patte, et cette « cuisine de cuisinier », certes standardisée pour plusieurs centaines de couverts, mais où chaque sauce, chaque fond, chaque jus est fait maison (il y en a aujourd'hui pas moins de dix-sept au Grand Café).

Le trio récidive en 2016 du côté du musée des Arts décoratifs et son restaurant du rez-de-chaussée, avec accès direct au Jardin des Tuileries. Claire, rentrée du Canada, est cette fois-ci de la partie, avec le titre de directrice artistique. En lieu et place du pâlichon Saut du Loup, le public découvre Loulou et son drôle de logo signé Jean-Charles de Castelbajac. Loulou ? Un clin d'œil à Loulou de la Falaise, très parisienne, si drôle et si cosmopolite. « L'idée, c'est de créer des scénarios, explique Joseph Dirand, qui a entretemps repensé le Flandrin. Loulou, c'est un peu une demeure de collectionneur, »

qui mélange l'ancien et les années 1970, une atmosphère qui pourrait être celle de la maison de Carlo Mollino, à Turin. C'est plus érudit qu'un simple décor, on vous y accompagne et vous y mangez bien. », Après avoir connu l'euphorie des débuts, l'architecte constate que cet univers ne s'est jamais essoufflé. Même le Guide Michelin – que le quatuor évite pourtant soigneusement, indifférence aux étoiles oblige – continue d'en parler, dix ans après, comme d'un « rêve parisien » (catégorie : cher).

Pour comprendre la recette, c'est au plus mythique, et au plus discret, des Aveyronnais de Paris, que j'ai souhaité parler. Dans les années 1980, Jean-Louis Costes a révolutionné la *hype* parisienne avec son café, installé du côté des Halles et décoré par Philippe Starck. Depuis trente ans, l'hôtel qui porte son nom, installé à l'angle de la rue Saint-Honoré et de la rue de Castiglione, a imposé autant son décor – écrin de velours signé Jacques Garcia, blancheurs monacales griffées Christian Liaigre – que sa cuisine parisienne et internationale, que picorent les heureux du monde dans une sorte de dînette au luxe cosmopolite.

En bon Aveyronnais, Jean-Louis Costes ne parle pas. Taiseux mais drôle (il se présente comme « aubergiste »), il a accepté de me rencontrer dans son antre. Attablé avec ses deux portables à portée de main, Jean-Louis cultive des airs de parrain corse. « Moi, je me suis rangé des voitures mais eux... ils sont très forts, peut-être plus forts que moi, dit-il en évoquant la fratrie Malafosse pendant que son thé refroidit. C'est beau, c'est bon, c'est social. Ils font du bon boulot, sur toute la ligne. Ils savent donner : je n'ai pas un client à l'hôtel qui ne demande pas sa table au Grand Café. Et vous savez, ce n'est pas facile. Dans le métier, ça klaxonne : il y a toujours un lascar derrière vous pour tenter de vous doubler. Eux sont en pole position, et tout ça sans qu'on les ait vu arriver », assure-t-il de sa voix grave. Leurs années de droit ? « Deux poussins tombés du nid, ils avaient besoin de s'ébrouer. » Leur discrétion ? « Chez nous, c'est culturel, on aime bien rester dans la pénombre. » Enfin, l'avenir ? « On apprend tous les jours. Je les verrais bien se lancer dans l'hôtellerie. Ils sont durs à la tâche, ils ont les nerfs et l'énergie », se hasarde-t-il, l'air de rien.

Pour le coup, rien n'est au programme, même si Loulou hiverne dans les Alpes et fait se dorer les épidermes sur sa plage de Ramatuelle. Avec sa même formule magique. « On met en scène des émotions », affirme Gilles. « On ne cherche pas à suivre les tendances, mais à traduire un ressenti. Nos lieux sont une façon de nous exprimer à la troisième personne, de rentrer dans la peau du personnage fictif que nous avons créé, et d'avoir plus de liberté dans l'assouvissement de nos fantasmes, du dialogue que nous souhaitons avec le monde. C'est notre tribune

«Je les verrais bien se lancer dans l'hôtellerie. Ils ont LES NERFS, L'ÉNERGIE...»

JEAN-LOUIS COSTES

à nous », abonde Claire, qui a multiplié les collaborations ultra pointues – avec Orlebar Brown, Highsnobiety, Olympia Le Tan, et ouvert des mini-boutiques juste à côté des restaurants.

Tout est pensé, et les gimmicks en vogue sont esquivés un par un : pas de fiesta imposée ; aucune musique qui casse les oreilles ; pas non plus de personnel taciturne sous prétexte qu'il est « jeune et joli » ; on ne propose pas de supplément caviar avec insistance, mais les perles noires de Volzhenka simplement accompagnées de concombre ; pas de « bonsoir, je m'appelle X ou Y, c'est moi qui m'occuperai de vous ce soir »... « Le vrai savoir-vivre, c'est s'adapter aux autres, être gentils. Ne pas les embêter, c'est comprendre à qui l'on a affaire avec sincérité, et pas de tourner sans cesse autour pour leur prendre du pognon », jurent-ils de concert.

Benoît Dargère, également associé de l'entreprise, voit Loulou comme la série de livres *Martine* : « Il y a Loulou à Paris, Loulou à la plage, Loulou à la montagne... Bien sûr, au début, il a fallu faire des ajustements, mais on a gardé cette base italienne, mais d'une Italie vue par un Français. Au Grand Café, c'est la grande brasserie française, mais sans les clichés : on allège, on féminise... Ensuite, ce sont les clients qui décident. Mais jusqu'à présent, on ne s'est pas trop trompés. »

« Cet art de recevoir que les Américains nous ont piqué, ils l'améliorent sans cesse… » avait reconnu Jean-Louis Costes, l'air de dire que leurs adresses n'ont rien à envier à celles du Major Food Group aux États-Unis (Carbone, Sadelle's) ni même à celles de leurs concurrents européens, dont la plupart ont désormais vendu. Paris Society, fondé par Laurent de Gourcuff (avec qui Gilles a un temps travaillé), appartient désormais au groupe Accor. Moma Group, créé par Benjamin Patou (Le Manko, Le Bœuf sur le Toit), est entre les mains du milliardaire Walter Butler. À Londres, le « Roi de Mayfair » Richard Caring vient de céder la majorité de son empire – les restaurants Ivy's, le club Annabel's, mais aussi Scott's et Bacchanalia – à un fonds émirati : un deal à plus d'un milliard de livres, selon le *Financial Times*.

Comment rester soi-même dans ce monde aux enjeux phénoménaux, surfant de plus en plus vite sur le luxe « expérientiel » ? En restant fidèle à ce que l'on est, et en se trouvant des alliés. « Un restaurant, finalement, est toujours un peu à l'image de la société qui l'entoure », explique Gilles au sujet de ce que les pro du marketing appelleraient la « premiumisation » du Flandrin. En décembre dernier, les Malafosse se rapprochent du groupe Barrière, fusionnant ainsi deux histoires familiales et bien françaises. De quoi doper les ambitions de Loulou, qui ouvrira prochainement à Londres, dans un format restaurant et club privé, ainsi que du côté de Marbella, au printemps prochain. Récemment, Benoît Dargère s'est envolé pour Saint-Barth, histoire de travailler la carte d'une belle maison de bois blanc posée sur la plage, dessinée à nouveau par Joseph Dirand – on ne change pas une équipe qui gagne. Six mille sept cents kilomètres sépareront ce Loulou des Antilles du jardin des rois de France, mais seulement quelques heures de vol de New York, sans décalage horaire. Gayle King, Oprah Winfrey et Sharon Stone ne devraient pas avoir de mal à trouver une table. □

BASTIEN LATTANZIO

DYNASTIE
Claire et Gilles Malafosse, descendants d'une lignée de restaurateurs aveyronnais, photographiés en avril dernier au Grand Café.

VANITY SHOW

photographe La Corp

1

1. Ieva Adams.
2. Elodie Clouvel et Esther Abrami.
3. Jordane Saget.
4. Camille Yembe, Noémie Lenoir et Cindy Bruna.
5. Monsieur M. et Jonathan Mefré Fendju.

2

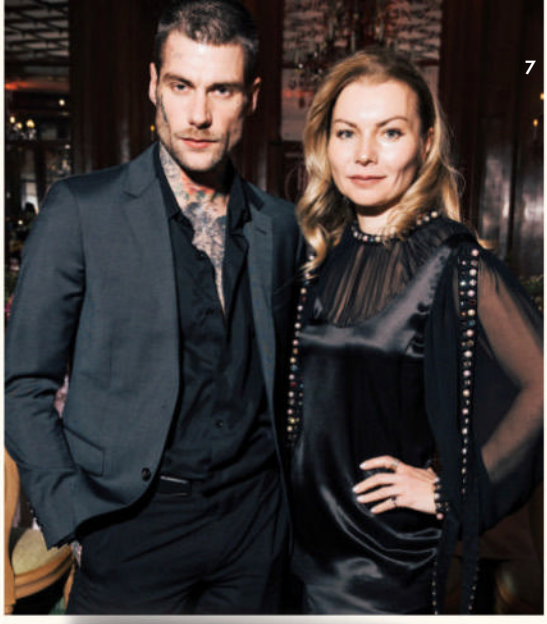
UN LÉGER PARFUM D'ÉTÉ

Le dîner privé organisé au Bristol par Haute Fragrance Company et *Vanity Fair* a rassemblé un parterre de stars envoûtantes.

3

4

5



6. Ellen Von Unwerth. **7.** Clément Grobotek et Elena Couffin. **8.** Kahina Sekkaï et Pierre Groppo. **9.** Hiba Bennani et Anyier Anei. **10.** Sayyid El Alami. **11.** Mahshid Shirazi. **12.** Sofiane Saï et Kodjo Kuakumensah.

Mon atelier par JOANA VASCONCELOS

Explosion de couleurs dans l'atelier de Joana Vasconcelos (en haut à droite).

Mon atelier est situé dans le quartier d'Alcântara, à Lisbonne, au bord du fleuve. Je tenais à être près de l'eau parce qu'elle invite au voyage, c'est important dans la culture portugaise. Je travaille avec soixante personnes venues du monde entier: Inde, Syrie, Brésil, Ukraine... Certaines ont vécu la guerre. Il était primordial que nous ayons un espace de bien-être pour méditer, faire du yoga ensemble et qu'elles puissent échanger avec des thérapeutes ou prier si elles le souhaitent. L'art respecte la spiritualité de tous, il n'a ni langue ni pays. Cette dynamique positive se reflète dans mes pièces. À travers elles, j'explore la façon dont l'espace domestique peut exister dans la sphère publique. Je m'intéresse notamment aux traditions et aux savoir-faire transmis par les générations de femmes qui, aujourd'hui, sortent de leurs foyers pour investir l'extérieur. Dans cette perspective, celles et ceux qui m'entourent m'aident à donner une identité multiculturelle à mes projets. Je les mène du début à la fin puisque tous les départements sont centralisés ici: production, finance, mais aussi broderie et métal, ou encore bois. Je commence toujours par un dessin dans mon carnet et ensuite, je vais voir le département d'architecture pour avancer. J'adore organiser les déplacements d'équipe pour le montage des œuvres, comme ici, en France. » □ **Propos recueillis par Valentine Servant-Ulgu**

« L'Absurde et le Rêve », exposition de Arne Quinze et Joana Vasconcelos, à La Citadelle – Centre d'art & Musée, à Villefranche-sur-Mer (Alpes-Maritimes) du 20 juin au 31 octobre

KENTON TATCHER

ÇA FAIT DU BIEN DE TOURNER LA PAGE

INFORMER. DIVERTIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY-SEPM DES **MAGAZINES** DE L'ANNÉE 2026

RELAY. sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2026

Découvrez chez RELAY les **magazines** de l'année.

Madame Bovary

HardWear by Tiffany*
Une ode à la force de l'amour.
*With Love, Since 1837***
TIFFANY&CO.
Tiffany&fr | © 2026 T&CO. *HardWear par Tiffany; **Avec amour, depuis 1837. PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE